

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

JULES ROMAINS

ODE GÉNOISE

ALFRED FABRE-LUCE

SUR L'IDÉE DE VICTOIRE

GIL ROBIN

LES JARDINS DE LA VILLA LILITIA

LÉON BOPP

JEAN DARIEN (II)

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE, par ALBERT THIBAUDET

LE ROMAN URBAIN

NOTES, par MARCEL ARLAND, JEAN BARUZI, BENJAMIN CRÉMIEUX, JOSEPH DELTEIL, ANDRÉ LHOTE, GABRIEL MARCEL, P. MASSON-OURSSEL, MÉLOT DU DY, PAUL MORAND, JEAN PAULHAN, JEAN PRÉVOST.

LITTÉRATURE GÉNÉRALE. — *Histoire de la littérature française illustrée*, publiée sous la direction de Joseph Bédier et Paul Hazard. — *Une enquête au pays du Levant*, par Maurice Barrès. — *Les Princes Lorrains*, par Albert Thibaudet. — *Les Pas Perdus*, par André Breton.

LA POÉSIE. — *Poèmes de Paul Morand*. — *Elégies bruxelloises*, par Léon Kochnitzky. — *Le Citadin*, par Odilon-Jean Périer.

LE ROMAN. — *Deux hommes*, par Georges Duhamel. — *Lazare*, par Henri Béraud. — *Contes désobligeants* ; *Notre-Dame de la Sagesse*, par Pierre Dominique. — *Le plus grand péché*, par André Thérive. — *Le trio en sol majeur*, par Louis-Léon Martin.

LE THÉÂTRE. — *Je suis trop grand pour moi*, de Jean Sarment, à la Comédie française. — *Le veau gras*, de Bernard Zimmer, au théâtre de l'Atelier. — *L'Invitation au voyage* de Jean-Jacques Bernard, à l'Odéon et le *Printemps des autres*, au théâtre Fémina.

LETTRES ÉTRANGÈRES. — *L'essence de l'Espagne* ; *Pages choisies* de Miguei de Unamuno.

LES ARTS. — Visite à J. M. Sert. — *Expositions* J.-E. Blanche (Hôtel Charpentier) ; Bonnard (Druet) ; Picasso (Paul Rosenberg) ; Kisling (Paul Guillaume) ; Lurçat (Galerie Percier) ; O. des Garets (Galerie Weill) ; Yves Alix (Bernheim jeune).

CORRESPONDANCE.

RÉDACTION & ADMINISTRATION

3, RUE DE GRENELLE, PARIS-VI^e. TÉL. : FLEURUS 12-27

LE NUMÉRO : FRANCE : 4 FR. — ÉTRANGER : 4 FR. 50

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE
DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE

DIRECTEUR : JACQUES RIVIÈRE
SECRÉTAIRE : JEAN PAULHAN

CONDITIONS D'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE : UN AN : 38 FR. — SIX MOIS : 20 FR.

ÉTRANGER : UN AN : 45 FR. — SIX MOIS : 24 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE : 75 FR. — ÉTRANGER : 90 FR.

TÉLÉPHONE : FLEURUS 12-27

COMPTE CHÈQUES POSTAUX N° 169.33

ADRESSE TÉLÉGR. : ENEREFENE PARIS

*Adresser toute la correspondance concernant l'administration et la rédaction
à M. Jacques RIVIÈRE*

M. JACQUES RIVIÈRE REÇOIT LE VENDREDI
de 4 heures à 6 heures

*Pour être exécutées en temps utile, les demandes de changement d'adresse,
accompagnées de la dernière bande et de 1 franc, en timbres-poste ou mandat,
doivent parvenir à la Revue avant le 15 du mois.*

*Les abonnés qui désirent obtenir un reçu de leurs versements sont priés
d'acquitter les frais de timbres en joignant au montant de leur envoi une
somme de 0.50 pour la France et de 0.75 pour l'étranger.*

*Les ouvrages envoyés pour compte-rendu doivent être adressés imperson-
nellement à la Revue en double exemplaire.*

Les manuscrits ne sont pas retournés.

*Les auteurs non avisés dans le délai de deux mois de l'acceptation de
leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent
à leur disposition pendant un an.*

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous les Pays, y compris la Russie.

Copyright by Librairie Gallimard 1921



Dans cette liste sont indiqués chaque mois, les ouvrages qui, à divers titres, nous paraissent dignes d'être signalés à l'attention des lecteurs et des bibliophiles. Un bulletin beaucoup plus complet est envoyé régulièrement et gratuitement à quiconque en fait demande.

NOUVEAUTÉS

LITTÉRATURE GÉNÉRALE, ROMANS, ETC.

- | | |
|----------------------------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------|
| 1. M. ACHARD. Voulez-vous jouer avec
noâ .. 6.75 | 22. P. DOMINIQUE. Notre-Dame de la Sa-
gesse .. 7.50 |
| 2. L.-J. ARRIGON. Les débuts littéraires
d'Honoré de Balzac.. 7 fr. | 23. G. DUHAMEL. Deux hommes.. 7.50 |
| 3. M. BARRÈS. Quelques lettres politiques
inédites .. épuisé. | 24. S. ESSENINE. Confession d'un voyou.
Prix .. 12 fr. |
| 4. E. BAUMANN. L'anneau d'or des Grands
Mystiques .. 7.50 | 25. A. FOURNIER. Miracles.. 7.50 |
| 5. R. BAZIN. Le conte du Triolet.. 6.75 | 26. M. FRAGER. La Ville neuve.. 7 fr. |
| 6. R. BENJAMIN. Il faut que chacun soit
à sa place.. 3.50 | 27. E. LE GAL. Ne dites pas... mais dites 5 fr. |
| 7. H. BÉRAUD. Lazare.. 3.50 | 28. Le Gazetier Littéraire.. 7.50 |
| 8. J. BESLIÈRE. Marguerite Fauquenoy 7 fr. | 29. R. DE GOURMONT. Réflexions sur la
vie .. 2.50 |
| 9. P. BONARDI. Madame la Critique.. 3 fr. | 30. L. GRAUX. Saturnin.. 7 fr. |
| 10. H. BORDEAUX. Maître.. 3.50 | 31. L. HEMONT. Colin-Maillard .. 7.50 |
| 11. H. BORDEAUX. La Chartreuse du Re-
posoir .. 10 fr. | 32. JALSTAFF. Sa vie, sa mort.. 7.50 |
| 12. M. BOULENGER. Le Vicomte .. 7.50 | 33. M. LARROUY. Le révolté.. 7 fr. |
| 13. A. BRETON. Les Pas perdus.. 6.75 | 34. FR. MAURIAC. La vie et la mort d'un
poète.. 7 fr. |
| 14. M. BRILLANT. L'Amour sur les tré-
teaux ou la Fidélité punie.. 7.50 | 35. A. MICKIEWIÉZ. Chef-d'œuvre .. 15 fr. |
| 15. W. BURTEY. La petite Femme qui dit
oui .. 7 fr. | 36. A. POIZAT. Le Symbolisme.. 10 fr. |
| 16. W. BURTEY. Correspondance de Lord
Byron .. 7.50 | 37. P. RÉGNIER. La vivante paix.. 7.50 |
| 17. W. BURTEY. Souvenirs de Madame Ca-
mescasce.. 15 fr. | 38. A. SALMON. Le manuscrit trouvé dans
un chapeau .. 2 fr. |
| 18. FR. CARCO. Instincts.. 2 fr. | 39. J. SARMENT. Je suis trop grand pour
moi .. 6.50 |
| 19. M. CHAUFFIER. Patrice, ou l'Indiffé-
rent .. 7.50 | 40. SHAKESPEARE. Le conte d'hiver.. 3.50 |
| 20. H. CHARASSON. Faut-il supprimer le
Gynécée ?.. 6 fr. | 41. RABINDRANATH TAGORE. Souvenirs. 7.50 |
| 21. A. LE CORBEAU. L'Heure finale .. 6.75 | 42. A. THÉRIVE. Le plus grand péché.. 7.50 |
| | 43. A. TOUCHART. La mort du loup.. 7.50 |
| | 44. L. WERTH. Pijallet danse.. 7.50 |
| | 45. EDITH WHARTON. Un fils au front .. 7.50 |
| | 46. Les Messieurs de ces dames.. 3 fr. |
| | 47. IS. ZANGWILL. Fantaisies italiennes. 7 fr. |

PHILOSOPHIE — SCIENCE — POLITIQUE — DOCUMENTATION

- | | |
|--------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------|
| 48. L'évolution de l'Humanité : l'art en
Grèce.. 20 fr. | 52. A. SIEGFRIED. L'Angleterre d'aujourd'hui .. 7.50 |
| 49. Correspondance entre Guillaume II
et Nicolas II .. 7.50 | 53. GEO. VIDAL. Comment mourut Philippe
Daudet .. 5 fr. |
| 50. Mémoires de A. Ribot.. 12 fr. | 54. D. DE VILLENEUVE-TRANS. La chambre
en délire.. 6 fr. |
| 51. H. ROBERT. Grands procès de l'His-
toire. Tome III.. 10 fr. | |

ÉDITIONS DE BIBLIOTHÈQUE

- | | |
|-------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------|
| 55. J.-H. FABRE. Souvenirs entomologiques (Neuvième série)... .. 20 fr. | 57. SAINT-SIMON. Mémoires (t. XXXV) 30 fr. |
| 56. CH. MAURRAS. L'Enquête sur la Monarchie 12.50 | 58. Œuvres complètes de Villiers de l'Isle Adam (tome V)... .. 15 fr. |

RÉIMPRESSIONS

- | | |
|-----------------------------------------|----------------------------------------------|
| 59. JACQUES RIVIÈRE. Études... .. 8 fr. | 61. J. et J. THARAUD. Une relève... .. 7 fr. |
| 60. STENDHAL. De l'Amour... .. 10 fr. | |

ÉDITIONS DE LUXE — OUVRAGES D'ART

- | | |
|------------------------------------------------------------------------------|-----------------------------------------------------------------|
| 62. F.-P. ALIBERT. Éloges romaines... .. 10 fr. | 74. HENRI MATISSE 50 fr. |
| 63. M. ARLAND. Terres étrangères... .. 10 fr. | 75. P. MORAND. Tendres stocks... .. 137.50 |
| 64. H. DE BALZAC. La maison du Chat qui pelotte... .. 95 fr. | 76. P. MORAND. Ouvert la nuit (éd. ill.) 130 fr. |
| 65. RESTIF DE LA BRETONNE. Monsieur Nicolas... .. 120 fr. | 77. CH. D'ORLÉANS et la poésie aristocratique... .. 30 fr. |
| 66. F. CARCO. Tableau de l'amour vénal, ill. de Luc-Albert Moreau .. 160 fr. | 78. FR. PONCETTON. Les gardes de sabre japonaises... .. 175 fr. |
| 67. CHAMFORT. Caractères et anecdotes... .. 35 fr. | 79. H. POURRAT. Gaspard des Montagnes... .. 30 fr. |
| 68. P. CLAUDEL. Un coup d'œil sur l'âme japonaise... .. 10 fr. | 80. M. RAYNAL. Zadkine... .. 6 fr. |
| 69. A. DAUDET. Fromont jeune et Risler aîné... .. 50 fr. | 81. D. REAL. La décoration primitive 100 fr. |
| 70. DIDEROT. Les bijoux indiscrets... .. 165 fr. | 82. P. REVERDY. Pablo Picasso... .. 3.75 |
| 71. J. GIRAUDOUX. Visite chez le Prince... .. 15 fr. | 83. A. SALMON. André Derain... .. 3.75 |
| 72. R. et M. D'HARCOURT. La Céramique ancienne du Pérou... .. 300 fr. | 84. STENDHAL. De l'Amour... .. 30 fr. |
| 73. P. LANDORMY. Bizet... .. 7.50 | 85. RABINDRANATH TAGORE. La jeune Lune... .. 10 fr. |
| | 86. A. CHÉNIER. Bucoliques... .. 15 fr. |
| | 87. P. VERLAINE. Sagesse... .. 80 fr. |
| | 88. WILLY et COLETTE WILLY. Claudine et ménage... .. 60 fr. |

BULLETIN DE COMMANDE

FRAIS DE PORT EN SUS POUR TOUTS LES VOLUMES

Veillez m'envoyer (2) — contre remboursement — ce mandat — chèque joint, — par le débit de mon compte — les ouvrages indiqués dans LE BULLETIN DE RENSEIGNEMENTS BIBLIOGRAPHIQUES sous les numéros

NOM

Signature :

ADRESSE

(1) Pour économiser du temps et de l'argent, utilisez notre carnet de commandes. Pour cela il suffit d'avoir un compte-courant.

(2) Rayer les indications inutiles.

PUBLICATIONS OCTOBRE 1923 - MARS 1924

ROMANS

JEAN COCTEAU. THOMAS L'IMPOSTEUR.	1 vol. in-18	6.75
HENRI DEBERLY. L'IMPUDENTE.	1 vol. in-18	6.75
LUCIEN FABRE. RABEVEL ou LE MAL DES ARDENTS (Prix Goncourt 1923).		
I. — La Jeunesse de Rabevel.		
II. — Le Financier Rabevel.		
III. — La Fin de Rabevel	3 vol. in-18	20.25
ALAIN-FOURNIER. MIRACLES , avec une introduction de Jacques RIVIÈRE.	1 vol. in-18.. .. .	7.50
GEORGES GABORY. LES ENFANTS PERDUS.	1 vol. in-18.. .. .	6.75
ABEL HERMANT. Le Cycle de Lord Chelsea.		
III. — DERNIER ET PREMIER AMOUR.	1 vol. in-18.. .. .	6.75
IV. — LE PROCÈS DU TRÈS HONORABLE LORD.	1 vol. in-18.. .. .	6.75
MAX JACOB. LE CABINET NOIR , lettres avec commentaires.	1 vol. in-24	2.50
J. KESSEL. — L'ÉQUIPAGE.	1 vol. in-18	7.50
VALERY LARBAUD. AMANTS, HEUREUX AMANTS... ,	1 vol. in-18	6.75
ROGER MARTIN DU GARD. Les Thibault.		
III. — LA BELLE SAISON.	2 vol. in-18	13.50
MARCEL PROUST. A la Recherche du Temps perdu.		
VI. — LA PRISONNIÈRE.	2 vol. in-18	15 fr.
JULES ROMAINS. LE VIN BLANC DE LA VILLETTE.	1 vol. in-18..	6.75
JULES SUPERVIELLE. L'HOMME DE LA PAMPA.	1 vol. in-18.. ..	6.75

TRADUCTIONS

JOSEPH CONRAD. UNE VICTOIRE , roman traduit de l'anglais par Mme Is. RIVIÈRE et M. Ph. NEEL.	2 vol. in-18 ..	14 fr.
RABINDRANATH TAGORE. SOUVENIRS , traduits de l'anglais par Mme E. PIECZYNSKA.	1 vol. in-18	7.50

***ny* ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE**

PUBLICATIONS OCTOBRE 1923 - MARS 1924

CRITIQUE, LITTÉRATURE

- JACQUES COPEAU. **Etudes d'Art dramatique.**
CRITIQUES D'UN AUTRE TEMPS. 1 vol. in-18 **6.75**
- ALBERT THIBAUDET. **Trente ans de Vie française.**
III. LE BERGSONISME. 2 vol. in-16. .. **24 fr.**

RÉIMPRESSIONS

- PIERRE HAMP. **MARÉE FRAICHE, VIN DE CHAMPAGNE.** 1 vol.
in-18 .. **6.75**
- JACQUES RIVIÈRE. **ÉTUDES** (BAUDELAIRE, CLAUDEL, GIDE, RAMEAU,
BACH, FRANCK, WAGNER, MOUSSORGSKY, DEBUSSY,
INGRES, CÉZANNE, GAUGUIN, ROUAULT, MATISSE,
BORODINE, RAVEL). 1 vol. in-18 .. **8 fr.**
- ANDRÉ SUARÈS. **PORTRAITS.** 1 vol. in-18 .. **6.75**

THÉÂTRE

- MARCEL ACHARD. **VOULEZ-VOUS JOUER AVEC MOA ?** 1 vol.
in-18 .. **6.75**
- JEAN VARIOT. **THÉÂTRE DU RHIN, I** (Le Chevalier sans nom. La
Rose de Rosheim. L'Aventurier). 1 vol. in-18 .. **6.75**

RÉPERTOIRE DU VIEUX-COLOMBIER

(volumes in-24 double couronne)

- RENÉ BENJAMIN. **IL FAUT QUE CHACUN SOIT A SA PLACE,**
comédie en trois actes.. **3.50**
- PIERRE BOST. **L'IMBÉCILE,** comédie en 3 actes .. **2.50**
- JACQUES COPEAU. **LA MAISON NATALE,** drame en 3 actes .. **2.75**
- CARLO GOLDONI. **LA LOCANDIERA** ou **L'HOTELIÈRE,** comédie
en 3 actes, traduite de l'italien par M^{me} DARSENNE. **3 fr.**
- EMILE MAZAUD. **DARDAMELLE** ou **LE COCU,** comédie en 3 actes.. **3 fr.**
- SHAKESPEARE. **LE CONTE D'HIVER,** comédie en 5 actes, traduite de
l'anglais par M^{me} Suz. BING et M. Jacques COPEAU.. **3.50**

COLLECTION " LES DOCUMENTS BLEUS "

(volumes in-18 sous couverture imprimée en bleu foncé sur papier bleu vif)

- N° 3. CÉLINE ROTT. **MOANA** ou **VOYAGE SENTIMENTAL CHEZ**
LES MAORIS ET LES PEAUX-ROUGES
DES ILES. .. **6.75**
- N° 4. RAYMOND GEIGER. **HISTOIRES JUIVES.** .. **7.50**
- N° 5. FRÉDÉRIC LEFÈVRE. **UNE HEURE AVEC...** (1^{re} série). .. **6.75**
- N° 6. ANDRÉ BRETON. **LES PAS PERDUS** .. **6.75**

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

COLLECTION " LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX "

(petits volumes de 64 pages in-16 raisin, sous couverture gris clair, composés de vingt-six reproductions de peintures et dessins, précédés d'une étude critique, de notices biographiques et documentaires et d'un portrait inédit de l'artiste)

N° 15. **ANDRÉ DERAÏN**, étude critique par André SALMON, portrait dessiné et gravé sur bois par Georges AUBERT **3.75**

N° 16. **PABLO PICASSO**, étude critique par Pierre REVERDY, portrait dessiné par PICASSO et gravé sur bois par Georges AUBERT.. .. . **3.75**

Il a été tiré de chacun de ces ouvrages 215 exemplaires numérotés (dont 15 hors commerce). Le texte sur papier pur fil Lafuma. Les reproductions sur beau papier couché, avec une épreuve sur chine du portrait signé par l'artiste. — Prix.. **10 fr.**

COLLECTION " UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT "

Volumes in-16 jésus, tirés suivant le cas :

à 1035, 785 ou 535 exemplaires, dont 35 hors commerce sur Hollande, Arches, Rives, Madagascar ou vergé;

à 25, 20, 12 ou 10 exemplaires sur japon, accompagnés d'une épreuve à grandes marges du portrait, sur japon, numérotée et signée par l'artiste.

FRANÇOIS-PAUL ALIBERT. **ÉLÉGIES ROMAINES**. Edition originale. Avec un portrait de l'auteur gravé par AUBERT, tiré à 535 exemplaires **10 fr.**
12 exemplaires sur japon **Epuisé**

MARCEL ARLAND. **TERRES ÉTRANGÈRES**. Edition originale. Avec un portrait de l'auteur gravé sur cuivre par GALANIS, tiré à 535 exemplaires **10 fr.**
10 exemplaires sur japon.. .. . **60 fr.**

PAUL CLAUDEL. **UN COUP D'ŒIL SUR L'ÂME JAPONAISE**, discours aux Etudiants de Nikko. Edition originale. Avec un portrait de l'auteur gravé sur cuivre par Foujita, tiré à 1035 exemplaires **Epuisé**
25 exemplaires sur japon **Epuisé**

RABINDRANATH TAGORE. **LA JEUNE LUNE**, traduit de l'anglais par M^{me} Sturge MOORE, avec un portrait de l'auteur gravé par AUBERT, tiré à 535 ex. .. **Epuisé**
10 exemplaires sur japon ? **Epuisé**

ÉDITIONS DE LUXE ILLUSTRÉES

TABLEAUX CONTEMPORAINS

J.-L. DUPLAN. **TABLEAU DE LA VÉNERIE**. Edition originale. Illustré de 14 lithographies en noir et en couleur par J.-L. BOUSSINGAULT.

Un fort volume de 216 pages in-8 couronne, imprimé en 14 Didot Peignot par Coulouma à Argenteuil (H. Barthélemy, directeur), illustré hors texte et dans le texte de quatorze lithographies originales, tirées à la presse à bras par Engelmann, à Paris, à trois cent cinquante-cinq exemplaires, savoir :

335 exemplaires (dont 35 hors-commerce, numérotés de I à XXXV, et 300 numérotés de 1 à 300), sur vélin pur fil Lafuma-Navarre **160 fr.**

15 exemplaires sur Japon impérial avec une suite des lithographies (de F à T) **300 fr.**

4 exemplaires sur Japon impérial avec deux suites en 1^{er} et 2^o états des lithographies (de B à E) **Epuisé**

1 exemplaire sur Japon impérial avec deux suites en 1^{er} et 2^o états et les aquarelles et dessins pré-originiaux de J.-L. BOUSSINGAULT **2.000 fr.**

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

REVUE MENSUELLE DE LITTÉRATURE ET DE CRITIQUE — 11^e ANNÉE

Directeur : JACQUES RIVIÈRE — Secrétaire : JEAN PAULHAN

PARAIT LE 1^{er} DE CHAQUE MOIS

Par la qualité des œuvres et des auteurs qu'elle révèle au public lettré, par le souci constant d'éclairer les aspects nouveaux de la pensée et de l'art, par l'exacte information critique de ses chroniques,

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

*est à la tête
du mouvement littéraire contemporain.*

LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

publiera dans ses prochains numéros :

UNE NOUVELLE, par PAUL MORAND.

LE TOUR DE VIS, roman inédit en français, par HENRY JAMES.

NOTES SUR LA POÉSIE, par PAUL VALÉRY.

PRÉFACE A TOM JONES, par ANDRÉ GIDE.

LE COEUR DES TÉNÉBRES, par JOSEPH CONRAD, traduit de l'anglais par ANDRÉ RUYTERS.

ENTRE LA RUE ET LE JARDIN, par FRANZ HELLENS.

L'ADIEU AUX JEUX, par HENRY DE MONTHERLANT.

LES CINQ SENS, par JOSEPH DELTEIL.

CONDITIONS DE L'ABONNEMENT

ÉDITION ORDINAIRE

FRANCE	: UN AN.. ..	38 FR.	— SIX MOIS.. ..	20 FR.
AUTRES PAYS	: UN AN.. ..	45 FR.	— SIX MOIS.. ..	24 FR.

ÉDITION DE LUXE

UN AN : FRANCE	75 FR.	— AUTRES PAYS	90 FR.
----------------	-------	--------	---------------	-------	--------

PRIX DE VENTE AU NUMÉRO

FRANCE.. ..	4 FR.	— AUTRES PAYS.. ..	4 FR. 50
-------------	-------	--------------------	----------

Téléph. : FLEURUS 12-77 — Compte ch. postal 169.33

Adresse Télégr. : ENEREFENE PARIS

Registre du Commerce de la Seine : N° 35.806

BULLETIN D'ABONNEMENT

Veillez m'inscrire pour un abonnement de * UN AN à l'édition * ORDINAIRE
de la NOUVELLE REVUE FRANÇAISE à partir du 1^{er} 192
* Ci-joint mandat — chèque * de * 75 fr. ; 90 fr.

Je vous envoie par courrier de ce jour chèque postal de { 38 fr. ; 45 fr.

Veillez faire recouvrer à mon domicile la somme de { 20 fr. ; 24 fr.

(Les quittances présentées à domicile sont majorées de 1 fr. 75 pour frais de recouvrement)

A le 192

(Signature.)

Nom

Adresse

* Rayer les indications inutiles

DÉTACHER LE BULLETIN CI-DESSUS ET L'ADRESSER A MONSIEUR LE DIRECTEUR
DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE — PARIS, 3, RUE DE GRENNELLE (6^e)

On lira avec un intérêt passionné,
au moment de la grande Consultation électorale
de Mai 1924

les ouvrages suivants :

ALBERT THIBAUDET

TRENTE ANS DE VIE FRANÇAISE

**I. LES IDÉES DE
CHARLES MAURRAS**

UN VOL. 7.50

**II. LA VIE DE
MAURICE BARRÈS**

UN VOL. 10 fr.

A consulter également :

pour saisir, dans leur permanence, les traits essentiels de la politique
extérieure des états européens, et surtout de l'Angleterre :

ALBERT THIBAUDET

LA CAMPAGNE AVEC THUCYDIDE

UN VOL. 8.50

et pour dégager le sens des prochaines élections du Reich :

JACQUES RIVIÈRE

L'ALLEMAND

UN VOL. 5.75

nrf

VIENT DE PARAÎTRE

LOUIS ARAGON

LE LIBERTINAGE

UN VOLUME IN-18 7.50

TABLE DES MATIÈRES

PRÉFACE. — Quelle âme divine. — La demoiselle aux principes. — Madame à sa tour monte. — Lorsque tout est fini. — Les Paramètres. — L'Extra. — Asphyxies. — L'armoire à glace un beau soir. — Au pied du mur. — Paris la nuit. — Le Grand Tore. — La Femme française.

CE LIVRE SE PASSE DE COMMENTAIRES

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES "AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE" UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4 TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES "BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE." TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

MANICET ou LE PANORAMA 7.50

LES AVENTURES DE TÉLÉMAQUE (dans la collection "UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT"), avec un portrait de l'auteur par R. DELAUNAY, gravé sur bois par PAUL BORNET. 12 fr.

BIOGRAPHIE

ARAGON (LOUIS), né le 3 Octobre 1897, vit encore.

nrf

ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nr VIENT DE PARAÎTRE

"Les Documents Bleus"

N° 7

WALDEMAR BONSELS

Voyage dans l'Inde

traduit de l'allemand par

M^{lle} HÉLÈNE LEGROS

UN VOLUME IN-18 7.50

50 exemplaires sur pur fil 20 fr.

WALDEMAR BONSELS, nouveau pèlerin de l'Inde, a su regarder le pays et les gens comme on ferait des Esquimaux ou des Patagons qui n'ont ni passé, ni lettres, ni histoire. Il s'agissait de rouler cette toile peinte qui jusqu'ici avait occupé obligatoirement le fond de tous les tableaux et de laisser toutes les scènes baigner dans l'air libre, en pleine lumière.

Lisez les conversations du voyageur-locataire avec son propriétaire Rameni, du voyageur-patron avec son domestique Panya.

Mais ce n'est que provisoirement que Bonsels s'amuse à ces jeux. S'il est venu vivre dans la jungle et dans l'Inde, c'est qu'il y a voulu conduire son inquiétude vagabonde de nomade-né au cœur de la nature la plus luxuriante et de la civilisation la plus antique, c'est aussi parce qu'on y vit à une autre échelle qu'où que ce soit. Nulle part le risque n'est aussi caché, ni aussi prompt ; nulle part la fièvre ne vous entraîne à de pareils étourdissements et de semblables ivresses. Nulle part la montagne qui vous délivre ne vous donne une lucidité aussi aigüe et les idées qui hier n'étaient plus que des fantômes ont aujourd'hui la dureté de ligne des figures schématiques. Et les brahmines qui, les yeux baissés et le visage immobile, font de l'agitation nationaliste, sont aussi détachés de toutes choses qu'ils l'étaient au temps où ils écrivaient les Aranyakas.

NOTICE BIOGRAPHIQUE

*W. Bonsels, âgé actuellement d'une quarantaine d'années, vit en ermite à Ambach, au bord du lac de Starnberg... Avec Keyserling, fondateur de l'Ecole de la Sagesse à Darmstadt, avec l'historien Spengler, auteur d'un **Déclin de l'Occident**, avec le romancier Hesse, Bonsels a fondé en quelque sorte l'orientalisme allemand.*

*Outre son **Indienfahrt**, Bonsels a écrit **Eros et les Evangiles**, **Les Voies humaines** et **L'Abeille Maia**, le seul de ses ouvrages traduit jusqu'à présent en français (par la sœur de Romain Rolland).*

nr ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAÎTRE

“ LES SCULPTEURS FRANÇAIS NOUVEAUX ”

N° 2

JOSEPH BERNARD

TRENTE REPRODUCTIONS DE SCULPTURES ET DESSINS
PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE CRITIQUE PAR

TRISTAN KLINGSOR

de notices biographiques et documentaires et d'un portrait
de l'artiste par lui-même, gravé sur bois par

GEORGES AUBERT

Un volume de 64 pages in-16 raisin **3.75**

“ LES PEINTRES FRANÇAIS NOUVEAUX ”

POUR PARAÎTRE EN MAI

N° 17

MAURICE DENIS

VINGT-SIX REPRODUCTIONS DE PEINTURES ET DESSINS
PRÉCÉDÉES D'UNE ÉTUDE CRITIQUE PAR

FRANÇOIS FOSCA

de notices biographiques et documentaires et d'un portrait
de l'artiste par lui-même, gravé sur bois par

GEORGES AUBERT

Un volume de 64 pages in-16 raisin **3.75**

Il est tiré de chacun de ces ouvrages 215 exemplaires numérotés (dont 15 hors commerce). Le texte sur papier pur fil Lafuma. Les reproductions sur beau papier couché, avec une épreuve sur chine du portrait signé par l'artiste. — Prix **10 fr.**

POUR PARAÎTRE ENSUITE :

N° 18

ASSELIN

par **FRANÇOIS FOSCA**

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nr VIENT DE PARAITRE

PIERRE HAMP

“ LA PEINE DES HOMMES ”

LE LIN

UN VOLUME IN-18 7.50

Le quatorzième livre de son œuvre, il est infiniment probable que PIERRE HAMP préfère aux autres, tant il a dû lui coûter d'efforts : écrit avant la guerre, détruit par guerre, puis triomphant d'elle... Ce nouveau chapitre de *La Peine des Hommes*, t-ce l'effet de la grande épreuve ? ou le sujet traité cette fois ? revendique une fois de us la gêne et la douleur comme la part trop souvent échue au travail, — l'honneur la sécurité comme les terres promises qu'il ne faudrait pas trop longtemps et de trop in lui désigner ; mais l'élan, qui reste aussi vigoureux, est devenu plus grave, la voix issi mâle, moins âpre, le geste aussi énergique, plus mesuré... *LE LIN* participe de mpleur calme des espaces de Flandre où s'élancent les tiges premières, et de la pureté ui reste leur définitive apparence... *LE LIN* est imprégné d'odeurs simples et saines, e « l'odeur citronnée du lin roui dans la rivière Lys » à celle, chantée par un poète, e la « lavande, odeur de la vertu,... chemises à la douzaine dans les armoires de ène... » *LE LIN* s'éclaire des faces franches et rudes des gars du Nord qui, leur vie rant, ouvriers et patrons, « pensent lin », et des figures de femmes penchées sous misère et la compassion : ouvrières des tissages, petites-mains des grandes maisons e couture, vieilles lingères perdues en ville, et par-dessus toutes, douce, et terrible rsqu'elle demande au Seigneur « comment accomplir sa charité pour que la misère a monde cesse », sœur Claire de Saint-Vincent-de-Paul :

DU MÊME AUTEUR :

“ LA PEINE DES HOMMES ”

Le Rail. Un vol. in-18	10 fr.
Marée Fraîche, Vin de Champagne. Un vol. in-18	6.75
l'Enquête. Un vol. in-18	6.75
Le Travail Invincible. Un vol. in-18	10.50
Les Métiers Blessés. Un vol. in-16	7.50
La Victoire Mécanicienne. Un vol. in-16	6 fr.
Les Chercheurs d'Or. (PRIX LASSERRE 1920). Un vol. in-18.. ..	7 fr.
Le Cantique des Cantiques 2 vol. in-18. Chacun	6.75
Un Nouvel Honneur. Un vol. in-18	7.95

Vieille Histoire. Un vol. in-18	8.50
Gens, Première Série. Un vol. in-18	10 fr.
La France, Pays Ouvrier. Un vol. in-18	3 fr.
Victoire de la France sur les Français. Un vol. in-18	2.50
Gens, Deuxième Tableau. Un vol. in-18.. .. .	8.50

nr ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nr. VIENT DE PARAÎTRE

COLLECTION

“UNE ŒUVRE, UN PORTRAIT”

JEAN COCTEAU

LES MARIÉS DE LA TOUR EIFFEL

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait en lithographie par JEAN VICTOR-HUGO

UN VOLUME IN-16 JÉSUS, tiré à :

- 1035 exemplaires (dont 35 hors commerce, numérotés de I à XXXV, et 1000 numérotés de 1 à 1000) sur vergé des papeteries Navarre 10 fr.
25 exemplaires sur vieux japon teinté, marqués de A à Z, accompagnés d'une épreuve à grandes marges, sur vieux japon teinté, numérotée et signée par l'artiste 60 fr. (souscrits).

MAX JACOB

VISIONS INFERNALES

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par lui-même, gravé par GEORGES AUBERT

UN VOLUME IN-16 JÉSUS, tiré à :

- 535 exemplaires (dont 35 hors commerce, numérotés de I à XXXV, et 500 numérotés de 1 à 500) sur vergé des papeteries Navarre 10 fr.
10 exemplaires sur vieux japon teinté, marqués de A à J, accompagnés d'une épreuve à grandes marges sur vieux japon teinté, numérotée et signée par l'artiste 60 fr. (souscrits).

JACQUES BARON

L'ALLURE POÉTIQUE

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par MAN'RAY, gravé par GEORGES AUBERT

UN VOLUME IN-16 JÉSUS, tiré à :

- 535 exemplaires (dont 35 hors commerce, numérotés de I à XXXV, et 500 numérotés de 1 à 500) sur vergé des papeteries Navarre 10 fr.
10 exemplaires sur vieux japon teinté, marqués de A à J, accompagnés d'une épreuve à grandes marges, sur vieux japon teinté, numérotée et signée par l'artiste 60 fr. (souscrits).

nr ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

rf

EN PRÉPARATION

COLLECTION " UNE OEUVRE, UN PORTRAIT "

LUCIEN FABRE

CONNAISSANCE DE LA DÉESSE

avec un portrait de l'auteur par VUILLARD

PIERRE MAC ORLAN

SIMONE DE MONTMARTRE

SUIVI DE

L'INFLATION SENTIMENTALE

avec un portrait de l'auteur gravé sur cuivre par PASCIN

Chacun de ces volumes in-16 Jésus, sera tiré à :

exemplaires (dont 35 hors commerce, numérotés de I à XXXV, et 1000 numérotés de 1 à 1000) sur vergé des papeteries Navarre 10 fr.
exemplaires sur vieux japon teinté, marqués de A à Z, accompagnés d'une épreuve à grandes
marges, sur vieux japon teinté, numérotée et signée par l'artiste. .. 60 fr. (souscrits)

JEAN-RICHARD BLOCH

LOCOMOTIVES

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait en lithographie par BERTHOLD MAHN

RENÉ CREVEL

DÉTOURS

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait gravé par AUBERT

MÉLOT DU DY

HOMMERIES

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait de l'auteur par LHOTE, gravé sur bois par AUBERT

PAUL ELUARD

MOURIR DE NE PAS MOURIR

ÉDITION ORIGINALE

avec un portrait par MAX ERNST, gravé sur bois par AUBERT

Chacun de ces volumes in-16 Jésus, sera tiré à :

exemplaires (dont 35 hors commerce, numérotés de I à XXXV, et 500 numérotés de 1 à 500) sur vergé des papeteries Navarre 10 fr.
exemplaires sur vieux japon teinté, marqués de A à J, accompagnés d'une épreuve à grandes
marges sur vieux japon teinté, numérotée et signée par l'artiste. .. 60 fr.

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

POÉSIE

Nous allons publier sous ce titre en un volume
les Œuvres Poétiques de

JEAN COCTEAU

écrites entre 1916 et 1923 :

LE CAP DE BONNE-ESPÉRANCE
DISCOURS DU GRAND SOMMEIL
POÉSIES
VOCABULAIRE
PLAINT-CHANT

Note au sujet des tirages restreints :

Ce volume ne contenant qu'un certain nombre de pièces inédites, ne pourra figurer dans nos Collections des "Amis de l'Édition Originale" et des "Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française".

Nous en ferons néanmoins, en dehors de ces Collections, un tirage d'exemplaires réimposés et d'exemplaires sur pur fil. Nous prendrons note des souscriptions qui nous seront envoyées et y satisferons dans toute la mesure où nous le permettra la répartition que nous devons faire, ces tirages étant très restreints. Un droit de priorité sera réservé à nos Souscripteurs habituels. — Nous signalons que, dans ces deux tirages, POÉSIE comportera deux volumes d'environ 240 pages chacun. Le prix de souscription sera de 50 francs pour l'ouvrage en deux volumes sur pur fil et de 80 francs en deux volumes réimposés.

nrf SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

ur EN PRÉPARATION

THÉÂTRE DE

JULES ROMAINS

Nous allons réunir sous ce titre les œuvres dramatiques de Jules ROMAINS, qui formeront les volumes suivants :

- I. { KNOCK, ou LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE.
{ MONSIEUR LE TROUHADEC SAISI PAR LA DÉBAUCHE.
- II. { LE MARIAGE DE LE TROUHADEC.
{ AMÉDÉE ET LES MESSIEURS EN RANG.
- II. { CROMEDEYRE-LE-VIEIL.
{ L'ARMÉE DANS LA VILLE.

Note au sujet des tirages restreints

Nous attirons l'attention sur ce fait que le tome II, seul sera entièrement inédit, et pourra figurer dans nos Collections des "Amis de l'Édition Originale" et des "Bibliophiles de la Nouvelle Revue Française". Nous prions donc : nos Souscripteurs, série A, — de nous dire s'ils désirent recevoir cet ouvrage en sus de leur souscription A, et à quel nombre d'exemplaires ; — et nos Souscripteurs, séries B et C, — de nous dire s'ils souscrivent à cet ouvrage, et à quel nombre d'exemplaires. — Nous signalons à ce sujet qu'en raison des augmentations subies par les frais de papier, d'impression et de brochage, nos souscriptions à cette collection seront dorénavant portées aux prix suivants : série A, 18 francs ; série B, 22 francs ; série C, 25 francs. Tout nouveau souscripteur à l'une des trois séries se verra donc appliquer ces nouveaux prix, ainsi que les souscripteurs série C pour toute augmentation de leur souscription. Nos souscripteurs actuels aux séries A et B bénéficieront des anciens prix pour tous les ouvrages inscrits ou à inscrire sur le programme de l'exercice 1924.

En ce qui concerne les tomes I et III (dans le tome I figure *Knock*, inédit en librairie), nous en ferons, en dehors de nos Collections habituelles, un tirage d'exemplaires réimposés et d'exemplaires sur pur fil. Nous prendrons note des souscriptions qui nous seront envoyées et y satisferons dans toute la mesure où nous le permettra la répartition que nous devons faire, ces tirages étant très restreints. Un droit de priorité sera réservé à nos Souscripteurs habituels. Prix : exemplaire sur pur fil, 25 francs ; exemplaire réimposé, 40 francs.

SOUSCRIVEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

VIES DES HOMMES ILLUSTRES

Nous allons prochainement commencer sous ce titre la publication d'une nouvelle Collection appelée à un grand retentissement. Nous ferons connaître par un prospectus détaillé les conditions de souscription. Nous avons d'ores et déjà décidé de faire de chaque ouvrage de cette collection un tirage sur pur fil, pour lequel nous acceptons les souscriptions. Nous avons inscrit à son programme les ouvrages suivants :

LA VIE DE CAZOTTE, par Roger ALLARD

LA VIE DE TALLEYRAND, par Alfred FABRE-LUCE

LA VIE DE M^{me} DE LA FAYETTE, par Ramon
FERNANDEZ

LA VIE DE LANDOR, par Valery LARBAUD

LA VIE DE VIGNY, par François LE GRIX

LA VIE DE DISRAELI, par André MAUROIS

LA VIE DE LISZT, par Guy DE POURTALÈS

LA VIE DE DESCARTES, par Paul VALÉRY

LA VIE DE MOLIERE, par J.-L. DE GRIMAREST (*réimpression*)

D'autres VIES sont à l'étude par P. DRIEU LA ROCHELLE, Fernand FLEURET, J. KESSEL, Jacques DE LACRETELLE, etc., etc..., ainsi que des traductions d'ouvrages célèbres.

BULLETIN DE COMMANDE

Je soussigné :

NOM ET PRÉNOMS

ADRESSE

désire recevoir

TITRE DES OUVRAGES	Nombre d'exemplaires	
	Sur japon	Ordinaires
FRANÇOIS-PAUL ALBERT : Elégies romaines		
LOUIS ARAGON : Les Aventures de Télémaque		
MARCEL ARLAND : Terres étrangères		
JACQUES BARON : L'Allure poétique		
FRANCIS CARCO : La Bohème et mon Cœur		
JEAN COCTEAU : Les Mariés de la Tour Eiffel		
GEORGES GABORY : Poésies pour Dames seules		
MAX JACOB : Visions infernales		
JULES ROMAINS : Amour Couleur de Paris		

Ma commande s'élève à la somme de

que veuillez trouver en un mandat (1) —
chèque — ci-joint — m'envoyer contre remboursement.

A, le 192...

(Signature.)

(1) Rayer les indications inutiles

BULLETIN DE SOUSCRIPTION

Je soussigné :

NOM ET PRÉNOMS

ADRESSE

déclare souscrire à

TITRE DES OUVRAGES	Nombre d'exemplaires	
	Sur japon	Ordinaires
ROGER ALLARD : Les Elégies martiales		
JEAN-RICHARD BLOCH : Locomotives		
RENÉ CREVEL : Détours		
PAUL ELUARD : Mourir de ne pas mourir		
LUCIEN FABRE : Connaissance de la Déesse		
VALÉRY LARBAUD : Dernières Nouvelles d'Alabona		
VALÉRY LARBAUD : Violettes de Parme		
PIERRE MAC ORLAN : Simone de Montmartre		
EUGÈNE MARSAN : Comme le Vent		
MÉLOT DU DY : Hommeries		

Ma commande s'élève à la somme de

que veuillez trouver en un mandat (1) —
chèque — ci-joint — m'envoyer contre remboursement.

A, le 192...

(Signature.)

(1) Rayer les indications inutiles.

Commandez, souscrivez chez votre libraire

nrf POUR PARAÎTRE EN MA

HENRI DEBERLY

PROSPER ET BROUDILFAGNE

ROMAN

UN VOLUME IN-18 7.50

L'auteur ne se propose que de divertir : trop heureux si, dans la somme des événements tristes, il réussit, sous les espèces de ce nouveau livre, à glisser un fait amusant.

La Sardoine est fatiguée des joies militaires. Sur la suggestion d'un tribun, elle décide, à la mort de son dernier roi, trépassé d'épouvante en pleine débauche, de faire du remplaçant de ce prince indigne le soldat unique du pays. A la suite de multiples péripéties, chacun se déroband devant un pouvoir dont l'exercice n'ira jamais sans quelque danger, la police met la main sur un doux rêveur qu'un nombre honnête d'assassinats a rendu fameux : et voilà Prosper sur le trône.

En face de lui, régnant sur la Bouffarie, ennemie héréditaire de la molle Sardoine, le roi Broudifagne, brute épaisse. Les débuts de Prosper dans la monarchie, son acclimatation, si l'on peut dire, ses galantes aventures avec une grande dame, les troubles que fomentent dans sa capitale un prédécesseur renversé, la guerre à mort où il l'engage avec Broudifagne et l'issue joyeuse de ce duel, tel est le thème de ce roman que l'on veut croire gai et dont l'auteur s'est persuadé qu'il pourrait bien l'être à voir rire aux éclats sa dactylographe.

En fait, ne déride pas Margot qui veut ! Elle exige un langage clair, et du gros sans doute, mais de ce gros qu'il faut savoir disposer pour elle comme des choux de ruban sur une fine étoffe ; sans l'alourdir, sans la déparer, pour l'orner.

Ruisse Margot n'avoir péché ni par complaisance, ni par excès d'humeur folâtre ou par manque de goût !

HENRI DEBERLY.

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE POUR LES " AMIS DE L'ÉDITION ORIGINAL " UNE ÉDITION SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL A 750 EXEMPLAIRES ET 100 EXEMPLAIRES IN-4° TELLIERE SUR PAPIER VERGÉ DE PUR FIL LAFUMA POUR LES " BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE ". TOUS CES EXEMPLAIRES SONT ENTIÈREMENT SOUSCRITS.

DU MÊME AUTEUR :

POÉSIE

L'ARC-EN-CIEL, tirage à 350 exemplaires hors commerce.

GRAINS D'AMBRE ET D'OR, tirage à 350 exemplaires hors commerce.

ROMAN

L'IMPUDENTE, Editions de la N. R. F. (1923). Un volume 6.75

PARAITRA EN 1925 :

L'ENNEMI DES SIENS, roman.

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE

nrf VIENT DE PARAÎTRE

" Les Documents Bleus "

N° 9

J. KESSEL & GEORGES SUAREZ

Le onze mai

Portraits et opinions de MM. Aristide BRIAND, Léon BLUM, Léon DAUDET, Edouard HERRIOT, IGNACE, ISAAC, Georges MANDEL, Charles MAURRAS, De MONZIE, Paul PAINLEVÉ, Paul REYNAUD, Pasteur SOULIER, André TARDIEU, Alexandre VARENNE.

Un volume in-18 **7.50**
50 exemplaires sur pur fil **20 fr.** (*souscrits*)

Un romancier et un chroniqueur politique ont pensé qu'il serait intéressant, avant les élections où se jouent les destinées politiques de la France, de confronter les opinions des parlementaires et des doctrinaires qui ont été les chefs d'hier ou seront ceux de demain.

Ils l'ont fait avec l'objectivité la plus stricte, curieux seulement d'obtenir les paroles les plus révélatrices, celles qui dénudent et qui éclairent.

Ils se sont efforcés également de montrer dans leur intimité et sans fard ceux qu'on a l'habitude de ne voir qu'à la tribune et de n'entendre que dans des discours apprêtés.

Ouvrages de J. KESSEL :

La Steppe rouge, 1 vol. in-18 **6.75**

L'Equipe, 1 vol. in-18 **7.50**

Bouddah Porte-Glaive *En préparation*

POUR PARAÎTRE :

" Les Documents Bleus "

N° 8. — ANDRÉ GIDE

Souvenirs
de la
Cour d'Assises

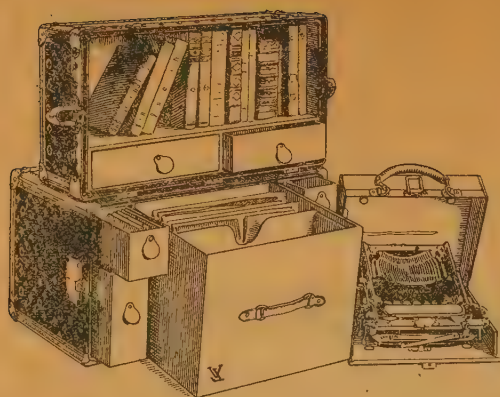
N° 10. — JEAN-RICHARD BLOCH

Sur un Cargo

N° 11. — ALFRED FABRE-LUCE

La Victoire

nrf ACHETEZ CHEZ VOTRE LIBRAIRE



LA MALLE BIBLIOTHÈQUE DE LOUIS VUITTON

permet d'avoir toujours auprès de soi
non seulement quelques-uns des
livres de la Bibliothèque, mais
encore dans des tiroirs *ad hoc*
la machine à écrire, les dossiers,
les fiches et tous les accessoires
de bureau

LOUIS VUITTON

70 CHAMPS-ÉLYSÉES, PARIS

envoie franco sur simple demande
son catalogue général

NICE

12, Avenue de Verdun

LONDRES

149, New Bond Street

LILLE

34, Rue Faidherbe

ODE GENOISE^r

I

La mousse de ce vin étonne et semble la plus belle.
Le sang et le lilas ensemble colorent les bulles.
Je les désire plus qu'une écume couleur de blé.
Mais quand on boit ce vin, on pense aux gens qui font les villes
Et qui, dans les chantiers, à l'heure du repos, avalent
La poussière des blocs mêlée aux forces du raisin.

Je suis dans un tunnel ou dans une église de vin.
Des bouteilles en arceaux font la paroi des ténèbres.
Chaque vousoir de la voûte est une ivresse à venir.
La porte basse tient tête à la chaleur qui recule,
Et le patron debout, bardé de verre et de nickel,
Appuie sur un pavé de glace énorme un poing tranquille ;

Comme pour annoncer que si la fraîcheur nous manquait
Il saurait rejeter plus loin de nous la canicule,
Et du même travail dont on dresse les murs calcaires
Bâtir en murs de glace un réduit où boire le vin.

*
* * *

Je songe à l'homme bien vêtu
Que j'ai trouvé, l'autre semaine,
Sur le flanc du glacier du Rhône.

Il y vient au fort de l'été
Pour l'entretien et pour la rente
De son domaine souterrain.

Car jadis, pointant comme un ver,
Il a, dans le tronc du glacier,
Fait son couloir et sa caverne ;

Et pour une pièce d'argent
Il donne accès au voyageur
Dans le glacier père d'un fleuve.

*
* *

Depuis Gletsch et son dur ravin
L'auto rampe vers la Furka.
Le soleil vous tient par la nuque.

Pas une ombre. Des pierres craquent.
Le radiateur grommelle et fuse.
Les tôles brûlent sous la main.

Tout à coup, foudroyant hiver,
Voilà qu'on tremble dans le cœur
D'une émeraude boréale.

*
* *

Ah ! mieux vaut la fraîcheur de ces voûtes vineuses,
La mousse du Freisa qui est pétrie de roses,
Et le soleil génois qui m'attend sur le seuil.

Quand j'aurai bu mon vin j'irai place Deferrare.
Dalles et rails. C'est une espèce de plateforme
Où les tramways, montant de plusieurs creux de la ville,
Vont vider leur charge et grossir l'entassement d'hommes ;

Pareils aux wagonnets que j'ai vus dans les salines
Le long d'une colline de sel grimper tout seuls
Et là-haut basculer en éclaboussant le ciel.

* * *

J'ai beau m'enivrer de vin, de chaleur, et de mémoire,
Plonger, tourner et mêler des souvenirs dans du vin
Comme plusieurs cuillerées d'un miel épais de septembre,
Je ne puis pas oublier la misère de ce temps.

Mais je veux encore un coup boire et rêver à la fois.
Je veux rêver maintenant qu'un homme coi et trapu,
Les cheveux coupés ras, les bras nus, les mains aux genoux,
Est assis dans le recul d'un magasin du vieux Gènes.
Il cligne un peu de l'œil. Il ne parle guère. Il écoute
D'un air si bienveillant que les autres sont contents d'eux.
Il est plein de méfiance et de mépris pour les hommes.
Il n'en préfère qu'un. Il n'en déteste qu'un aussi.
Il tient d'abord à sa pipe ; et pourtant il se rend compte
Qu'elle est d'un bois banal et vaut juste ce qu'elle coûte.
Il s'inquiète assez peu de la patrie et du fascisme,
Bien qu'il garde à son mur le portrait de Mussolini
Et qu'aux jours opportuns il ait, de sa belle main grasse,
Charbonné le faisceau sur le chambranle de sa porte.
Il s'est dit plus d'une fois que Dieu seul est important
Mais qu'il faut pour croire en lui des grâces particulières.
Il pense que s'il avait une fille de vingt ans
Il ne pourrait l'empêcher de se vendre aux hommes riches
Quoique lui-même ait horreur des femmes prostituées.
Les désirs de la chair ne lui donnent aucune ivresse,
Et s'il aimait quelque chose il aimerait la vertu.

* * *

Je ne puis pas oublier la misère de ce temps.

O siècle pareil à ceux qui campèrent sous les tentes !
Un orage inépuisable est devenu l'horizon,
Et l'espoir est remplacé par une espèce de songe.
Tous les vins arc boutés n'abritent qu'une heure la joie.
Mille sentiments mortels passent quand même et se joignent.
Peu à peu notre destin nous ruisselle sur le dos.

Ciel des villes tressé de câbles, armure des dômes,
Ciments durcis autour d'une ferraille chevelue,
Demeures boulonnées, églises faites sur l'enclume,
Rues triples dont la rumeur rebondit sur un tunnel,
A quoi bon !

Dans la forêt scythique et les joncs de l'Elbe
Des hommes velus rampaient mieux réfugiés que nous.

Hommes, hommes d'autrefois, pauvres yeux cruels et troubles,
Dormeurs mal détendus que tourmente une odeur de l'air,
Tribus des monts perforés, peuples des lacs et des herbes,
Nous vous croyions si loin ! Vous n'étiez même plus des morts.
Le sol vous avait perdus dans le grain de son écorce
Ne pouvant faire du roc avec vos ossements.
Et soudain de vous à nous le temps se contracte et manque ;
L'histoire se racornit comme un carton calciné.
Je vous regarde approcher et grandir, pères funestes,
Ainsi qu'un homme à la mer aperçoit en étouffant
Le passé qui se recourbe et qui lui tend son enfance.

*
* *

Je ne puis pas oublier la misère de ce temps ;
Mais j'ai le cœur adouci de recours et de tendresse
A cause de cette ville et de sa vieille épaisseur.
Elle sait me faire croire à des époques heureuses
Où le royaume de l'homme était un rubis creusé.

Juste point de notre course. Equilibre des étoiles.
L'esprit de Dieu dans les ris d'une savante voileure.
Les forces comme des suc's qui ont monté pour mûrir.
Des villes aux murs nacrés dont la coquille miroite
Sur un peuple bien roulé dans son bruit et sa moiteur.
Les rues, grappes de métiers, fondeurs, foulons, batteurs d'or.
Des joies nocturnes frôlant les maisons mi-endormies.
Et le monde, à l'horizon, chaîne et rempart de mystères,
Le monde, forêts et monts, à l'horizon du terroir.

*
* *

Je ne puis pas oublier la misère de ce temps.
Je ne puis pas oublier que trop d'hommes sont puissants
Pour avoir beaucoup menti et beaucoup versé le sang.

Je crois que conduire un peuple est un métier difficile.
Les citoyens sont couards, les parlements, imbéciles.
Un vieux crime gonfle au cœur des nations et des villes.

Cette guerre dont le siècle à jamais suppure et pue,
Les ministres et les rois ne l'ont qu'à peine voulue.
Je le dis, bien qu'ils l'aient dit ; je le crois, bien qu'ils le jurent.

Ils ne demandaient pas mieux que de vaincre sans canons,
Que d'écraser l'ennemi du poids des bonnes raisons.
Ils n'avaient pas invité tant de morts dans leur maison.

Mais puisque l'événement les a soudain confondus,
Qu'ils débarrassent le sol, qu'ils rentrent dans des fissures !
Ils ne seraient beaux à voir que raccourcis ou pendus.

II

Ma douleur, mon cri, ma rancune
Sont là comme des enfants nus.
Que me demandent-ils ? Je n'ai
Ni richesse ni force aucune.

Je suis né de petites gens
Gagnant peu pour beaucoup de peine.
Mes aïeux ont tiré de terre
Plus de blé qu'ils n'ont eu de pain.

Nous sommes ce peuple menu
Que l'Etat ramasse à poignées.
Mille de nos journées en tas
Paieraient une nuit de catin.

D'autres possèdent les usines,
Les docks, les banques, les journaux.
Encore bon qu'on pense à nous
Quand Panama entre en gésine.

Car pour la paix et pour la guerre,
Pour coudre et découdre la vie,
Les puissants de ce monde n'eurent
Jamais besoin de notre avis.

*
* *

Et je parle quand même au nom
De ces hommes sans importance.
J'ai l'audace de faire comme
S'ils méritaient d'être entendus.

Ils disent, puissants de ce monde,
Qu'ils sont bien fatigués de vous ;
Qu'on vous a vus jouer cinq ans
Avec la chair et les canons ;

Mais qu'il est temps, qu'il est grand temps
D'éponger notre sang qui fume
Et de laisser la paix enfin
A ces hommes sans importance.

*
* *

Beaux meurtriers, fameux pillards,
Pardonnez à notre nature.
Nous sommes tant sur terre, tant
Qui n'avons pas besoin de guerre
Pour nous enivrer de vertu ;

Tant qui prenons soif et fatigue
Dans la moisson et dans la vigne
A manger la poussière d'Août,
Tant qui suons la sueur d'Août
Sous les verrières de l'usine.

Laissez-nous souffrir le raisin,
Tourner le fer, tisser la laine.
Notre ennemi, ce n'est pas l'homme,
Et lorsque l'année est moins bonne
Nous ne tuons pas le voisin.

*
* *

Nous avons assez de courage
Pour le travail de chaque jour.
Quand le matin dérange encore
Le noir sommeil tendu de rouge
Qui est meilleur que les maisons ;

Quand encore une voix nous crie :
« Lave tes mains et ton visage,
Mets tes vêtements sur ton corps ! »
Nous faisons bonne contenance
Et nous pesons sur notre cœur.

Nous gardons même du courage
Pour les malchances, pour les hontes,
Pour la fièvre et le vaste ennui.
S'il nous en reste au bout du compte,
Il nous le faut bien pour mourir.

Mais c'est tout. Nous n'en donnons plus.
Vous rêvez de plus belles guerres,
D'autres gaz, de jeunes canons,
Des gens mieux tués, des morts neufs ?

Tout le fond du sac est à nu.

*
* *

Ne prenez donc pas tant de peine
A forger des malheurs sublimes.
Je vous assure que la paix
Est plus facile qu'on ne dit.

Relâchez un peu votre zèle.
Dormez ! Il fait si bon dormir.
Nous ne penserons pas tout seuls
Au rassemblement des armées.

Nous ne monterons pas tout seuls
Le fusil pendu à l'épaule
Dans ces trains qui longent les villes
Salués comme des cercueils.

Savoir qu'au loin des hommes vivent
Ne nous est pas intolérable,
Ni qu'ils poussent d'autres charrues,
Ni qu'ils chargent d'autres navires.

Il vous faut dix ans de discours
Pour nous mettre mal en colère,
Trente journaux, mille tambours,
De grands défilés au soleil.

Quel ennui que vos cœurs trop fiers
Répugnent à changer de jeu !
Nous vous écouterions bien mieux
Si vous nous disiez le contraire.

*
* * *

Mais vous êtes pris dans le piège ;
Votre malice vous commande ;
Le crime vous tient par les pieds.
Quand vous rappelez d'outre-monde
La Paix morte dont les chairs pendent,
C'est la Guerre qui vous répond.

Tant pis. Nous n'avons plus la force
De faire le lit de la garce
Pour la nuit de quinze cents jours.
Vous savez comment on la dresse.
A votre aise, coups ou caresses,
Vieux amoureux, arrangez-vous.

III

Un chant d'accordéon traverse une distance heureuse,
Et comme un bel insecte, à la fois présent et lointain,
Tournoie entre les murs et se mouille à la mousse rose.
Quels détours au sein de l'âme a-t-il déjà parcourus ?
Il sourit comme quelqu'un qui vous retrouve par ruse
Et fait un signe dans l'air qui voudrait être compris.

Faut-il croire à des profondeurs où la joie circule ?
Le temps montre et déploie des aspects brûlés et rompus.
L'événement y durcit comme une lave difforme
Et la route de l'homme est un couloir dans les scories.

Mais peut-être qu'au-dessous de cette apparence horrible,
Là où n'atteindront jamais ni les lois ni les fusils,
Divinement étranger, divinement refusé,
Dure un règne de plaisir, de chant et d'effusion.

Peut-être que nous aussi nous sommes contents et libres ;
Que moi-même, au fond de moi, je ne sais rien et je chante ;
Que mille autres vont ainsi dans les ruelles de Gênes
Portant une âme, au fond d'eux, que l'ignorance délivre ;
Que nous sommes tous ainsi, mille et mille âmes chantantes,
A ne rien savoir au fond qu'un certain règne de Dieu.

*
* *

Je marchais autrefois sur un chemin d'une banlieue.
Deux ornières faisaient une marque à la solitude.
Pour tromper la grande faim dont pâlassait tout l'espace
Il y avait un haut mur, des poteaux doubles, des fils.

L'horizon se ramassait dans le tournant de ce mur ;
Et pas un éclat du ciel, un pli de vent, un nuage,
Pas un cri de train, pas même une secrète pensée
Pour me dire si c'était un départ ou un retour.

J'avais le même plaisir que maintenant sous ces voûtes,
Et les disques, les poteaux, le mur regardaient en vain
Quelque génie du sol noir me tendre un vin invisible.

*
* *

Je marchais autrefois dans un faubourg de Barcelone.
Le soleil essuyait mal d'anciennes fumées d'usines.
Les maisons gardaient un air de blancheur et d'infortune
Comme des brebis que souille un peu de suie dans leur laine.

Quand soudain j'entendis sonner et bondir la Sardane.

Sur la place du faubourg poudreux,
Entre la gare et l'arrêt du tram,
Des employés de grands magasins,
Des ouvriers de grandes usines
Dansaient, les bras liés en couronne.

Ils avaient leur veston du Dimanche,
De jolies cravates à système,
Des cols bleutés en celluloïd ;
Tête nue au soleil de midi
De beaux cheveux lissés proprement.

Ils dansaient, leurs mains liées aux mains
De brunes filles bien respirantes.
Le haut des corps remuait à peine,
Mais les pieds défiaient les ruses
D'une musique aux subtils desseins.

Toute la ronde presque immobile
Tremblait sur place comme un feuillage.
Toute cette guirlande de bras
Ondoyait comme un sommet de houle,
Palpitait comme un brûlot d'alcool.

Et parfois le chant de la Sardane
Se dressait d'un seul coup, se dardait,
Tendait dans l'azur un cri marin,
Puis, redescendant en deux secousses,
Saisissait la ronde au creux des reins.

*
* *

Un jour, dans une ancienne ville,
Vers l'époque du Carnaval,
Un homme environné d'abeilles
Pénétra soudain dans un bal.

On l'entendit crier : « Mes belles,
Et vous, cavaliers à rubans,
Une seule chose est certaine :
Vous serez tous morts dans cent ans.

Or vous dansez comme on s'éveille,
Le corps morose et les yeux lourds.
Changez de style. Ou bien alors
Je lance sur vous mes abeilles. »

Et comme les mouches fidèles
Vibraient plus vite autour de l'homme,
Le bal se ranima, bondit,
Trépigna, fit trembler le sol.

Mais ce qui remit dans les reins
Tant d'allégresse et tant de force,
On doute si c'était la crainte
Des abeilles ou de la mort.

*
* *

O morts bien dansants, murmures d'abeilles,
Espaces meurtris aux confins des villes,
Sardanes flambant au cri du hautbois,
Chemins arrêtés qu'un homme émerveille,
Couronnes de chair, fureurs immobiles,
Un vin écumeux vous tient dans ses bulles ;
Le vin vous présente et l'âme vous boit.

*
* *

Que d'autres aillent nourrir
Les idoles de l'Etat.
Toujours je fus occupé
Du royaume véritable.

J'ai cru parfois qu'à mon tour
Il me laissait sans nouvelles ;
Mais l'oreille contre terre
Entend le pas d'un cheval.

Je sais imiter le cri
De l'oiseau sombre. Je sais
Quel buisson cache l'entrée
De la galerie secrète.

Feu merveilleux sous la cendre,
Flamme qui circule vite,
Nage profonde du dieu
Sous une écume de ville.

Tout l'espace est démentiel
Des lieux lointains communiquent.
Une main soutient la nuque
Du mourant et du martyr.

Nous avons l'air d'habiter
La cage aux barreaux énormes.
Quand vous retermes la porte
Nous crispions nos doigts au fer.

Mais les lames du plancher
Sont mal clouées et défaites.
Nous nous évadons par là
Quand vous détournez la tête.

IV

Dix cloches à la fois font semblant de sonner midi.
Un rire, un fredonnement, courent sur les murs arides
Comme s'ils étaient versés par la source d'une fête.
Quand le verre tinte, il naît un rossignol et des flûtes.
Une simulation d'aise naïve et charnelle
Détourne la méfiance et déguise le signal.

Nos maîtres, les seigneurs du temps, qu'ont-ils à craindre ?
Tout leur empire affecte un visage content.
Voici votre heure enfin, âmes d'homme, hirondelles,
Voici l'heure de vous rassembler en criant.
Sortez, arrachez-vous de nos corps citoyens.
Une meute de lois, accroupie sur les dalles,
Grognant, langues dehors, les cernie et les surveille.
Faites de ces captifs des enveloppes vides
Et des otages sourds que l'on menace en vain.

*
* *

Un soir, quand il est près d'enjamber la fenêtre,
Le prisonnier qu'habite un patient génie,
Avec son traversin, sa veste et son bonnet
Fabrique un homme faux et le couche à sa place.
Car déjà le gardien se lève pour la ronde.
Puisse-t-il dans le feu clignant de sa lanterne
Voir un dormeur fantôme enfler les tristes draps !
Cependant l'homme vrai saute un mur après l'autre.
Sa prison se dissout dans l'ampleur de la terre,
Sa liberté grandit plus vite qu'il ne court.
Et lorsque les geôliers croient bondir à ses trousses,
A chaque pas qu'ils font sur la plaine sans traces
Le hasard et l'erreur s'ouvrent en éventail.

*
* *

Ames qu'on croit tenir et qui vous savez imprenables,
Rassemblez-vous aux chants de l'occulte cérémonie.
La plus agile de vous rêve de fuir la première,
Mais c'est vous toutes alors qu'aspire votre patrie.

Voici le temps marqué de la grande sécession.
Votre peuple furtif s'éloigne sans bruit ni poussière,
Et déjà le pays change avec la couleur des cieux.

Ces formes là-bas, vous les nommez encore montagnes,
Et vallons l'espace bleu qui dort et respire entre elles,
Et c'est encore un chemin que votre issue de l'exil.

Mais vous avez senti que ces formes qu'enfle là-bas
Une mélancolie de coupoles et de tombeaux
Ne peuvent rien supporter que vos yeux et le silence.

Un cri d'homme fait soudain qu'elles tremblent et pâlisent,
 Et si quelque main voulait en éprouver l'épaisseur
 Elle avancerait toujours sans rien heurter ni saisir.

*
* *

Lorsque vous avez franchi le col obstrué de brumes,
 Longé le défilé que menacent de hauts débris,
 Vous arrivez lentement dans une plaine plus libre.

Mais quand votre multitude enfin s'étale et murmure
 Vous apercevez au loin le bivouac d'une autre armée.

*
* *

Qu'elle est grande ! Qu'elle est immense !

Vous avez peur.

La fatigue de cette armée

Elève au ciel une vapeur,

Une fumée.

Fardeau du sol, foule accablante,

Poids de piétons.

Ils se chauffent en rond, ils tremblent.

Mais il ne vient de leurs feux blancs

Qu'un froid d'étoile.

Morts d'Europe, on vous reconnaît ;

Tués, c'est vous,

En képi, en casque, en bonnet,

Puant le sang, trempés de pluie,

Mordus de poux.

C'est vous, plus nombreux que les grappes

D'un beau septembre,

Que les guêpes qui sont dessus,

Plus foisonnant que nos pensées,

Que nos instants ;

Comme si dans une tornade
De vents d'éther
Un astre, hanté des hiboux,
Avait secoué sur la terre
Tous ses tombeaux.

Morts au double, morts l'un par l'autre,
Entretués ;
Nation des morts mutuels.
Ils se chauffent ; ils nous attendent ;
Anciens vivants.

Ceux qui défonçaient à la houe
Les champs pierreux ;
Ceux qui chantaient pour faire rire ;
Ceux qui tiraient de la marée
Des filets roux ;

Ceux qui vendaient leur pacotille
Sur des tréteaux ;
Ceux qui avaient caisse et boutique,
Et mainte coupe de drap fin
Jusqu'au plafond ;

Ceux que guidaient les feux du mir
Au bout des landes ;
Ceux qui servaient aux bars de Londres ;
Ceux qui calculaient sous des lampes
Rue Réaumur.

*
* *

C'est maintenant qu'il ferait bon connaître
Les vieux sortilèges et les vieux rites.
C'est maintenant qu'il faudrait l'ancien prêtre,
Les anciens mouvements, les anciens cris.

Demandons-lui de revivre et paraître,
Au vieux berger des charmes et des signes.
Notre science est toute courte et raide,
Nos mots, coupants comme des dents de scie.
Qui sait encor comment agir en rêve ?
Qui sait tenir l'invisible à merci ?

Nous parlons bien aux oreilles vivantes.
La voix se fait insinuante ou forte
Pour les désirs de la tête et du ventre,
Pour le domaine et pour le coffre-fort.
Celui qui ment, ou convoite, ou se venge
N'a qu'à trier les mots de chaque sorte.
C'est au marché que le secret se vend
De renverser la justice et le tort.
Mais sous le mur de la lune levante
L'art est perdu de convaincre les morts.

*
* *

Morts mécontents, morts furieux,
Mal chauffés par ces pâles braises,
Je sais déjà, sans voir vos yeux,
Qu'il est urgent qu'on vous apaise.
L'ancêtre peint le savait mieux.

Est-ce que les tués des guerres
Ont jamais pu s'en aller loin ?
En doutiez-vous, âmes légères,
Qu'ils seraient là, serrant les poings,
A une portée de prière ?

Qui nous apprendra la façon
D'appriivoiser l'essaim farouche ?
Une honte arrête le son
Et la formule dans la bouche ;
Et le sorcier a le frisson.

*
* *

O morts encore en instance,
Bannis formant un recours ;
Migration hésitante.

C'étaient toutes vos présences
Pressant la paroi du jour
Qu'on voyait en transparence.

N'attendez pas vos parents
A ce venteux carrefour !
Crie la tribu sans défense.

Partez, partez en avant !
Nous vous rejoindrons un jour,
Armée en mal de retour.

*
* *

Armée que nul ne commande,
Qui a brûlé ses drapeaux,
Pas une armée, une bande.

C'est bien plus loin sur la pente
Qu'est le chemin du repos.
Continuez à descendre.

Ah ! vous effacez le sang
Qui vous a noirci la peau
Dans la salive et la cendre.

Et comme des chairs vous pendent
Ou du ventre ou de l'épaule,
Vous en nouez les lambeaux.

*
* *

Ils bougent. Ils ont entendu.
Les mots d'homme les ont atteints.
Rassurons-nous, âmes vivantes.
Cette fois-ci les morts décampent.
Dans deux heures ils seront loin.

Ils se cherchent, ils se dénombrent ;
Ils se regroupent et s'ébranlent
Aux ordres de voix décharnées.
La rumeur même de leur marche
Semble creuse et mangée des vers.

Mais voilà qu'au lieu de glisser
Vers les landes de l'autre monde,
L'armée des morts revient, remonte,
Et le chant qui devait le vaincre
Attire l'énorme serpent.

*
* *

Quand ils sont à la distance où des yeux peuvent se voir,
Sortant de l'armée des morts un poète mort nous parle.
Les confins du haut azur ressemblent à ses prunelles.
Un intervalle de monde est moins subtil que sa voix.

« Ames de vivants, où alliez-vous ? dit-il.
Qui vous permet déjà de quitter la terre ?

Votre délivrance à vous, qui l'a payée ?
Montrez-nous l'agonie et le sceau royal.

La nôtre, achetée cher en monnaie de feu,
Vous voyez bien, nous ne savons plus qu'en faire.

Tous les tués demeurent à mi-chemin ;
Et plus d'un rôde autour de la horde humaine.

Oui, c'était nous, si près derrière le jour,
Que parfois vous deviniez en transparence.

Retournez vite du côté de la vie,
Ou c'est nous qui entrerons dans vos corps vides. »

Et comme là-dessus nous reculions, il dit encore :

« Puisque vous êtes venus si loin dans notre pays,
Aidez-nous à restaurer une loi de cet empire.
Et pour la première fois les morts feront alliance
Avec ces vivants épais qu'il vaudrait mieux harceler.
Ecartez juste vos rangs, que les morts s'y insinuent.
Nous sommes des compagnons si ténus, si peu bruyants.
Vous aurez l'air de tenir toute la place à vous seuls.
Et vos maîtres méfiants se douteront-ils de rien
Quand nous ferons avec vous notre rentrée dans les villes ?

Mais quand, malgré leurs sentinelles,
Nous serons chez eux tout de bon,
Ne tâtez plus où sont nos ombres,
N'entendez pas certain signal,
Ni le départ d'étranges bonds.

Si même quelque plainte molle
Comme d'un ramier qui roucoule
Monte fleurir en cri strident ;
Si du sang se ramasse et coule
Aux pieds d'un homme soudain blanc ;

Forcez-vous encore à sourire,
Serrez vos lèvres sur le verre,
Buvez un peu, parlez plus haut,
Et ne maudissez pas vos frères
Revenus faire ce qu'il faut. »

SUR L'IDÉE DE VICTOIRE

Au terme de ce livre, où trop souvent nous n'avons pu que déplorer le passé, nous voudrions nous tourner largement vers l'avenir et indiquer quelles sont, malgré ces fautes, à cause d'elles peut-être, nos espérances. En un moment où le monde a tant besoin de trouver des solutions et d'éviter des querelles, ce serait manquer au premier des devoirs que d'esquiver cette contre-partie positive de nos critiques. Dans notre esprit, d'ailleurs, elle ne saurait en être isolée. La plupart de nos erreurs présentes remontent à de fausses traditions. En particulier, comme nous l'avons déjà remarqué, l'occupation de la Ruhr, la doctrine de la sécurité par la force, la version de la responsabilité unique de l'Allemagne dans la guerre forment un tout indissoluble, et qu'il faut traiter comme tel. Pour améliorer la politique, il faut d'abord démasquer les mensonges. Beaucoup de fausses théories s'écrouleront avec eux. L'histoire rétablie, l'opinion française apercevra les véritables conditions de la sécurité, comme déjà, à la lumière de l'enquête impartiale des experts, elle distingue celles du paiement des réparations. Alors seulement pourra être constitué — comme il importe à l'Europe et à la France — un système général et égalitaire de paix. Alors seulement pourra s'effectuer cette reprise des relations normales avec l'Allemagne dont chacun sent aujourd'hui

1. Conclusion d'un livre à paraître sous le titre : *la Victoire*, aux éditions de la *Nouvelle Revue Française*.
Copyright by Librairie Gallimard.

le besoin mais qui ne saurait être sincère et durable, si persiste entre les deux ennemis le désaccord historique qui les divise aujourd'hui.

Ce doit être l'œuvre de tous ceux qui ont acquis, dans d'autres disciplines, le sens de la vérité scientifique, que de l'appliquer maintenant à l'étude de la politique et d'aider leur pays à remonter le courant puissant de la propagande. Tâche qui fait appel à tous, et où peuvent collaborer tous les dons de l'esprit. Ne s'agit-il pas d'abord de recréer le langage, comme le font dans leur domaine les poètes et les philosophes, de chasser les conventions verbales, de donner aux mots leur sens vif et plein ? Il ne faut plus qu'on puisse déshonorer la parole d'une grande nation par un abus de langage, renoncer à une annexion et la reconstituer sournoisement par l'addition de ses composantes, la séparation et la domination militaire indéfinie, refuser les mots en gardant les actes, comme l'Autriche en 1914, comme la France en 1923. Il ne faut plus qu'on vise les buts politiques par des détours financiers. Une critique active et quotidienne doit confronter le verbalisme à la réalité. Les psychologues, de leur côté, pourront appliquer à l'étude des relations internationales leurs méthodes les plus fécondes. Dans la politique de réparations française, à base de protectorat rhénan, faite du regret d'un traité qui n'admet pas ce rêve et du désir inavoué de le réaliser pourtant à son ombre, ne reconnaît-on pas une de ces tendances refoulées et diffusées dont parle Freud ? Le jour où toutes les activités spirituelles concourront à l'étude de la politique, elle cessera d'être ce jeu vain qu'elle est restée, où l'on agite des termes usés, où l'on parle des nations comme de pions sur un échiquier, où la politique, bien qu'elle régie maintenant indiscrètement le développement des arts, de la pensée, du bonheur humain, continue à être considérée comme le domaine de spécialistes, qui ne sont en réalité que des démagogues.

De cette libre critique que nous voudrions voir s'insti-

tuer, et dont nous avons essayé de donner l'exemple, on ne doit rien craindre pour notre pays. Dira-t-on qu'en blâmant notre politique passée nous diminuons l'autorité de la France à l'étranger ? Ce serait nourrir de singulières illusions sur le prestige international de nos gouvernements pendant les dernières années. Les sympathies dont la France a continué à être entourée ont été faites, pour une grande part, de l'espoir qu'elle ne s'identifiait pas à ses porte-paroles. Les sentiments d'impatience et d'espoir avec lesquels on a attendu, chez nos alliés, nos élections de 1924, montrent assez que dans leur cœur ils faisaient appel des chefs au pays.

Tout le monde d'ailleurs, en France, a reconnu l'impuissance de notre propagande depuis la guerre, mais en essayant de l'attribuer à une mauvaise organisation matérielle, et sans oser reconnaître qu'elle péchait par sa base. Essayer — comme l'a fait Poincaré — de convaincre les Anglais par des exemples tirés de l'exécution du traité de Francfort, de proposer des solutions morales à des problèmes économiques et de justifier devant eux sa politique par la seule et stricte observance — d'ailleurs illusoire — d'un Traité et d'un état de paiements qui ne sont pas viables à leurs yeux, c'est seulement témoigner d'une méconnaissance complète de la psychologie anglo-saxonne. Mais, ce qui est plus grave, bien souvent les thèmes courants de notre propagande ne rencontrent même pas la réalité. A quoi sert d'affirmer que nous sommes restés entièrement étrangers aux mouvements particularistes, quand la preuve a été faite qu'en Bavière et sur le Rhin les organisateurs de révolte ont été soudoyés par des agents français ? Nul ne le croit. Quand il s'agit du désarmement nous nous bornons à arguer que nos dépenses militaires ont diminué depuis la guerre tandis qu'augmentaient celles de l'Angleterre — mais sans remarquer que cette augmentation n'a pas correspondu à une augmentation proportionnelle des effectifs ; ni que l'armée britan-

nique est surtout destinée à faire la police d'un vaste empire, plus difficile à contrôler qu'en 1914, et la nôtre à protéger la métropole contre un adversaire héréditaire, menaçant avant la guerre, provisoirement désarmé aujourd'hui ; ni que nous prenons pour point de départ de la comparaison, en France un état d'extrême tension, en Angleterre un régime de non-conscription ; ni qu'en fait le pouvoir d'intervention de l'Angleterre sur le continent se trouve aujourd'hui très diminué¹, tandis que notre prédominance y est incontestable. Quand il s'agit du chômage, nous soulignons une légère diminution du nombre des sans-travail britanniques après l'occupation de la Ruhr, mais sans établir entre ces phénomènes un rapport de cause à effet, ni pouvoir prouver que la diminution n'eût pas été plus forte sans cette occupation. Dans cette question et de même dans celle de l'assainissement des finances allemandes nous posons toujours la question des responsabilités, jamais celle des remèdes. Quelles que soient les causes multiples du chômage anglais, la reprise normale des échanges n'est-elle pas assurément un moyen de l'atténuer, et à ce titre tout ce qui peut la favoriser n'est-il pas désirable pour la Grande-Bretagne, tout ce qui peut la retarder nuisible ? De même, quelle que soit la part propre de l'Allemagne dans son désastre financier, n'est-il pas évident qu'elle ne peut en sortir sans moratorium et sans emprunt ? — Nous devons trouver à l'avenir des arguments plus serrés si nous voulons convaincre le monde de l'identité de ses intérêts avec les nôtres. Et surtout — car l'habileté ne suffit pas — il faut nous rappeler que la France ne saurait garder au dehors son rayonnement, issu pour une grande part de cette révolution de 1789, qui a été copiée et révérée de Pékin à Angora et à Buenos-Ayres, en reniant les grands principes qui ont fait sa force — respect des nationalités,

1. Elle ne pourrait mettre en ligne, au début d'une guerre continentale, que deux divisions, au lieu de six en 1914.

liberté, fraternité humaine — et en faisant figure de réactionnaire dans le monde moderne.

En France même, il faut préserver le patriotisme du grand danger qu'il courrait s'il se trouvait lié trop étroitement à un certain parti, à certains actes, à une direction politique temporaire. Pour que le sentiment national garde sa noblesse, il faut qu'il soit lié à un idéal, tourné vers l'avenir et fait en même temps d'un choix dans le passé. Il faut discerner clairement que notre histoire a eu des époques inégales, qu'elle a été parfois tracée fidèlement à l'image de la France, que parfois au contraire les tendances profondes de la nation ont été niées par des tyrans ou déformées par des démagogues. Pour reconquérir son autorité morale, trop visiblement diminuée aujourd'hui, elle doit marquer nettement aux yeux du monde la distinction qu'il faut établir entre sa pérennité glorieuse et une politique passagère et néfaste. Une attitude vraiment française est celle qui exprime fidèlement les intérêts éternels et les qualités foncières de la race. Or la paix, qui est l'intérêt premier de la France, ne peut être durablement fondée par une domination militaire en pays étranger, contraire à son essence même. Et la politique ambiguë poursuivie depuis l'armistice, où les réparations et la sécurité se mêlent et se combattent pour finalement s'annuler, n'exprime pas la franchise, la clarté, l'universalité qui sont les caractéristiques intellectuelles de notre race. Dénoncer ses erreurs avec une méthode française, jeter une clarté cartésienne sur cette duplicité, c'est au contraire, pour nous, au premier chef un acte de patriotisme.

Ceux qui ont le courage de le faire ne doivent pas, comme il arrive trop souvent, sembler accepter les reproches que leur adressent les nationalistes, mais bien au contraire leur répondre hardiment, et rejeter le sacrilège sur ceux qui ont voulu confisquer au profit d'une doctrine étroite les plus nobles sentiments. Qu'ils ne craignent

pas le vieux reproche de servir les intérêts de l'Allemagne ! Leurs critiques ne feront jamais autant pour y encourager la réaction que les discours d'un Poincaré. Il est temps, aujourd'hui, de renverser la question, et de montrer où sont les véritables défenseurs de la patrie. Ici encore les mots ont perdu leur valeur originelle. Ce qui distingue les nationalistes, ce n'est pas de désirer plus que d'autres la grandeur de leur pays — car tous les partis la recherchent — c'est de l'imaginer seulement par le moyen de la force. Une telle doctrine ne repose que sur un pessimisme absolu. En Allemagne, ses défenseurs ont été partisans de la ruine par l'évasion, de la résistance malgré la certitude de la défaite, de la rupture malgré la nécessité de la négociation ; à l'écart du pouvoir ils ont pu élaborer une critique toute négative ; s'ils en avaient pris les responsabilités, ils eussent dû, comme les autres partis, s'engager dans la voie du compromis fécond. En France, leur cas est plus frappant encore. Proclamer qu'il n'y a d'autre sécurité que le maintien d'une supériorité militaire, c'est poser un problème insoluble à une nation dont la population se maintient à peine, devant une nation dont la population augmente sans cesse. Annoncer que la guerre reviendra, c'est annoncer, quel qu'en soit le sort, la perte de notre civilisation. Chercher une seconde victoire, c'est seulement préférer un des degrés de la catastrophe — car chacun devine dans quel état elle nous laisserait. Ces hommes n'ont pas de confiance dans l'homme. N'y eût-il qu'une chance sur mille d'échapper à leur pauvre idéal, il faudrait encore la tenter et risquer pour elle le pari de Pascal.

D'ailleurs, on a pu voir depuis la guerre ce qui se cache d'hypocrisie et de paresse sous ces apparences de réalisme. La tactique constante du petit groupe d'extrême-droite dont la France, plus ou moins consciemment, a suivi la politique, a été de favoriser, avec une duplicité calculée, une folle politique de réparations dont il n'attendait aucun

rendement, sachant qu'elle expirerait automatiquement, selon ses vœux, en politique de dissociation allemande. Le matin, Jacques Bainville montrait clairement, dans l'*Action Française*, les progrès du désastre allemand, l'impossibilité de recevoir des paiements considérables, la vanité du maintien de la créance intégrale et de l'occupation productive. Le soir, Léon Daudet venait apporter son vote enthousiaste à Poincaré, monté au pouvoir pour accomplir ses erreurs. L'opinion française espérait les réparations ; en exploitant cette foi — qu'ils avaient contribué à créer — des hommes qui ne la partageaient pas ont entraîné le pays dans une voie où, mieux éclairé, il eût refusé de s'engager. La majorité des républicains a suivi, ou rejoint, une minorité d'ennemis du régime. Mais quand, à la fin de 1923, elle s'est trouvée en présence du double échec des réparations et du particularisme, l'extrême-droite a refusé d'endosser les conséquences de sa politique. Sans avoir, comme l'opposition de gauche, l'excuse de la défiance envers le gouvernement et de l'attente des élections prochaines, les royalistes se sont prononcés contre les impôts nouveaux, issus de la politique de la Ruhr. Alors on a pu voir nettement quel avait été le secret de leur accord avec certains de leurs adversaires : une coalition tacite des partis pour rejeter toutes les fautes sur l'extérieur, et esquiver ainsi les problèmes français.

Quelles étaient les justifications doctrinales d'une telle attitude ? Les royalistes prétendaient suivre les leçons de l'histoire. N'avaient-ils donc pas retenu celle de la Prusse écrasée, occupée et contrôlée en 1806, victorieuse en 1813, de l'Allemagne particulariste de 1870 s'unissant pourtant dans une alliance contre la France et lui arrachant deux provinces ? Ils s'enorgueillissaient d'établir une primauté absolue du politique sur l'économique, qu'ils exilaient dans l'ordre inférieur du matérialisme, professant à son égard un mépris analogue à celui de certains spiritualistes pour le corps. Qui ne voit combien ces distinctions sont

illusaires ? Aujourd'hui, la puissance économique et financière est le premier élément du prestige d'un Etat. Pour avoir négligé ces facteurs, la France se trouve aujourd'hui obligée d'incliner sa politique sous une pression étrangère, incapable de demander du crédit et d'imposer en même temps sa loi. L'expérience a montré qu'il était impossible de fonder une domination militaire sur un déficit. Le Bloc National a engagé une politique audacieuse sans en créer les moyens ; mais précisément, examiner ces conditions de la réussite, c'eût été abandonner cette politique même. Pour équilibrer le budget il fallait, d'une part, pratiquer des économies importantes qui n'étaient possibles que par la réduction des dépenses militaires et recouvrables ; d'autre part, activer le paiement des réparations, c'est-à-dire recourir aux solutions internationales et par conséquent abandonner la contrainte isolée. La libération de la dépendance financière devrait être le premier but des nationalistes, mais elle n'est pas possible par leurs méthodes. On a pu constater une fois de plus qu'une politique disproportionnée aux forces d'un pays le mène fatalement aux humiliations les plus douloureuses. C'est la politique de Delcassé qui précède la reculade de 1905. C'est la politique de Poincaré qui nous a conduits à accepter passivement le retour du Kronprinz, et qui va nous obliger à lever avant paiement le contrôle de la Ruhr devant une Allemagne retournée au nationalisme, après l'avoir inaugurée avec fracas contre une Allemagne incertaine. Est-il impie de souhaiter que la politique française puisse suivre le chemin de la raison sans y être précipitée par la faillite, ou par une menace étrangère, et que l'équilibre nécessaire s'opère désormais non par le choc brutal de forces hostiles, mais par le libre dialogue des nations ?

Nous croyons que s'ils adhèrent sincèrement à cet idéal l'accord peut se faire entre tous les citoyens, au-dessus des partis, sur certains principes de politique extérieure. Union

sacrée bien différente de celle qui a été organisée pendant les dernières années ! Il ne s'agirait plus d'opposer aux réalités l'obstacle temporaire d'une contagion sentimentale, mais au contraire de les reconnaître, d'y adapter les intérêts du pays et d'opérer l'accord des esprits par les méthodes de la Raison.

Pour éclairer notre horizon, méditons d'abord, en fonction des problèmes du jour, l'enseignement des origines de la guerre. — On parle aujourd'hui de garantir notre sécurité par le rétablissement de l'ancienne Entente. Rappelons-nous que l'Angleterre s'est toujours refusée à lier l'avenir par des engagements particuliers, à rendre publiques les assurances générales qu'elle avait consenties, enfin, si le caractère du conflit est tant soit peu incertain — et il l'est souvent en temps de diplomatie secrète — à se prononcer assez tôt pour arrêter l'ennemi. C'est qu'elle veut toujours être libre de juger, devant les cas d'espèce, si l'esprit défensif de l'accord signé peut y rester intact et si l'équilibre, dont elle est gardienne, y est vraiment en jeu. Et ceci nous indique déjà la nécessité de transporter l'Entente, pour lui donner toute sa valeur, sur le plan de la Société des Nations qui a justement pour mission de maintenir cet équilibre, qui le protège dans chaque cas particulier, puisque toutes ses décisions ont une valeur morale d'exemple, qui précise et publie les controverses, et qui désigne à temps, aux yeux de tous, l'agresseur. Plus largement, nous sommes amenés à trouver en elle le remède à ces causes générales de la guerre, que nous avons dénoncées. Les nations isolées ou divisées pèchent par défiance envers l'adversaire et leurs mesures de prudence prennent un aspect agressif : seul un organisme international pourra créer cette atmosphère de calme où apparaîtront leurs véritables intentions. La course aux armements, lancée, s'accélère fatalement et tend vers la guerre : il faut l'arrêter dès son début, par une entente générale. La démocratie est mal compatible avec la politique de l'équilibre : la S. D. N. la délivre de son adversaire.

Les alliances passent facilement du défensif à l'offensif : la S. D. N. sans les interdire, les privera de leurs éléments nocifs : le secret, qui crée les soupçons des tiers et rend impossible le contrôle de l'opinion publique, la poursuite en commun d'un idéal politique, qui peut se révéler incompatible avec le *statu quo*, la solidarité des diplomaties, qui généralise les conflits particuliers. Réduites à de simples garanties, balancées par des engagements contraires, intégrées dans un système général, elles ne seront plus que les auxiliaires inférieures de la paix. — L'organisme de Genève nous apparaît comme la réponse vivante aux fautes de 1914.

Evoquons ensuite les résultats néfastes du faux patriotisme qui a régné pendant les années d'après-guerre. Comparons les gestes et les résultats. En négligeant les prestations allemandes nous avons augmenté le coût de la reconstruction et par suite, les charges du contribuable français. En refusant de réduire notre créance, nous avons rendu nécessaire une réduction plus grande et fait ainsi le jeu de nos adversaires. Le maintien de l'état de paiements de Londres a réduit la capacité de l'Allemagne à « zéro » (chiffre de Poincaré). Le traitement impitoyable de l'Allemagne démocratique a recréé une Allemagne nationaliste. Nous avons revendiqué la livraison des coupables de guerre, mais nous avons assisté sans réagir à leur évasion ou à leur rentrée triomphale. Nous avons considéré le privilège que nous donnait le Traité sur les biens allemands comme un droit si sacré qu'il ne pouvait être aliéné dans l'intérêt de la mobilisation de la dette, si parfait qu'il ne pouvait servir. Nous avons proclamé que les créances des rentiers, des sinistrés et des pensionnés étaient intangibles, mais l'ébranlement du change, que nous avons provoqué par notre intransigeance, équivaut à une révision des engagements de l'Etat, ou y oblige pour le combattre. Nous sommes allés à Gênes, et nous sommes restés dans la Société des Nations, mais avec tant de mauvaise grâce, et

en imposant aux discussions tant de limites que nous avons été considérés comme des adversaires du mouvement international et n'avons recueilli qu'un faible bénéfice moral de notre participation. La protestation élevée contre les propositions de désarmement naval anglo-saxonnes à Washington ne nous a pas empêchés de nous y conformer ; et nous avons ratifié la convention, mais après avoir perdu notre popularité. Nous nous sommes séparés de nos alliés pour échapper à la tutelle de la « finance internationale », mais pourtant nous avons voté un nouveau budget pour l'apaiser quand, en janvier 1924, elle a fait sentir sa rude main sur notre change. Nous avons occupé la Ruhr pour punir l'Allemagne de ses manquements au Traité, mais nous lui avons permis d'y ajouter la cessation des paiements volontaires et l'évasion du contrôle militaire. Le Traité rigoureux a rendu les manquements inévitables. « C'est, dit saint Paul, la loi qui crée le péché ». Si nous avions formulé dès le début des exigences raisonnables, nous n'aurions pas vu cette rupture des alliances et cette carence victorieuse de l'Allemagne, qui nous firent perdre si vite l'autorité que nous avaient donnée nos armées. Mais d'ailleurs, était-ce d'un vainqueur, cette crainte affichée d'une revanche malgré l'ampleur du succès et la rigueur du Traité, et cette fuite devant la négociation et la réalisation, de peur d'y perdre des rêves, et ce long gémissement sur notre déficit irréparable, cet appel implorant vers les paiements allemands, qui ruinèrent notre crédit mais n'attendrirent personne, jusqu'au jour où nous nous découvrîmes heureusement parfaitement capables d'équilibrer notre budget ? En des circonstances toutes nouvelles nous avons persévéré dans les traditions de la guerre, — vivant face à l'étranger, exagérant nos malheurs pour renforcer nos droits, cherchant à lui suggérer le mirage d'une cohésion nationale qui s'effritait dans les cœurs, nous servant encore, par convention, autour des erreurs gouvernementales, renonçant à la critique sans conquérir l'autorité, — et dans celles de la vieille diplomatie, — cachant notre

programme dans l'espoir de le faire varier suivant les possibilités, ou bien « demandant le plus pour obtenir le moins » et développant la créance aux dépens des paiements. — Ici encore, au nom du réalisme, nous devons appeler des temps nouveaux.

Et maintenant, envisageons l'avenir, considérons en face, dans toute son ampleur, sans y chercher de palliatifs provisoires, le danger qui est présent à tous les esprits : la revanche allemande. Si on la considère dès maintenant comme une certitude inébranlable, il n'y a plus qu'à supprimer nos diplomates, à fermer l'école des sciences politiques, et à parfaire notre ruine par des armements nouveaux. Nous avons vu déjà ce que nous a coûté, dans l'avant-guerre, la croyance à la guerre. Après la guerre, plus nettement encore, la représentation de l'Allemagne dans la presse et les discours a été une image tout artificielle, le pivot d'une certaine politique, la figurine qu'il fallait construire pour pouvoir ensuite célébrer autour d'elle certains rites. Il nous souvient d'avoir entendu Herriot soulever des tempêtes à la Chambre, en constatant qu'il y avait « deux Allemagnes », chiffre pourtant bien modéré. C'est que la résistance allemande était l'appui indispensable de la politique rhénane. Plus ou moins volontairement, on a fait le nécessaire pour l'encourager. Quand on considère cette solidarité antagoniste des nationalismes — balancée, heureusement, par la solidarité d'union des démocraties — quand on réfléchit que les progrès de l'esprit de guerre en Allemagne, créés par la politique de la Ruhr, sont venus ensuite la justifier et la soutenir devant l'opinion française, que la conscience du danger était le seul ciment de l'union sacrée et la mauvaise volonté de l'Allemagne le plus grand argument contre les gauches, on est autorisé à se demander si, en politique extérieure, ce n'est pas en pensant aux Helfferich et aux Westarp que certains Français récitent secrètement la chanson de Fortunio. Pour être assuré que

le désir de revanche allemand, comme l'ancien désir d'agression, n'a rien d'un absolu, il suffit de constater que d'après le témoignage de tous les observateurs qualifiés, d'après l'aveu d'Hindenburg lui-même, le ressentiment contre la France n'existait pour ainsi dire pas au lendemain de la guerre, qu'il s'est exalté selon le progrès de la politique d'action isolée, tandis que disparaissait l'ancien ressentiment contre l'Angleterre, et que se développaient, à l'égard des États-Unis, des sentiments d'amitié ; de comparer la révolte des ouvriers contre le coup d'état de Kapp en 1920 et leur docilité à la politique de résistance passive et à la dictature de von Seeckt en 1923. Il est infiniment probable que des causes différentes produiraient des effets différents, qu'un revirement en France entraînerait en Allemagne un revirement de même nature. Il faut souhaiter, en tous cas, que l'évolution des deux nations soit ainsi parallèle, et leurs tendances de même signe. Ce ne sera pas dans l'histoire une des moindres fautes du Bloc National que d'avoir créé une situation telle qu'on a pu constater en même temps, au début de 1924, un renouveau du nationalisme en Allemagne, du radicalisme et du socialisme en France. Si cette contradiction persistait, l'historien pourrait écrire un jour que la France s'est montrée d'abord incapable de profiter de l'hésitation allemande, puis s'est faite conciliante quand son adversaire cessait de l'être. Et ce serait un bien triste jour que celui où les amis de la paix, après avoir été dix ans réduits au silence, ne pourraient plus en conscience, devant une Allemagne définitivement hostile, que hurler avec les loups ¹. La politique de la Ruhr a été particulièrement dangereuse à cet égard, car il y a en elle quelque chose d'irréversible. D'une part, les sentiments de nos ennemis ne seront plus jamais les mêmes qu'auparavant et la France sera obligée d'en tenir compte. D'autre

1. « Ce genre de politique, écrit Alain, ne se trompe pas longtemps ; elle crée un monde humain qui lui renvoie des preuves. »

part, les adversaires de cette aventure, approchés du pouvoir par son échec, devront pourtant, s'ils le prennent, la reconnaître comme un fait acquis, y accrocher au début leur politique des réparations sous peine d'une renonciation complète, y adhérer au moins partiellement, par nécessité, tout en la condamnant. Déjà les radicaux, qui l'avaient déconseillée, ne se sont pas cru le droit de paralyser après coup, en la combattant, l'action de la France. Dans cette politique fatidique, entreprise contre le vœu d'une partie de la nation et sans que la majorité ait eu l'occasion d'approuver ses buts véritables, qui lui ont été cachés, il y a, une fois de plus, quelque chose d'anti-républicain.

La situation, heureusement, n'a rien encore de désespéré. Et même, nous sommes inclinés à considérer que son évolution dépend largement de nous. Pour les nationalistes, la politique se borne à tirer les conséquences d'une constatation initiale, d'ailleurs tendancieuse. Nous nous faisons d'elle une idée plus haute, et croyons qu'elle doit se proposer d'agir à la fois sur les deux termes du problème. Les mesures de précaution ne suffisent pas ; il faut viser à déterminer l'action de l'adversaire. Une volonté de revanche et d'agression, ou une volonté de paix, dépend de mobiles, que l'on peut créer ou supprimer. Et nous croyons que cela est particulièrement vrai aujourd'hui pour notre pays. La première puissance militaire du continent décide dans une large mesure de l'orientation générale ; les autres ordonnent leur action en fonction de la sienne. C'est pourquoi, d'un point de vue philosophique, il faut attribuer à la France la responsabilité principale de la paix comme nous avons attribué à l'Allemagne celle de la guerre ; mais aussi, puisque la partie n'est pas encore terminée, il faut mettre en elle plus d'espoir.

Quel est donc aujourd'hui le véritable caractère de l'esprit belliqueux outre-Rhin ? Hanté par l'idée de justifier le dogme de « l'Allemagne éternelle », on est souvent porté à

voir dans ses manifestations de résistance le prolongement de son impérialisme d'avant-guerre. Il s'agit, en réalité, de quelque chose de très différent. Dans l'Allemagne de 1905, les tendances agressives étaient un rayonnement militaire de son expansion économique, et la docilité des peuples à les suivre s'expliquait par l'habitude du bien-être et du succès, qui émoussait le sens de la résistance extérieure. En 1914, déjà, ces dispositions sont dominées par le souci de la sécurité menacée. En 1923, c'est un sentiment plus violent qui pourrait appeler aux armes le peuple d'outre-Rhin : le désir d'échapper à la famine et au démembrement, ou même, plus simplement, le désespoir. Telle est la nature de son opposition à la politique de la France. A l'égard du Traité de Versailles proprement dit, les sentiments de l'Allemagne ne sont pas sans analogie avec ceux que la France entretenait à l'égard du Traité de Francfort. Non pas que la reconquête de l'Alsace-Lorraine puisse être pour l'Allemagne le mobile d'une politique, comme elle pouvait l'être pour la France. L'humiliation du Reich vient assurément beaucoup moins de ses pertes matérielles que de la diminution de sa prospérité, de sa liberté, de son influence, de son prestige diplomatique. Mais, à l'Est au moins, ce sentiment de diminution est inséparable du partage territorial, qui l'irrite à la fois parce qu'il est une cause de dépendance économique, parce qu'il a été effectué au profit d'une nation considérée comme inférieure, enfin parce qu'il a entraîné la séparation d'un certain nombre d'Allemands de la mère patrie. Aussi on a vu l'Allemagne éviter, comme autrefois la France, tout ce qui aurait pu sembler une nouvelle ratification du Traité. La politique d'exécution a été impopulaire comme la politique de réconciliation avant 1914, et pour les mêmes raisons. La nécessité de reconnaître implicitement le Traité en même temps que le Pacte a été un argument de poids pour tous les adversaires de la Société des Nations en Allemagne : de même la France s'était opposée aux projets d'entente continentale, liés à l'accepta-

tion de la défaite. Enfin, l'un et l'autre ont successivement refusé la garantie des frontières. Ou tout au moins, si l'Allemagne, à la veille de l'occupation de la Ruhr, a proposé à la France la signature d'un pacte de non-agression, elle s'est bien gardée d'offrir la même assurance à son voisin polonais : les membres de la droite s'y étaient opposés au sein du cabinet d'Empire. Comme la France espérait mystiquement que l'Alsace-Lorraine lui reviendrait par les alliances, son ennemie attend, pour pouvoir en profiter, une dissociation spontanée de la Pologne. Que cet espoir devienne un rêve vague, ou le fondement d'une politique offensive, cela dépend de notre attitude. En Allemagne aussi le regret du passé, pour déterminer une politique d'hostilité, doit être actualisé par une souffrance présente. Si elle a le sentiment, comme la France d'avant-guerre, que le Traité signé n'est pas seulement la liquidation d'une guerre malheureuse, mais le commencement d'une tradition d'inégalité, une défaite recrée sans cesse dans l'activité politique quotidienne, si seulement, comme le fit l'Allemagne, nous donnons naissance à ce malentendu par des imprudences, alors notre position serait bien dangereuse, car elle ne serait même pas étayée, comme le fut celle de notre vainqueur, par le développement après la victoire d'une supériorité vitale. Or le Traité de Versailles offre à cet égard un caractère tout particulier. Il s'étend dans l'avenir, organise plusieurs décades, établit une incertitude prolongée des frontières, règle indirectement le travail et la subsistance des individus, appelle toute une politique. Si on l'utilise pour des déploiements militaires, pour une intrusion perpétuelle dans la vie de l'Allemagne, pour l'anéantissement de son essor économique, il lui paraîtra peut-être impossible d'en souffrir jusqu'au bout l'application. Aujourd'hui encore la situation est telle que certains éléments nationalistes hésitent à admettre passivement un avenir indéterminé d'esclavage, et envisagent un coup de folie qui, croient-ils, pourrait l'en délivrer. Le jour où les obli-

gations de réparations auront été fixées, acceptées par l'Allemagne, incorporées à son budget et à sa vie, où elles auront commencé à être acquittées automatiquement, le jour où il ne sera plus question d'une guerre d'affranchissement, mais seulement d'une guerre de revanche, où ne se posera plus le choix entre deux hypothèses de désespoir, mais entre une situation acceptable et l'inconnu — ce jour-là on verra sans doute beaucoup d'Allemands quitter le drapeau des nationalistes. Ainsi, à condition que notre politique encourage cette évolution, on peut espérer raisonnablement qu'au moment où l'Allemagne se trouvera plus libre de préparer la guerre, elle aura perdu sa meilleure raison de le faire.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que nos ennemis soient irrémédiablement belliqueux. Tous les véritables connaisseurs des choses d'outre-Rhin nous l'ont dit : l'Allemand moyen est docile, grégaire, sensible à l'autorité — et ce sont déjà des dangers — mais il n'aime pas la guerre. Il existe, il est vrai, dans ce peuple grandissant, un trop-plein de forces qui, s'il ne trouve pas de débouchés économiques, prendra peut-être à nouveau la route de l'invasion. Mais c'est à nous de lui ouvrir d'autres voies. Dans une Allemagne admise à une libre expansion, on verrait bientôt la mode des affaires succéder à la mode de l'armée, les qualités nationales de méthode et de discipline se transposer sur un autre plan, les antagonismes politiques pâlir.

Ce serait une erreur plus grande encore de penser que la haine de la France persistera chez les Allemands en toutes circonstances. Nos voisins sont beaucoup moins persévérants que nous dans leurs antipathies et beaucoup plus dociles aux suggestions de leur intérêt. Leurs variations psychologiques ont été grandes pendant les dernières années. Il en sera sans doute de même dans l'avenir. A cet égard l'attitude de Ludendorff et de Stinnes est particulièrement curieuse à considérer, car elle a été très marquée, et elle est représentative de l'état d'esprit de

beaucoup de leurs compatriotes. On a vu l'un proposer, en 1920, une alliance militaire franco-allemande contre la Russie et s'offrir à servir sous les ordres de ses vainqueurs avant de se faire, en 1923, le champion de leurs adversaires. On a vu l'autre successivement ennemi et partisan des réparations, avocat d'une entente économique et apôtre de la résistance à l'occupation, suivant l'idée qu'il se faisait de son intérêt et de celui de son pays. Comme ce général et ce magnat, beaucoup d'Allemands se montreront franco-philés ou francophobes selon les conseils d'un patriotisme pratique et réalisateur ; et s'ils lient l'idée de la grandeur de leur pays à celle d'une entente franco-allemande, ils y entreront d'enthousiasme.

Mais surtout, avant que se soit précisée la possibilité d'une revanche, l'Allemagne sera entrée dans la Société des Nations. Qu'elle s'engage dans cette voie, nous en avons la plus forte assurance, car nous savons que ce sera d'abord son intérêt. Les nationalistes eux-mêmes pourront le lui conseiller, comme le meilleur moyen de rétablir son autorité diplomatique, de reprendre sa place parmi les nations et, au besoin, de préparer ainsi sa revanche. Mais le jour où elle voudrait profiter de sa réhabilitation pour des visées belliqueuses, elle découvrirait sans doute qu'elle est liée par ses engagements et ceux des autres nations, qu'elle a été prise au piège de la paix. En effet, il suffirait que la Société des Nations fonctionnât véritablement, avec l'adhésion et le concours de tous, pendant quelques années, pour que beaucoup de progrès, qui semblent aujourd'hui utopiques, se trouvent facilement réalisables.

Que reproche-t-on aujourd'hui à l'institution de Genève ?

D'être rejetée par les Etats-Unis, dont le secours nous est justement le plus indispensable ? Pour être assuré que ce rejet n'est ni absolu, ni irrévocable, il suffit de se reporter à 1919 et d'évoquer les motifs du refus américain. La défaite des démocrates aux élections de novembre 1918 qui précéda le

départ pour Paris de Wilson, ne signifiait aucunement que le peuple américain fût hostile à l'idée d'une association des nations. Il était au contraire presque unanime à l'espérer comme un des principaux résultats de la conférence ¹. S'il a refusé ensuite d'adhérer au Pacte c'est parce que d'une part la Société des Nations lui apparaissait comme la constitution en super-gouvernement d'une oligarchie de puissances victorieuses, d'autre part elle lui imposait l'obligation morale d'une intervention militaire en cas de violation d'un Traité dont beaucoup de clauses étaient considérées par lui comme injustes et éphémères ². L'Allemagne entrée au Conseil, le Traité amendé dans sa pratique et accepté de tous, l'accord européen rétabli, les dispositions de 1918 reparaitraient. Cette évolution, d'ailleurs, peut être singulièrement facilitée par les puissances européennes. La Société des Nations devra être inclinée selon les sages conceptions que Lansing essaya en vain de substituer pendant la Conférence de la Paix, aux idées personnelles, trop audacieuses, de Wilson. Elle ne peut constituer actuellement, dans son universalité, qu'une institution juridique de conciliation et d'arbitrage, et non une puissance militaire internationale. L'intervention générale contre toute agression doit rester le but à poursuivre, mais les garanties efficaces ne sauraient être encore qu'incomplètes et régionales. A cet égard, le projet

1. Cf. sur ce point le livre de Lansing.

2. Il faut aussi tenir compte, bien entendu, d'une circonstance occasionnelle : le ressentiment soulevé par la politique personnelle de Wilson, son ostracisme à l'égard des républicains, et même de ses propres collaborateurs.

3. Comme nous l'avons déjà exposé, ces ententes régionales, mises au service de la S. D. N. et non des gouvernements seront extrêmement différentes des anciennes alliances ; il faut même souhaiter qu'elles soient conclues entre ex-ennemis. Rappelons d'ailleurs que le jour où l'Allemagne aura été accueillie dans la S. D. N., ou seulement dans le pacte d'assistance mutuelle, nous lui devons notre garantie sans qu'il y ait pour elle obligation de réciprocité, si son désarmement est alors effectif.

de traité d'assistance mutuelle élaboré à Genève en 1923 représente une transition heureuse. A côté d'une garantie générale il organise des garanties plus précises et plus limitées, qui tendront seulement à s'élargir à mesure que se succéderont les libres adhésions individuelles ; et même dans le pacte général, l'intervention militaire prévue « ne sera pas demandée, en principe, aux puissances des autres continents ». L'élaboration de ce projet, jointe aux interprétations restrictives apportées à l'article X, et au développement de l'autorité morale de la Société des Nations, est la marque d'une évolution où, sans que l'institution de Genève ait perdu de son efficacité, la garantie territoriale universelle prévue par le Pacte a singulièrement pâli, et où, par conséquent, le grand danger qui pouvait inquiéter les Etats-Unis tend à disparaître. Or les gouvernements américains successifs se sont déclarés prêts à toute coopération qui ne les engagerait pas d'avance à une intervention armée. Dans une interview du 20 septembre 1920, Harding, candidat républicain à la Présidence, après avoir condamné les alliances militaires, déclarait : « Il ne s'ensuit pas qu'une association ou un accord avec l'Europe soient exclus. » Et de même, le 4 mars 1921, après son élection : « Nous sommes résolus à participer à l'élaboration de projets en vue de la médiation, de la conciliation et de l'arbitrage. » En application de ces idées, il préconisait, avant de mourir, comme un premier effort de rapprochement, l'adhésion de son pays à la Cour de Justice Internationale de La Haye. On peut donc espérer raisonnablement que le jour où la Société des Nations aura nettement précisé, par le développement de l'arbitrage obligatoire, la révision de l'article X et l'admission de l'Allemagne, son caractère *moral* et *universel*, le gouvernement américain¹ verra à la fois plus d'avantages à y participer, et moins de risques à y courir.

1. Le cas des Etats-Unis n'est d'ailleurs pas isolé. Par exemple, les délégués de la Hollande et de la Colombie, qui ont formulé à l'Assemblée de 1923 des objections contre le projet de Traité d'assis-

Et il renoncera à son isolement comme il a déjà, après le rétablissement de l'entente entre alliés, rapporté son refus de participer à l'enquête des réparations.

De ne pas disposer d'une armée internationale? Ce serait briser dès l'origine, et sans profit, l'institution de Genève, que de vouloir résoudre immédiatement cette question. On a bien vu en 1923, lors de l'affaire de Corfou, qu'elle pouvait, le cas échéant, disposer de toute la flotte britannique. Dans des circonstances analogues, des mandats pourront toujours être donnés aux états les plus intéressés à rétablir l'ordre international ou les plus capables de le faire, et les traités d'assistance sont précisément destinés à organiser d'avance cette intervention. D'ailleurs, sans aller jusqu'à cette extrémité, la sanction du blocus, — plus susceptible d'exécution collective, obligatoire d'après le Pacte, et, d'après le traité d'assistance, applicable dès la première menace d'agression — sera propre à faire réfléchir le délinquant. En effet, si nous nous rappelons les conditions de la dernière guerre, nous sommes amenés à penser que la longueur eût pu en être abrégée et le sort d'avance compromis pour l'Allemagne s'il s'était effectué une rupture commerciale entre elle et tout le reste de l'Europe. Et cette évolution de la notion de neutralité, qui est le premier résultat acquis de la S. D. N., apparaît déjà comme un phénomène essentiel.

De n'être rien, si elle n'est pas un super-état, que les nations refuseront toujours d'accepter? La question, heureusement, ne sera jamais posée avec tant de brutalité, et elle se résoudra insensiblement. La souveraineté des États restera théoriquement entière, mais elle sera limitée en fait par des mouvements d'opinion internationaux quasi-irrésistibles. Déjà, la plupart des délégués à Genève ont dû recevoir de leurs gouvernements quelque liberté d'action, car après certaines réunions, après certaines manifestations éclatantes

tance, ont indiqué que ces objections tomberaient si la S. D. N. se trouvait préalablement fortifiée par le développement de l'arbitrage et l'admission des états non-membres.

de sentiments européens, il y a des instructions qu'on ne peut plus exécuter. Ne voyons-nous pas en 1924, par l'exemple du Comité des experts, quelle est la puissance contraignante d'un simple avis impartial ? Le gouvernement français savait bien d'avance qu'il serait obligé de s'y conformer, et c'est pour cela qu'il a mis tant de répugnance à le rendre possible. Pratiquement, la simple création d'un courant moral, avec ses conséquences, incertaines sans doute, mais aussi, incalculables, suffira à arrêter l'agresseur, comme elle a suffi déjà en septembre 1923, malgré le fonctionnement imparfait de la S. D. N., malgré son conflit de compétence avec la conférence des Ambassadeurs, malgré l'attitude incertaine, sinon hostile, de la France, à faire reculer Mussolini. La question des sanctions ne devra pas être négligée, mais on peut espérer qu'elle ne se posera jamais. Si l'on veut juger combien efficace sera le rôle purement moral de la S. D. N., il suffit de se rappeler quel soin tous les gouvernements ont pris, en 1914, pour n'affronter la guerre qu'avec le maximum d'alliances à l'extérieur et d'unité à l'intérieur. Comment se posera devant eux ce problème dans une Europe privée de l'ancien système diplomatique et pourvue d'une Société des Nations ? Pour créer l'atmosphère favorable et pour éviter d'être attaqué, sinon par tous les sociétaires, du moins par ceux qui exécuteraient la sentence du Conseil, l'agresseur aura intérêt à n'engager la guerre que dans les conditions où elle est implicitement autorisée par le Pacte, c'est-à-dire après s'être soumis à une procédure de conciliation et avoir laissé passer trois mois depuis la sentence ; mais il est bien peu probable qu'il s'y résoudra alors, privé des avantages de la surprise, et voyant s'exercer contre lui l'autorité morale de l'arbitrage. Dira-t-on que, devinant à l'avance ces obstacles, l'agresseur préférera surprendre le monde par un coup d'éclat ? Mais, en temps de démocratie et d'opinion publique, il est bien difficile d'imaginer une lutte sans motif, sans querelle préalable, sans tension et

excitation de l'opinion, sans mobilisation des forces morales et matérielles, — et par conséquent aussi sans ce délai qui permet à l'autre partie de faire appel aux procédures internationales. S'il existe au jour du conflit une Société des Nations vraiment complète, impartiale, ayant derrière elle toute une tradition d'équité, sera-t-il aussi facile, pour un gouvernement, de refuser son jugement qu'il le fut pour l'empire allemand de refuser celui de la conférence diplomatique de 1914, et de persuader le peuple qu'il a raison contre elle ? Verra-t-on encore une Europe divisée, dont tous les combattants se croient en état de défense légitime ? Nous ne le pensons pas. La seule existence de l'institution de Genève paralysera ces propagandes contraires qui sont la grande cause des conflits. Pourvues d'une base d'opposition, les majorités pacifiques qui existent dans tous les pays sauront résister aux minorités belliqueuses.

Ainsi, après une mise en train difficile, la paix gagnera peut-être rapidement, car des problèmes disparaîtront à mesure que d'autres seront résolus. L'esprit international se développera dans les cadres anciens, mais ceux-ci en seront peu à peu subtilement transformés. Alors pourra commencer la véritable activité de la Société des Nations. Elle sera chargée de cette tâche difficile qui consiste à adapter des traités anciens à des situations toujours changeantes. Elle devra veiller au maintien du *statu quo* territorial, car, si on abandonne ce principe, il n'y aura plus de limite au désordre ; mais elle devra aussi s'appliquer à effacer ce qu'il y aura eu d'injuste et d'irrationnel dans le dernier traité imposé par la force, favoriser le libre-échange, la solidarité économique et financière, la protection des minorités, atténuer peu à peu la signification des frontières, afin que leurs imperfections puissent être oubliées, donner à tous les états, dans la répartition des richesses du monde, une part proportionnelle à leurs besoins, et qui leur assure des conditions de vie honorables.

Est-ce là un trop beau rêve ? Nous croyons qu'il s'agit plutôt d'une évolution fatale, et qu'il faut seulement conseiller à la France de la pressentir à l'avance et d'y adhérer la première afin d'en tirer son profit. L'histoire dira peut-être que la paix générale était latente au sein de la guerre générale, comme parfois un concept dans le concept antinomique ; que les peuples devaient découvrir peu à peu cette « grande illusion » dont parlait N. Angell ; que la ruine des combattants européens, l'arbitrage des puissances créancières et pacifistes se trouvaient en germe dans le Traité ; que le temps était marqué d'avance où l'on s'adresserait aux experts et aux médiateurs étrangers, non par amour supérieur de la paix, mais pour échapper à la misère ; que le conflit franco-allemand des réparations, poussé jusqu'à l'impasse, devait se résoudre de lui-même en collaboration internationale et, après l'avoir paralysée, donner pleine vie à la Société des Nations ; que celle-ci, contrairement aux apparences premières, allait apparaître enfin comme la seule partie *pratique* d'un traité d'utopies ; que les explosions de nationalisme qui ont suivi la guerre n'étaient que les dernières vagues de la tempête mondiale, et qu'il fallait chercher ailleurs les signes du nouvel avenir : dans l'apparition de la solidarité européenne, dans la revanche des démocraties occidentales. Peut-être dira-t-elle qu'en 1918, en 1923, la paix était en marche irrésistible, mais que cette grande nouvelle n'était pas encore arrivée aux peuples, comme cette nouvelle de la mort de Dieu dont parlait Nietzsche, ou comme la lumière de certaines étoiles, encore invisibles et déjà présentes.

Depuis la guerre, en effet, l'action des gouvernements n'a guère consisté qu'à apporter un *délai* à des événements nécessaires. Grey avait bien prédit, en 1914, l'avènement des travaillistes : il ne s'est produit qu'en 1924. Les économistes avaient annoncé que tous les états du continent feraient faillite dans une guerre longue ; et l'on a ri d'eux jusqu'au moment où, en effet, par la dépréciation moné-

taire, ils ont tous fait faillite. Si les gouvernements avaient présenté honnêtement, dès l'abord, la guerre et ses conséquences, ils auraient peut-être risqué une révolution. Ils ont préféré retarder le bilan, jouir quelque temps du succès comme d'une essence toute pure. La guerre n'en déroulera pas moins tous ses effets, jusqu'à se renverser en paix.

Ce délai, pourtant, eût pu n'être pas inutile, car au lendemain du triomphe militaire, au moment où les peuples obéissaient encore à sa suggestion, des possibilités avantageuses de négociation particulière s'offraient à la France. Il y a eu un temps où, moyennant une évolution de notre politique générale, une alliance pouvait être obtenue des conservateurs britanniques. Il y a eu un temps où l'accord direct franco-allemand semblait indiqué par les circonstances — d'abord l'organisation des réparations en nature, qui ne concernaient pas nos alliés, ensuite le tête-à-tête créé par l'occupation de la Ruhr. Mais la première de ces solutions eût été, à notre sens assez illusoire, et la seconde ne pouvait être que la préface heureuse d'un règlement plus vaste. En tous cas, ces occasions ont été négligées, elles n'existent plus et nous devons aujourd'hui aborder de front le problème international. Il n'y a pas lieu, croyons-nous, de le regretter, car la France est directement intéressée à tout ce qui peut favoriser l'union la plus vaste des peuples. Comme toutes les nations dont le territoire n'est pas inégal à leurs forces, elle doit chercher à maintenir le *statu quo*, à le fixer au lendemain d'une victoire plutôt qu'à le laisser modifier peu à peu selon le véritable rapport des forces, et à le faire garantir par le plus grand nombre de puissances possible. Or c'est précisément l'objet de la S. D. N. Si elle adhère sincèrement et durablement à cette association, l'Allemagne devra en même temps accepter un sacrifice considérable, reconnaître les frontières de la défaite et limiter d'avance une expansion grandissante. Il nous est beaucoup plus facile de lui confier notre évolution

achevée, et notre unité reconquise. Pour nos objectifs essentiels, c'est-à-dire la garantie des frontières de 1919, le maintien d'une surveillance sur les armements allemands, l'imposition à l'Allemagne d'une dette extérieure importante, nous sommes assurés de trouver à nos côtés une grande majorité d'Européens. En effet, aucune des nations victorieuses, ni aucune des nations créées par le Traité ne désire voir s'opérer un remaniement territorial ; aucune nation quelconque ne souhaite le retour de la guerre ; enfin toutes seront heureuses d'être protégées contre la concurrence allemande par l'hypothèque des réparations, si celle-ci ne doit pas en même temps détruire le pouvoir d'achat de 70 millions de consommateurs. En toutes ces matières, nous pouvons faire faire par la S. D. N., avec une autorité plus grande, la véritable politique de la France ¹.

Seulement, si nous voulons participer à ces avantages, il nous faudra mesurer notre victoire à nos forces réelles, et non au prestige évanescant d'un texte arbitraire. Le rayonnement d'un pays a toujours dépendu, en fin de compte, de l'intensité de son foyer. Pour pouvoir reprendre notre expansion, et la faire admettre par le monde, il faudrait d'abord résoudre le problème intérieur, organiser la repopulation, rétablir l'équilibre économique et financier. Tant que cette œuvre ne sera pas accomplie, une politique extérieure de transaction et de modestie s'impose à nous. D'ailleurs, quels que soient dans l'avenir les progrès de notre relèvement, le poids du passé nous impose quelques certitudes. La France a perdu sa position de créancière dans le monde ; pour la rétablir, pour regagner avec elle sa liberté, elle devra favoriser l'afflux des étrangers et de leurs

1. La S. D. N. a déjà, dans le passé, opéré un partage de la Haute-Silésie très voisin de celui que réclamait le gouvernement français, et recommandé, conformément à nos intérêts, une solution conjuguée du problème des réparations et du problème des dettes interalliées. Remarquons d'ailleurs qu'en Russie ou dans les pays scandinaves les adversaires de la S. D. N. sont les germanophiles.

capitiaux, leur abandonner une part du patrimoine national. La différence acquise du taux des naissances depuis le début du siècle, nous donne déjà la certitude, même si la courbe française remonte, de voir pourtant se développer à notre détriment, pendant les prochaines décades, particulièrement à l'égard de l'Allemagne et de l'Italie, l'inégalité des forces, et, si elle reste stationnaire, de la voir se multiplier à chaque génération selon une progression géométrique. Ici encore c'est par un concours étranger, par une importation de main-d'œuvre, que la France pourra assurer la mise en valeur de ses richesses. Elle devra, comme on l'a dit, devenir « une nation de cadres », développer la qualité puisque la quantité lui fait défaut, protéger avec soin sa civilisation particulière qui sera menacée par ce déséquilibre démographique, retrancher le patriotisme dans la défense de la culture. En maintenant notre tradition intellectuelle, nous garderons à la France son prestige et nous pourrons imprégner, assimiler ses nouveaux fils adoptifs. Mais la recherche de cette grandeur morale n'est pas compatible avec une politique d'isolement, de conquête et de xénophobie.

Elle nous demandera d'abord, au contraire, des sacrifices apparents et des ruptures nécessaires. Il faut que la France, se recueillant, faisant examen de conscience, revienne en pensée sur la politique poursuivie depuis 1919, et l'efface de sa tradition. Il faut qu'elle accepte, sans plus essayer de les déborder, les limitations que le Traité a imposées à sa victoire. Il faut qu'elle déclare sa vocation d'européenne et qu'elle reconnaisse l'autorité de ces conseils internationaux qui vont se multiplier pendant les prochaines années ¹. Il faut

1. On a vu en 1922 les experts du monde entier se prononcer à l'unanimité, sur des points précis, contre la thèse française, mais à Paris l'opinion intoxiquée en a paru à peine ébranlée, préférant imaginer une immense coalition d'intérêts contre la France que l'existence d'une vérité universelle. Si cet état d'esprit devait persister, il n'y aurait pas d'avenir international pour nous.

que, revenant sur un ancien débat, elle prenne parti pour une conception étrangère contre une conception française, qu'elle favorise la substitution à la S. D. N. de Clémenceau, faite pour perpétuer la domination des grandes puissances alliées et prolonger dans la paix le sort des armes, le projet américain d'une société largement ouverte aux ennemis, aux neutres, aux petites puissances, qui est mort d'avoir été enfermé dans le Traité et contaminé par lui. Enfin, et surtout — c'est ici le plus difficile — il faut qu'elle accepte de voir se relever l'Allemagne et de vivre en égalité avec elle. Il le faut pour que le vaincu puisse payer les réparations. Il le faut pour qu'il n'ait plus *besoin* de la revanche. Il le faut pour que la Société des Nations réponde à son titre et puisse jouer tout son rôle.

Et ceci peut sembler d'abord l'exigence d'une évolution radicale. Mais en réalité, il ne s'agit pas d'autre chose que de revenir à l'esprit interallié de Versailles et à nos buts de guerre de 1918. Les stipulations les plus importantes du Traité ne sont-elles pas formulées dans son texte comme de simples sécurités provisoires, précédant l'organisation d'un système international : le pacte de garantie franco-anglo-américain comme un moyen d'attendre le moment où le développement de la S. D. N. le rendra inutile, le contrôle des Alliés sur l'Allemagne comme devant préparer celui de la Ligue, le désarmement aliemand comme la condition du désarmement universel ? Et l'armistice qui lui a donné sa base ne se relie-t-il pas formellement aux idées généreuses du Président Wilson, autour desquelles s'était fait l'accord des Alliés, puis des ennemis ? Relisons ces principes oubliés : « Il n'y aura ni annexions, ni contributions, ni indemnités punitives. » « Il ne peut y avoir de ligues, ni d'alliances, ni de conventions et accords particuliers à l'intérieur de la commune famille de la Société des Nations. » « L'égalité commerciale devra être établie

entre toutes les nations consentant à la paix et s'associant pour son maintien. » « Des garanties seront données et prises pour la réduction des armements dans toute la mesure compatible avec la sécurité intérieure »... Comment renier une si belle foi ? C'est celle même pour laquelle les combattants mouraient dans les tranchées. Quand ils acclamaient le Président Wilson, l'homme de la paix de justice, quand ils appelaient de leurs vœux la Société des Nations, il y avait déjà en eux l'obscur intuition que la guerre ne naît pas de la faute d'un seul, que pour la prévenir les peuples doivent prendre des assurances contre leurs propres gouvernements auprès d'un tribunal supérieur, et qu'il ne faut pas souhaiter la prédominance d'une volonté nationale, mais l'élaboration et l'acceptation d'une vérité commune. Pendant la lutte, ils avaient su imposer leur idéalisme à leurs gouvernements, et l'on croyait entrevoir un nouvel avenir. Mais des hommes du passé — en France, ceux mêmes qui avaient laissé venir la guerre — ont négligé ces belles espérances pour reprendre les anciens chemins. Ils ont cru peut-être nous ramener des nuages sur la terre. Mais l'illusion ne consiste-t-elle pas plutôt à prétendre fonder la paix sur une affirmation de force isolée qui appelle nécessairement une surenchère, et ne fait que transposer le problème militaire en aggravant le problème politique ? Ce système démodé n'est pas seulement néfaste, il est aujourd'hui impraticable. Sous le gouvernement même de Poincaré, il a bien fallu s'engager dans une voie au bout de laquelle notre indépendance ne sera plus entière. D'après le projet de traité d'assistance mutuelle dont nous avons parlé, et à la rédaction duquel les délégués français ont pris une part importante, toute garantie accordée à l'un des contractants devra être liée à une réduction de ses armements. Et ceci est une première indication d'une vérité plus générale, qui devra être méditée par les Français : c'est par des réformes intérieures, que certains présenteront comme des sacrifices et des humilia-

tions, que nous mériterons les concours extérieurs qui nous sont indispensables.

Pareille transformation sera évidemment accompagnée d'une évolution de notre politique intérieure — mais nous croyons que cette évolution devrait être fêtée par tous les partis, sauf peut-être le royaliste, qui prospère mieux dans les périodes de crise. En effet, le système hybride qui a fonctionné pendant ces dernières années réunit les inconvénients de tous les régimes sans pouvoir satisfaire les partisans d'aucun. Nous avons eu un gouvernement soutenu par la droite, mais sans les avantages de l'autorité, puisqu'il empruntait sa force à un courant nationaliste dont il était l'esclave autant que le créateur. Il pouvait en profiter pour le dépasser et risquer des aventures, il ne pouvait pas s'en affranchir pour imposer des solutions pratiques. On a bien vu en janvier 1924 qu'il n'était capable de décisions énergiques que sous la pression de la panique. Pendant des années, on avait laissé s'aggraver le problème financier de telle façon que le succès même de la politique des réparations n'eût plus suffi à le résoudre et que dans toutes les hypothèses la crise était certaine. On savait bien, en 1923, que même la totalité des 26 milliards de marks-or réclamés par nous n'arriverait pas à équilibrer les dépenses de la reconstruction et des pensions. Pourtant le budget « recouvrable » fut maintenu et les emprunts continuèrent. Mais la livre montant de six points en une journée, un nouveau système financier apparût... Qu'aurait pu faire un monarque dans ce pays où une opinion surexcitée était maîtresse ? Un dictateur, qui, pour remédier aux lenteurs du parlementarisme, n'eût pu s'appuyer que sur ces passions mêmes qui rendaient son action stérile ? Mais surtout le régime démocratique qu'on a cru maintenir pendant ces années « nationales » était une illusion. Pour se dérober au contrôle, le gouvernement a profité de

l'atmosphère d'union sacrée, et des complexités de la situation, qui rendaient la fabrication de l'opinion plus facile, comme il avait profité avant la guerre des mœurs de la diplomatie secrète, — et celle-ci même a reparu dans la politique rhénane et bavaroise dont il faudra que soit faite un jour l'histoire. Tant qu'il n'y aura pas dans la presse plus d'organes indépendants exposant au public dans leur vérité objective et non conformément à l'interprétation gouvernementale les problèmes de la politique extérieure, tant que ne seront pas publiés des budgets loyaux dans leur structure et dans leurs prévisions, et des comptes tenus à jour pour les exercices antérieurs, tant que la situation de la trésorerie restera cachée au public, tant que des agents officieux pourront conduire à l'étranger une politique que nos représentants diplomatiques ne connaissent pas et que nos gouvernements peuvent ensuite désavouer, il n'y aura pas de véritable démocratie en France. — Mais plus encore que ces changements matériels, c'est une évolution des mœurs qui lui donnera sa vie véritable. Les étroitesse, les préjugés, les velléités de tyrannie que la France révolutionnaire a combattus autrefois dans le cléricalisme se sont transmises aujourd'hui au nationalisme : nous en avons la preuve évidente quand nous voyons se grouper d'instinct ces formes anciennes et nouvelles de la réaction. Mais le commandement de la croisade a changé de mains ; et le radicalisme se trompe en continuant à poursuivre d'abord ses ennemis d'autrefois. La véritable religion de notre temps, c'est le culte de la Patrie ; c'est lui qu'il nous faut maintenant épurer de ses mauvais serviteurs. C'est contre cette nouvelle intransigeance qu'un Voltaire revendiquerait la liberté de pensée, contre ce nouveau dogmatisme qu'un Galilée pourrait proclamer des lois économiques et psychologiques universelles. Aujourd'hui, pour nourrir son culte, la nation se dévore elle-même. De toutes les entreprises engagées pour l'exalter, elle sort épuisée, appauvrie et dépendante. Les efforts patriotiques dépassent leur but et

se retournent contre lui. En revanche, il y a dans beaucoup de consciences le désir d'un régime d'équité internationale que les hommes d'état n'ont pas su établir. Il appartient à notre génération de donner vie à ces aspirations sans corps qui errent inassouvies de par le monde. Cette entreprise n'a rien de contraire à aucune doctrine républicaine. Et les conservateurs eux-mêmes devraient comprendre qu'ils ne peuvent maintenir le régime social que par une transformation des rapports internationaux. Le capitalisme lié aux guerres périodiques est tout aussi impraticable que le communisme, et d'ailleurs, il mène directement à lui. On ne vaincra le bloc des gauches que si on lui enlève le monopole de l'esprit de paix. Dans une époque où la solidarité des intérêts, et même des existences, est si grande, il est naturel et sain que se manifeste parfois une opposition entre les intérêts particuliers des nations et leurs intérêts européens, le véritable progrès devant être cherché dans une synthèse de ces tendances contraires. Il faut se réjouir de cette lutte, car elle est le grand moyen d'action de la Ligue des Nations, qui la développera ou périra. Mais si elle continue à être, comme aujourd'hui, celle de deux conceptions de la société, si l'on en reste à cette idée d'avant-guerre que seul un intérêt de classe peut être plus fort que les hostilités nationales, il est infiniment probable que le rapprochement des peuples, qui est inévitable parce qu'il est une condition de vie pour l'Europe, s'opérera au profit des partis d'extrême-gauche et s'accompagnera d'une transformation sociale. Le remède, c'est de dissocier hardiment la guerre et la propriété ; c'est de placer le développement de la S. D. N. en tête de tous les programmes électoraux. Tant qu'il n'en sera pas ainsi, ceux qui, parce qu'ils les aiment vraiment, ne peuvent séparer dans leur esprit la patrie et la paix, seront naturellement inclinés, quels que soient leurs intérêts, leurs traditions et leurs préférences naturelles, à soutenir ses véritables défenseurs. Et alors le cas d'un Forgeot, quittant ses électeurs de

droite parce qu'il approuve la politique extérieure des gauches, ne resterait pas isolé.

Heureusement, tout fait prévoir que l'évolution sera assez lente pour s'opérer sans causer trop de heurts et sans être liée trop nettement au succès d'aucun groupe électoral. Elle se fera plutôt par une suggestion du pays aux partis, qui maintiendront leur divergence traditionnelle, mais en modifiant son axe.

D'une part, les gouvernements de demain se trouveront encore limités par les souvenirs de la propagande. Longtemps encore, si des hommes raisonnables prennent le pouvoir, ils devront, sous peine d'échec, tenir leurs actes en deçà de leurs souhaits. Le gouvernement de Ramsay Macdonald a donné au monde, dans une situation analogue, un bel exemple de sagesse. Il faudra, comme il l'a fait, pour atteindre le but, ne pas l'énoncer trop bruyamment d'abord, afin de ne point appeler les résistances. Sacrifier le Traité de Versailles ne profiterait aujourd'hui à personne ; on voit le gouvernement allemand lui-même s'en réclamer, et le défendre contre son opposition, car, si cet instrument était respecté dans son esprit comme dans sa lettre, il lui offrirait une garantie contre nos entreprises. La large révision qui a déjà été pratiquée dans son cadre nous montre qu'il sera facile de donner à certaines de ses clauses une interprétation nouvelle sans abandonner le commencement d'ordre qu'il représente et retourner au chaos. A cet égard, les conclusions du comité des experts, qui se reliait au Traité mais en même temps s'opposent à la politique des gages productifs, nous montrent la bonne voie. Il faudra aussi trouver les moyens d'habituer l'opinion publique à l'évacuation de la Ruhr : en distinguant entre l'occupation économique et administrative et l'occupation militaire, en abandonnant la première après un règlement international des réparations, la seconde après un règlement international de la sécurité. Il faudra que les

concessions nécessaires soient, en quelque sorte, faites à nos alliés, ou à la Société des Nations, et repassées par eux à l'Allemagne. Ces petites habiletés sont la monnaie courante de la politique, et nos parlementaires assez prestidigitateurs pour les opérer sans difficulté.

D'autre part, vis-à-vis de l'étranger, la solidarité avec les fautes des gouvernements précédents s'imposera d'abord nécessairement, dans une certaine mesure, aux gouvernements de l'avenir. Ils devront chercher à tirer tous les profits possibles de la mauvaise politique des dernières années avant de la liquider définitivement. Il est bien évident que l'occupation de la Ruhr a causé une grande gêne en Europe. Nous en souffrons nous-mêmes, mais d'autres plus que nous. L'Angleterre, en particulier, est presque aussi intéressée que l'Allemagne à la voir cesser. Et l'on a pu développer, paradoxalement, mais ingénieusement, que la Ruhr avait été occupée contre elle, pour l'obliger à renoncer à ses créances. Le désir de voir cesser le trouble européen peut être l'origine de concessions à nos intérêts légitimes. Il faut déplorer que l'occupation ait été faite, parce que le désir de l'éviter aurait pu être le mobile de concessions semblables, qui n'eussent pas eu une contre-partie d'inconvénients, parce qu'aujourd'hui notre puissance de coercition se trouve balancée par notre dépendance financière, parce que nous avons plus besoin de nos alliés que nos alliés n'ont peur de nous, et que notre autorité générale se trouve donc diminuée. Seulement nous ne pouvons plus revenir à la situation de 1922, et il faut bien partir des faits acquis. La Ruhr ne devra pas être simplement évacuée, mais *négociée*, en ne perdant jamais de vue que le gage n'aura que peu de valeur tant qu'il ne sera pas l'objet d'un troc, qu'il doit être considéré exclusivement comme un moyen d'échange. Il nous faut, en particulier, obtenir, avant de retirer nos troupes, l'acceptation définitive par l'Allemagne du lourd sacrifice que lui imposent les décisions des experts, le règlement des dettes interalliés, dont

ils ont indiqué la nécessité, enfin un règlement de la sécurité qui devra s'inspirer des trois principes suivants ¹ :

1° Toute garantie qui ne serait pas volontairement acceptée par l'Allemagne perdrait par là même une partie de sa valeur. D'où la nécessité de prévoir une certaine réciprocité aux mesures de contrôle qui seront élaborées ². D'ailleurs, elles devront être confiées à la Société des Nations, et la réciprocité est l'essence de son activité.

2° Le critérium de la sécurité militaire de la France — dans la mesure où elle dépend de stipulations techniques, — c'est la possibilité de porter nos troupes sur le Rhin avant qu'il soit franchi par l'agresseur allemand. Pour que ce résultat soit atteint, il n'est aucunement indispensable que la Rhénanie continue à être occupée par nous. Il suffit que la démilitarisation en soit assurée et que nous nous trouvions en mesure de détruire les routes de l'avance allemande en cas d'invasion.

3° Il faut que cette démilitarisation soit contrôlée par un organisme international. Le caractère européen de ce système le rendra plus supportable à l'Allemagne, tandis que d'autre part l'obligation de commettre pour attaquer la France un attentat contre les nations représentées la fera réfléchir et, si elle l'osait pourtant, faciliterait l'action de la S. D. N. Tout ceci, d'ailleurs, ne saurait nous dispenser de placer d'abord notre confiance en celle-ci. Les frontières ne sont que des symboles ;

1. Il ne s'agit pas ici d'idées nouvelles. Les deux premiers principes ont déjà été formulés dans le projet britannique du général Spears, et le troisième par Painlevé (dans un article de l'*Europe Nouvelle*), et par le général Gouraud.

2. Sans doute, l'Allemagne n'a pas à craindre, au même titre que la France, une « agression ». Mais le pacte signé devra satisfaire son désir légitime d'être protégée contre des sanctions isolées et arbitraires. D'autre part, la surveillance internationale de la Rhénanie ne devrait pas nécessairement avoir pour contre-partie, comme certains le pensent en Angleterre, une surveillance de l'Alsace, car celle-ci n'est prévue dans aucun traité, et d'ailleurs la situation géographique n'est pas la même. Mais le désarmement et le contrôle du désarmement doivent être universels.

les hégémonies peuvent s'établir par des chemins détournés ; les seules garanties certaines de la paix sont des garanties morales.

Ce problème politique qui se pose d'une façon urgente doit être provisoirement distingué du problème moral. Mais les hommes d'Etat ne réussiront dans l'entreprise difficile du rétablissement de la paix que si une évolution des esprits vient ouvrir à leur action les possibilités psychologiques nécessaires. Et cette œuvre plus haute ne doit pas être attendue d'un gouvernement ou d'un parti. Il faut beaucoup de courage pour combattre des préjugés anciens — plus qu'on n'en peut attendre de nos parlementaires. N'a-t-on pas vu beaucoup d'adversaires de Poincaré fuir la discussion sur le terrain international jusqu'au jour où la baisse du change en a fait un problème de politique intérieure ? Mais en revanche, depuis plusieurs années déjà, on voit se produire chez beaucoup d'esprits libres, chez beaucoup d'observateurs éclairés de la politique, — fonctionnaires, intellectuels, hommes d'industrie ou de finance, — une opposition muette à l'action extérieure du gouvernement. Parmi ceux mêmes qui doivent la représenter à l'étranger, un divorce se crée souvent entre l'homme public et l'homme privé, et c'est d'un cœur navré que le patriote regarde les effets désastreux des instructions que l'agent a fidèlement exécutées. La politique pourra-t-elle être ainsi longtemps conduite contre le sentiment de l'élite ? Ce serait le signe d'une véritable décadence de la nation. Aujourd'hui, ceux qui représentent l'esprit critique de la France n'osent pas agir, car la politique leur paraît livrée à des forces économiques et sentimentales, parmi lesquelles la pensée n'a guère d'autre rôle que celui de l'écume sur la mer, visible quand les vagues la portent à une crête. Pourtant, entre le gouvernement partial et le peuple dupe, eux seuls peuvent embrasser la complexité des faits, et l'accord qui s'établit entre leur

pensée et le réel leur garantit l'avenir. Ceux qui prendront l'initiative d'une réforme intellectuelle verront un jour le troupeau politique les suivre — à son insu peut-être, et l'historien relier son évolution puissante à leur effort solitaire. L'avenir que nous souhaitons s'incarnera d'abord en quelques chefs. Ils nous apprendront à dépasser notre victoire, à la transporter et à l'épanouir sur un plan supérieur, où elle sera soustraite aux revanches de la force ; ils nous rappelleront qu'elle nous confère une mission civilisatrice et se ramène à elle, qu'elle nous donne seulement, pendant un temps bref, l'ascendant, l'initiative, le pouvoir d'anticiper l'avenir et de façonner l'Europe selon ses aspirations profondes, que si nous laissons tomber ce flambeau, on nous le reprendra. Ils nous répéteront ce que disait Carlyle, — qu' « aucune conquête n'est importante, sauf celle d'idées nouvelles ». Ils sauront dégager les grandes énergies spirituelles de la nation des erreurs où elles se sont compromises.

Par leur effort seulement un ordre pourra être établi dans cette grande confusion où nous vivons. La science aura son domaine, et la patrie le sien. Les fautes des gouvernements pourront être séparées des valeurs sentimentales dont elles s'affublent, de cette religion dont elles s'entourent pour se cacher. En particulier — c'est un point capital — le problème de la responsabilité des gouvernements dans la guerre de 1914 pourra être traité en soi, et rester étranger au culte de la patrie — comme d'autre part au paiement des réparations, qui sont légitimes en dehors de lui, et qu'il empoisonne.

Le 2 août 1914, la partie diplomatique était jouée. Comment les soldats auraient-ils pu l'apprécier ? Elle n'était connue que de quelques initiés. Ils surent seulement que la patrie était menacée, qu'une tâche pénible s'ouvrait, dont chacun devait prendre sa part, et qu'on ne se trompe jamais en défendant le sol natal. Les fautes des chancelleries ne changent rien à la valeur de leur don. Et

même, certains estimeront peut-être que, se reliant à un sacrifice plus vaste, à une souffrance commune des hommes, causée par des erreurs universelles, elle prend un sens plus noble encore, et que la guerre apparaît ainsi comme un premier signe de fraternité humaine. D'ailleurs, les combattants alliés l'ont sanctifiée en substituant à ses causes médiocres des buts magnifiques. Née de la rivalité des gouvernements, elle a tendu vers leur union. En même temps, par la défection de la Russie tsariste et l'entrée en guerre des Etats-Unis, l'effort des Alliés prenait nettement le caractère qui lui avait manqué d'abord, d'une lutte de la démocratie contre le militarisme. Voilà la véritable justification de la victoire. Si nous sommes restés fidèles à cet esprit, nous pouvons proclamer hautement qu'elle a été un bienfait pour le monde. Un triomphe des Allemands, qui n'eût pas été en lui-même plus définitif que toute autre victoire de la force, qui eût suscité, jusqu'à la revanche, des coalitions nouvelles, les eût eux-mêmes asservis. Vainqueurs éblouis, ils n'eussent pas su s'évader d'une atmosphère toute matérielle. La Société des Nations se fût peut-être constituée, mais elle eût été formée de satellites. Un idéal plus noble a été l'un des facteurs du succès de la France et lui donne le droit d'en tirer une fierté grave et forte, inséparable du souvenir des sacrifices qu'il exigea, et de la claire conscience des devoirs qu'il nous a fait contracter.

Les morts, nous ne devons plus les faire parler à notre guise, comme dans les discours dominicaux de 1923 ; ni les embrigader dans un parti ; ni les croire partisans du système politique qu'ils ont bien été obligés de défendre avec leur pays ; et nous souvenir que leur message collectif, s'il fallait le résumer en quelques mots, ce serait : que le carnage ne revienne jamais. Nous savons aujourd'hui que, selon l'histoire, ils ne sont pas entrés en guerre contre la guerre, mais il en fut ainsi selon leur cœur, et il dépend de nous qu'ils l'aient tuée quand même.

Après tant de fautes commises contre eux, la France doit aujourd'hui choisir, selon leur conseil, son destin. L'emblème qu'elle veut donner à sa victoire est-ce une de ces statues mutilées qui furent emportées de Grèce, ailes sans tête, dont la course semble s'égarer dans l'espace parce que nulle pensée ne la dirige ? Ou bien celle dont parlait un jour Paul Boncour, qui fut trouvée dans le sol de France, avec le visage de Minerve et dans la main un rameau d'olivier ? Ou mieux encore, cette déesse parfaite qu'on peut voir dans notre capitale ? La mesure de ses membres est comme une image de raison ; le vent du triomphe, appliquant la robe légère, cerne fidèlement le corps exact ; son élan la ramène à la terre. Souhaitons qu'à son exemple la France victorieuse domine sa force, que le succès ne lui serve qu'à mieux modeler sa véritable figure et qu'après s'être perdue dans les nuées, elle se pose enfin dans le réel.

ALFRED FABRE-LUCE

LES JARDINS DE LA VILLA LILITEIA

A Yvan Gosselin.

Si j'évoque un instant les jardins de la Villa Liliteia, dites partout que je cours les sensations comme on court les filles ; ne dites que cela. Vous ne mentirez pas. Je veux, pour les jardins de la villa Liliteia, me faire le camelot des sensations qu'ils me donnèrent, qu'ils nous donnèrent, car toi aussi, ma chère Lise, qui faisais partie du groupe, tu les as follement éprouvées ! Nous ne descendions pas le matin, gourmands des fleurs renouvelées. C'est leur fraîcheur, en vérité, qui montait nous trouver dans nos chambres et nous invitait à nous pencher à la fenêtre afin que nous les pussions admirer. A peine regardions-nous la mer de cette colline qui la domine et qui tombe sur Biarritz en cascades de terrasses. Le parc avait tout notre amour. A cette heure la ligne des roches se dessinait, aussi pâle sur le golfe azuré qu'un cerne autour de tes beaux yeux. La pudeur d'une nature qui s'éveille baignait encore les côtes que les pelouses ruisselaient de vie.

Le soleil coulait en torrents sur le gravier des allées et ce Niagara de lumière brisait l'élan des eaux dirigées par les lances aux mains des jardiniers. Mille ombrelles de tulle — tissées du soleil et des eaux mêlés — s'ouvraient au-dessus des gazons. Nous faisions mine d'avoir peur d'une sorte de crocodile dont les vertèbres allongées, articulées sur des roulettes, rampaient dans la verdure. C'étaient les tuyaux d'arrosage. Ils formaient des panaches croisés dont la caresse insaisissable venait nous mouiller au visage. Du calice des moulinets qui tournent sur des tiges de cuivre se renouvelait sans relâche une éclosion de cristal. Feux d'artifice du matin qu'embrasent les rayons et les ondes ; tour-

niquet de soleil et de roses ! L'aire des pelouses lustrées s'égalisait au passage des tondeuses. Les jardiniers les ordonnaient en moires égales avec un art de posticheur. L'aube avait répandu sa lotion ; si pure, elle nous ravissait et c'est à elle que nous pensions quand le coiffeur nous proposait cet « Héliotrope » et ce « Jasmin » qui nous soulevaient le cœur. Comment nous trouvions-nous en ces lieux, comment les hôtes de cette villa nous avaient-ils accordé la liberté de tous nos gestes, par quelle faveur veillaient-ils à ce que nos désirs s'accomplissent, nous ne nous le sommes jamais clairement expliqué. Je parle à tort de nos désirs, la réalité les prévenait. Les jardiniers surtout nous étonnaient avant que nous étonnassent les merveilles de leurs soins. Ils connaissaient nos habitudes et s'arrangeaient pour avoir accompli leur tâche, sitôt notre toilette achevée. Quand nous paraissions dans les jardins, nous les apercevions qui partaient et souvent nous avons couru derrière eux pour les remercier de leur zèle. Ils répondaient sur leur peu de mérite. L'un d'eux faisait toujours un rapprochement poétique entre le rythme des saisons et le balancement de l'encensoir, parce qu'au temps de son enfance il avait été enfant de chœur. Il prétendait n'avoir pas changé de fonction et, montrant ses mains calleuses cultivant les biens du Seigneur, les disait pleines de dévotion. Les pétales tombés n'étaient jamais ratissés. La brise qui les avait détachés se chargeait de les emporter et souvent nous les voyions nous précéder dans les allées où nous nous promenions.

De Paris où nous habitions l'hiver, une lettre arriva pour l'un de nous. Hélas ! nous sûmes ce qu'elle contenait. Elle ne pouvait être passée sous silence. Il s'agissait d'histoires complexes, d'inattendues révélations. La confiance qui nous unissait l'un à l'autre devait être remise en cause, pesée, discutée et, si l'on s'en tenait aux faits, bouleversée. La déception, la rancune, la jalousie, la haine, tous les sentiments funestes se trouvaient ensemble allumés au feu de cette lettre, aussitôt que reçue consumée par la

flamme. Une explication eût peut-être suffi à briser les angles aigus des événements si par une naturelle constitution de l'être à tout analyser, à tout décomposer, chacun de nous n'avait été spécialement doué pour en exagérer la portée. Cependant nous n'avions entamé aucune discussion, parce que la fête des eaux venait de se taire et que, fidèles à nos usages, nous avions l'habitude à cette heure de venir nous désaltérer à la fraîcheur des pelouses. C'étaient les minutes les plus suaves, les plus dépouillées d'artifices. Après la musique des jets d'eau, une haleine bleue montait de la terre et nous aimions ce soupir. Une rosée s'évaporait où nulle odeur ne se fut distinguée mais où le bonheur des choses était répandu. Les roses qui avaient tremblé sous l'ondée ne parfumaient pas encore. L'atmosphère semblait allégée dans une éphémère fluidité. Nous allions dans un jardin de verre et, dans nos pensées, nous-mêmes aussi fragiles. Nous savions qu'il n'y avait, pour ne rien briser qu'à nous taire.

Le parc ignorait les végétations perverses qui distillent un cosmétique, magnolias, arbres à essence, moites ombrages sentant l'aisselle. Nous en savourions l'absence. Nos goûts et nos coutumes s'accordaient à l'harmonie des jardins. Plus de poudre sur les joues de Lise, plus de parfums sur nos corps. Le mot limpide exprime bien ce qu'étaient l'air et nos pensées. L'œil souriait à la perspective des pelouses. Dans la fantaisie de nos gestes rien n'était prémédité, et nos extravagances mêmes, peut-être n'eussions-nous point dû les commettre après l'affreuse révélation qui nous eût tous déchirés si nous y avions songé. Mais une espèce d'innocence avait dissocié nos soucis et emportait nos jeunes corps.

Il y avait des géraniums dont l'espèce exigeait, pour ne se point flétrir, d'être arrosée tout le jour et jusqu'à une heure avancée de la nuit. Une bruine y pleuvait sans cesse. Le soir de la fameuse lettre, nous t'avons trouvée dévêtue, ma chère Lise. Tu étais étendue dans l'herbe, tu avais

détourné le cours de l'interminable rosée et ton corps sous la pluie retombante s'enveloppait de voiles humides. Le contour de tes formes s'en trouvait atténué. L'après-midi avait été très chaud, nous ne nous sommes pas inquiétés, et puis nous t'en voulions beaucoup de ce que nous avions appris, mais les soirs suivants, pour que tu ne prisses pas froid, nous te disions de courir sur les gazons au lieu de te faire t'expliquer au sujet de notre affreux drame.

Tu jouais avec les sources qu'une manette nous permettait de faire jaillir sous tes pas. Tes pieds surpris se crispèrent et faisaient des pointes dans l'herbe. Comme d'autres chantent les combats *Arma virum que cano*, toi, tu dansais les jardins... Tu les dansais, assurément. Tu te frôlais aux eaux vives, aux eaux finement divisées. L'herbe était amoureuse de ta forme appuyée. Nulle musique autour de toi. Tu étais la créatrice de ton rythme. Le jeu des ondes et des ombres inspirait ta chorégraphie. Tu secouais la langueur des après-midi léthargiques. Tes mains qui devinaient l'effondrement des roses se tendaient pour le recueillir et tes yeux qui devinaient nos reproches secrets se fermaient, offrant leurs paupières à la nuit complice. Tu étais raison et clarté. Rieuse et grave tour à tour. Tu devenais l'âme des jardins. On ne voyait plus les jardins — mais tes blanches attitudes inscivaient comme à la craie sur un fond de feuillage la formule même de nos pensées — de nos pensées heureuses à tout prix. Nous frémissions au libre jeu de tes muscles, à leur hygiénique exercice parmi les sources.

Ta danse eut pu nous enivrer, exciter nos représailles. Non. Elle faisait boire un tonique à notre sage résignation. Nous étions calmes comme l'ombre. Nous remontions dans nos chambres avec le vague dessein de parler peut-être, de commencer à parler... On n'apercevait plus au loin les bornes du rivage. La nuit enveloppait la mer. Il y avait comme un abaissement de paupières sur les yeux bleus du golfe — et, ne voulant pas

être ridicules, nous imitions la nuit : nous dormions.

Nous nous promettions chaque soir que le lendemain... Les lendemains faisaient gicler un prodigieux été. Le soleil coulait en sirop. La chaleur engluait les jeux des enfants. L'un ne pouvait ramasser la balle que l'autre ne lui lançait pas. Ils pleuraient d'énervement. On les faisait aller nus sur les plages, mais le soleil comme une ruche les piquait. On remettait leur jersey. Il avait cuit dans le sable. Les enfants hurlaient de plus belle. S'il y avait comme une loupe entre la terre et le soleil, nous ne nous en servions guère pour voir de près nos ennuis. Le poids de l'air à déplacer pour se mouvoir dépassait le poids de nos membres : aussi ne pensions-nous plus qu'aux mouvements que nous désirions ne pas faire. Nous sûmes l'art d'être immobiles. Les lignes mêmes des idées — cependant virtuelles à souhait — nous semblaient lourdes à tracer. Nous les fîmes passer par un point qui suffit à nos conceptions. Nous décantions les pensées qu'il nous eût été fatigant d'éprouver. Il restait au fond le bonheur de n'avoir aucune pensée. Je ne sais si j'exagère, si je raréfie à l'excès le vide intellectuel et moral où nous nous mouvions alors. La transparence des jardins, tes jeux dans l'ombre, la densité de la chaleur coupée comme à l'épée par la pointe des jets d'eau, voilà tout ce qu'il me souvient d'une lettre où couvait une tragédie. Mais nous fûmes bien étonnés à l'autrisme de nous retrouver à Paris, nos habitudes modifiées. Des amitiés et des amours s'étaient interchangeées. Cinq au départ, nous étions cinq à l'arrivée, mais les pions du jeu déplacés. En vain autour de nous cherchâmes-nous nos soucis, et navrés de leur abandon, nous avons couronné d'autres fronts avec les mêmes sentiments. Qu'aurions-nous fait ? Il faut bien vivre ! Nous n'avions pas su délier les doux nœuds embrouillés. Après les feux de l'été, nous les avons trouvés rompus, comme si la flamme d'une allumette eût brûlé le ruban qui nouait nos petites histoires.

GIL ROBIN

JEAN DARIEN¹

Dès qu'il le vit, Jean se souvint de l'antipathie qui, autrefois déjà, l'éloignait de Marcel ; cependant les origines de cette aversion ne réapparurent pas sur-le-champ dans sa mémoire. « J'avais oublié que je ne l'aimais point. Pourquoi suis-je venu le chercher ? »

En fait c'était deux êtres très dissemblables, et leurs différences comptaient au nombre de celles qui, au lieu de s'attirer, se combattent : la figure molle et soucieuse de Jean annonçait bien un embrouillé plein de tristesse et de scrupules, tandis que les traits durs et précis de Marcel avouaient franchement un cynisme énergique et satisfait.

— Comme je suis heureux de te revoir ! dit Jean avec un effort.

— Et moi, mon cher ! Il y a au moins cinq ans que nous nous sommes quittés. Attends donc, c'est en 1909 que je suis allé pour la dernière fois à Cavalaire ; ou plutôt non ; c'est au moment de la catastrophe du *Liberté* : 1910 ? 1911 ? D'ailleurs peu importe. Alors que fais-tu à Toulon ?

Jean indiqua le but de son voyage. Ils marchèrent côte à côte en s'entretenant de diverses choses, puis Marcel s'informa des gens de Cavalaire.

— Et Jeanne Mayou ? demanda-t-il.

— Elle est à fin de vie.

— Pauvre femme, qui m'aimait tant !

1. Voir la *Nouvelle Revue Française* du 1^{er} Avril.
Copyright by Librairie Gallimard.

— Vraiment ? dit Jean, légèrement agacé déjà par cette vanité si sûre d'elle-même. Et c'est alors qu'il se rappela que, plusieurs années auparavant, Marcel l'avait emporté auprès d'une jolie fille dont ils se disputaient tous les deux les faveurs, et qu'ensuite il avait tenté aussi, mais en vain, de plaire à Suzanne, avant que celle-ci fît la connaissance de Jean. « C'est étrange ; j'avais oublié cela superficiellement, la rancune subsistait en moi-même... On ne sait jamais au juste ce qui se passe au fond du cœur. »

Marcel continua : « Tu l'ignorais ? Au fait, cela ne devrait pas me surprendre. Tu vivais comme un ermite à Cavalaire, n'est-ce pas ? »

Jean le regarda froidement et répondit : « Tu n'as pas changé. »

— Et toi, insista Marcel, toujours sage ?

Jean haussa les épaules.

— Chacun son goût ; moi, j'aime les femmes, reprit Marcel.

— Pas longtemps, interrompit son compagnon.

— Que veux-tu, je change d'individus pour ne pas me fatiguer de l'espèce. Heureusement qu'au Maroc, elles ne manquent pas comme à Cavalaire...

— Tu trouves ? fit Jean qui sentait venir l'allusion avec quelque nervosité.

— Oui, ajouta Marcel en observant son voisin du coin de l'œil, là-bas, pas besoin de se les disputer : il y en a tant qu'on veut.

Jean esquaissa un sourire dédaigneux et amer, et en guise de réponse, il exprima à mots couverts le mépris qu'il éprouvait pour des conquêtes aussi faciles que celles qu'on peut faire aux colonies ; par quelques allusions voilées, il s'attacha aussi à mettre en doute les succès de Marcel en France même, en les traitant avec l'indulgence ironique d'un homme qui consent à être dupe par politesse.

Marcel, piqué au jeu, déclara qu'aucune femme ne lui avait résisté à Cavalaire.

— Tu crois, dit Jean d'un ton où l'ironie le cédait à l'irritation, et il énuméra les noms des quelques femmes complaisantes qu'il connaissait dans le village qu'il venait de quitter. A chacune d'entre elles, Marcel faisait un signe de tête affirmatif qu'il confirmait par des détails d'une minutie troublante. Et comme Jean se taisait, ayant apparemment achevé son questionnaire, Marcel lui reprocha d'avoir la mémoire courte et d'oublier les meilleures : d'abord cette Italienne de seize ans qu'il avait possédée en barque une nuit de juillet ; et une certaine Juliette, la maîtresse d'un artiste parisien que ce dernier entretenait en attendant d'être délivré de sa femme ; puis cette Aimée vivant avec son père aveugle et à demi paralysé qui les regardait sans les voir, tandis qu'ils couchaient ensemble ; il fallait éviter le moindre bruit qui pût les trahir, car le vieillard eût égorgé sa fille au plus léger soupçon ; puis d'autres, et d'autres, car d'autres s'étaient ajoutées et s'ajouteraient encore : il y en aura tant au cours de la guerre, de ces femmes qui parleront d'abord de la France, puis des épreuves de ces pauvres soldats et de leur héroïsme, puis de leurs chagrins à elles et de leur solitude, et puis du lit enfin et à la fin. Mais il en est beaucoup de vertueuses. Il ne faut rien exagérer.

Cependant Marcel, croyant voir que Jean ne lui prêtait qu'une oreille distraite, éleva soudain la voix : « Et moi aussi j'en oublie, cher ami, et même la plus belle de toutes. »

— Vraiment, fit Jean qui frissonna comme au bord d'un danger : à Cavalaire, Suzanne ne passe-t-elle pas pour la plus jolie ? Je suis absurde ; c'est relatif ; d'ailleurs elle l'a repoussé jadis ; pourquoi la soupçonner ? « Chère Suzanne... » et il surprit en son cœur le germe de cet attendrissement suspect qui côtoie si souvent le remords chez les faibles ; à maintes reprises il répéta intérieurement : chère Suzanne, sur plusieurs tons qui allaient du doute au

désir en excluant la confiance sereine ; Marcel ne t'a pas possédée ; tu l'as écarté. Et la personne de sa fiancée prenait à ses yeux une signification nouvelle et enrichie. Il l'opposait successivement à chacune des proies faciles dont Marcel venait de lui parler ; et en face de ces femmes il se disait avec orgueil : Suzanne n'est pas ainsi ; puis il imaginait avec folie un nombre indéfini de prétendants évincés par elle et il se répétait encore : c'est moi qu'elle a choisi, tandis qu'un sentiment d'importance, d'isolement et d'exception le remplissait d'une béatitude maligne.

— Eh bien, reprit-il d'un air allègre, et cette belle aventure ?

— Mais n'es-tu pas fiancé ? interrogea Marcel.

— Pourquoi ?

— C'est que, insinua Marcel avec ironie, de telles histoires ne sont point faites pour encourager au mariage, et je serais désolé que... car on m'avait écrit que...

— Sois tranquille, raconte toujours.

Marcel feignit de considérer ces paroles comme une réponse négative et continua : « Elle s'appelait Suzanne, attends donc, Suzanne... »

Jean eut un tremblement que Marcel remarqua tout en poursuivant : « Attends donc, Suzanne... Suzanne... mais tu dois la connaître, voyons, tu dois connaître ce nom. »

Alors Jean fut assez vil pour douter de nouveau, et ce fut lui qui jeta avec un sourire pénible le nom de sa fiancée : « Ce n'est pourtant pas Suzanne Mandin. »

— Justement, mon cher ami, reprit Marcel avec une effusion hypocrite ; je pensais bien que tu la connaissais. Bizarre, cette tendance à oublier les noms propres... On m'a assuré que je fumais trop ; crois-tu que ce soit vrai, mon cher ami ?

Jean (en lui-même) : Est-ce qu'il ment ? Pourquoi le ferait-il ? Comment croire que Suzanne... ? Il est vrai qu'elle ne m'a pas empêché de partir ; elle aurait pu me

retenir ; ne m'a-t-elle pas demandé si je m'arrêtera à Toulon ? Craignait-elle que je ne rencontre Marcel ? Il fit un effort pour repousser le doute qui s'infiltrait par les fissures de son être dessoudé ; un instant il lui sembla qu'il y parvenait : une confiance inconnue s'installait en lui-même ; puis ce sentiment qui lui était si peu familier s'écoula. Le doute revint, s'accrut et s'organisa lentement : j'en saurai davantage.

— Eh bien ? dit Jean.

— Eh bien, ce pauvre Pierre ? répliqua Marcel qui paraissait désireux de changer le sujet de la conversation.

— Il va parfaitement, répondit Jean distrait.

— Voyons, qu'est-ce que tu me racontes ? Es-tu malade ? Comme tu es pâle ! Tu n'as pas déjeuné, peut-être ?

— Mais si, mais si.

— Alors, c'est la chaleur ; buvons quelque chose.

Ils s'assirent à la table d'un café. Jean la grava dans sa mémoire comme une chose essentielle : elle avait la forme d'un trèfle ; une garniture de laiton, cassée en deux endroits, l'entourait, et un petit lac de vin imitait assez fidèlement, dans un coin, le profil d'une femme.

— Et cette fameuse histoire ? insista Jean.

— Tu y tiens tant que cela ? demanda Marcel d'un air ennuyé, comme si sa modestie souffrait de tant de bonnes fortunes.

— Oh ! c'est-à-dire que... cela me laisse, en somme, indifférent...

— Ah ! je l'avais deviné.

— Mais, continue Jean, je me permets de douter que...

Il lui sembla que sa langue s'engluait.

— Et de quoi doutes-tu mon cher ami ? reprit Marcel. Voyons, parlez et vous serez éclairé, ajouta-t-il sur un ton de bateleur bigot.

Jean s'expliqua d'une manière embarrassée : il ne pouvait croire que Suzanne Mandin se fût livrée ainsi ; cela se

serait su dans le village. Ce devait être très ancien, car lui-même n'avait jamais entendu la moindre calomnie contre elle ; il est vrai qu'il ne prenait guère d'intérêt à ces sortes de choses, sachant à quoi s'en tenir sur la fidélité des femmes dont...

Marcel l'interrompit : « Mon cher, c'est ma plus fidèle conquête. Notre aventure date de mon dernier séjour à Cavalaire et depuis ce moment, Suzanne n'a pas cessé de m'écrire.

— Et tu ne savais pas son nom ! éclata Jean avec une illumination subite. Tu mens ! tu mens !

Marcel, sans perdre son sang-froid, offrit à Jean de lui montrer des lettres de Suzanne. Il n'en portait point sur lui ; mais il devait les avoir prises... en avoir pris quelques-unes à son départ du Maroc. « Veux-tu venir chez moi ?... Et si j'ai oublié son nom de famille, mon cher ami, acheva Marcel en frappant Jean à l'épaule, c'est pour la raison bien simple que je ne l'écris jamais et que je lui adresse mes lettres par un intermédiaire, afin que son père ne s'aperçoive de rien. »

— Qui est-ce ? s'écria Jean.

— L'intermédiaire ? Quelle indiscretion ! fit Marcel en allumant une cigarette. Mais que ne pardonnerait-on à l'amitié sincère ?

Se peut-il que tout cela ne soit qu'invention ? Si je vois ces lettres, je n'aurai plus d'espoir ; mieux vaut ignorer. D'ailleurs que prouve une lettre ou deux lettres ou vingt lettres ? Elles peuvent mentir comme les paroles. Il n'existe pas de preuve décisive. L'amour est un crédit perpétuel. Ah ! j'en suis incapable ; et il sentit qu'à partir de ce moment il tendait à admettre peu à peu l'infidélité de Suzanne, malgré les invraisemblances qu'il découvrait dans les assertions de Marcel, parce que cette hypothèse répondait à l'inertie naturelle de son cœur détraqué... Donc, elle l'avait sans doute trompé avec cet homme qui avait déjà possédé tant d'autres femmes. On pouvait compter

celles qui précédaient et lui donner, à elle, son numéro. Il eût moins souffert d'apprendre que Suzanne avait été la maîtresse essentielle de Ravine ; mais la pensée qu'elle ne figurait dans la vie de Marcel qu'à titre d'amante accessoire, l'exaspérait. Elle n'est donc pas une exception. Et moi ? Il étouffa un cri de rage. Ainsi, il avait goûté sans le savoir, à Cavalaire, un bonheur désormais perdu. Ce matin encore sous les eucalyptus, il l'aimait peut-être ; cinq ou six heures plus tard, tout était changé. Il retournerait là-bas, pour se venger ou pour retrouver le milieu dans lequel il avait ignoré ; mais peut-on oublier et revenir en arrière ? Il monterait le chemin, il arriverait ainsi que de coutume, il expliquerait simplement : « J'ai remis mon départ ». Elle le croirait naturellement et lui donnerait un baiser naturel. Il dissimulerait très bien, — pour oublier ? non, pour la frapper. Il parlerait d'abord de choses indifférentes : « As-tu bien dormi, ma chérie ? Tu m'aimes toujours ? » et il répéterait encore plusieurs fois « ma chérie », cruellement ou bien avec douceur, comme aux jours où cela était vrai. Elle rirait, elle chanterait, car il lui demanderait de chanter. Puis il commencerait à lui faire comprendre, aussi lentement qu'une torture, par une parole ou un regard, qu'il savait tout. Elle nierait sans doute, avec larmes à l'appui : « Tout cela est faux ; tu n'as donc pas confiance ? » Aurait-il la faiblesse de céder ? Mais non ; elle avouerait en versant encore de ces larmes qui servent à n'importe quoi. Pardonnerait-il ? (il faut pardonner à ceux qui vous ont offensé) et reprendraient-ils leur amour un moment interrompu ? Au près d'eux, Marcel souffrirait. Ou bien il arriverait quelque chose d'autre : il ne pardonnerait pas ; ou bien autre chose...

— A quoi penses-tu ? dit Marcel à deux reprises.

— A la guerre, répliqua Jean avec peine : toi qui es soldat, tu dois pouvoir me renseigner : est-ce difficile de tuer ?

— Quelle question ! Cela dépendait des circonstances,

des caractères, des armes surtout : avec le fusil, on ne sait rien ; avec la baïonnette, au couteau, c'est plus désagréable. Mais on s'y fait.

— J'en étais sûr, reprit Jean d'un air étrange. On s'y accoutume, même au couteau. Il eût voulu réfléchir quelques minutes. Marcel n'avait-il pas une autre histoire à raconter ? — Du gai ? Du triste ? — N'importe.

Marcel commença : « C'était près de Rabat, nous avions enfermé une vingtaine de prisonniers dans les cales d'un bateau par une chaleur torride ; comme ils s'obstinaient à essayer de monter sur le pont, nous les attendions aux écoutilles, et, d'un coup de nerf de bœuf sur le crâne, nous les faisons dégringoler la tête en bas... »

Mais Jean, l'œil égaré, n'écoutait pas. Marcel coupa court et glissa : « Suzanne pensait que... »

Au nom de Suzanne, Jean avait paru sortir d'un songe. Qui donc avait articulé ce nom ? Marcel ou bien lui-même intérieurement ? Il ne s'en rendait pas compte d'une manière exacte.

— Je connais ton histoire, Marcel.

— Vraiment, voyons ?

— Il avait trente-cinq ans, ou plutôt vingt-trois. Il était fiancé ; elle le trompa ; alors, alors...

— Qu'est-ce qui arriva ? Tu deviens fou, interrompit Marcel.

Jean continua : « Il la tua et se tua ; ou bien il se tua sans la tuer ; ou bien il lui pardonna. »

Marcel feignit de se lever pour partir ; il ne tolérât pas qu'on se moque de lui. Redoutant d'être seul, Jean s'adoucît : « Mon cher ami, je plaisantais. » Il prit la main de son compagnon et s'attendrit pour l'attendrir. Il le frapperait mieux ensuite, comme elle un jour, probablement. « L'amitié est une chose si précieuse. Quand retrouverais-je un ami tel que toi ? N'es-tu pas un héros ? »

— Les vrais héros, vois-tu, Jean, c'est peut-être moins

les soldats que ceux qui supportent l'ennui d'une vie plate : toi par exemple, tu me parais admirable.

— Moi ? mon ami, mais je ne m'ennuie pas !

— Moi non plus, dit Marcel en caressant sa moustache ; et cependant on ne peut guère s'amuser à Cavalaire...

— Tu m'affirmais le contraire, tout à l'heure, en parlant de Juliette, de Suzanne Mandin.

— Suzanne Mandin, reprit Marcel doucement, ce nom sonne agréablement à l'oreille, n'es-tu pas de mon avis ?... Et comme c'est bizarre malgré tout, une femme. Je me serais rendu à Cavalaire avant-hier, à mon arrivée. Elle était impatiente de me revoir, mais voilà, un caprice, il fallait que j'attende jusqu'aujourd'hui.

Vraiment, jusqu'aujourd'hui ? Alors pourquoi Marcel n'était-il pas parti ? Ne l'aimait-il plus ? Allait-il la quitter ? Marcel poursuivait cruellement : « Je partirai ce soir et j'arriverai cette nuit ; tu comprends, c'est mieux ainsi, pour elle et pour moi. »

Jean blêmit, se contint avec peine, et d'un air qui s'efforçait d'être détaché : « Oui, c'est étrange ; pourquoi n'a-t-elle pas voulu que tu la voies plus tôt ? »

Marcel souriait de nouveau : « N'est-ce pas, c'est inexplicable. »

— Inexplicable ? répéta Jean avec une nuance d'interrogation.

Marcel s'amusait. « Je saisis, déclara-t-il, tu supposes qu'elle me trompe. »

Jean obéit à cette suggestion, et comme si ce nom lui échappait des lèvres : « Je n' imagine rien, fit-il, ... le vieux Chanderbin... »

Jusqu'où mentira-t-il, se demandait Marcel et il feignit d'éclater de colère : « C'est impossible ! Tu m'assurais, il y a un instant, que la réputation de Suzanne était intacte. »

Un peu déconcerté tout d'abord par cette remarque, Jean se ressaisit : « Mon cher ami, je ne pouvais croire à ce moment que tu fusses aussi lié avec elle, et je n'avais

aucune raison de trahir la vie privée de cette femme. Mais à présent...

— A présent, tu crois enfin ce que je t'ai dit et tu m'éclaires sur sa conduite par amitié pour moi. Merci, merci, s'écria Marcel en jouant la reconnaissance.

Jean qui ne s'apercevait pas qu'il était manœuvré, dégagea ses mains de l'étreinte de Marcel et murmura sur un ton de pitié cauteleuse : « T'ai-je fait de la peine, mon ami ? »

Ravine se plaisait à ce jeu, mais ne voulait point accorder à son adversaire l'apparence même d'un succès. Il prit un air indifférent et supérieur, et déclara qu'il en avait trop vu pour s'émouvoir encore. Ce qui le surprenait cependant, c'était que Suzanne eût choisi ce vieillard. « Il y a tant de jeunes gens qui se seraient félicités... ajouta-t-il, toi par exemple... mais si je me souviens bien, elle n'avait guère de sympathie... d'autres alors... »

Jean descendit avec déchirement quelques degrés de honte et expliqua : « Question d'argent. »

— Quelle grue ! jeta Marcel en poussant un soupir.

— Comment dis-tu ?

— Je dis : quelle grue !

A l'ouïe de ce mot qui traduisait le mépris qu'il ressentait en ce moment pour elle sans oser l'avouer, Jean goûta l'impression d'une blessure sadique.

Marcel réclama des détails sur les relations de Suzanne avec Chanderbin ; Jean se persuadait de plus en plus que ses mensonges portaient et le vengeaient lui-même. Ravine mesurait l'illusion de son ami, et quand il le jugea suffisamment égaré, il lança tout à coup : « Une idée, mon cher, je vais lui écrire que je t'ai rencontré et que je n'ignore plus rien. »

Jean avait eu la force de crier : « Non, non, pas cela. » Mais Marcel, sans se soucier de cette prière, avait déjà demandé à un garçon de quoi écrire.

Jean était bouleversé : si Marcel écrivait, ce serait peut-être fini entre elle et son ami, mais aussi entre elle et lui.

Il fallait révéler la vérité à Marcel, le supplier de ne pas écrire et de rompre quand même. Elle m'a trompé ; mais Marcel n'y peut rien. Pourquoi ai-je voulu me venger sur lui ? Oui, mieux vaut que tout soit brisé entre nous, ce sera plus digne... Moi aussi je suis un héros. Il savait dire : « Je t'aime », « toujours » et « ma chérie » et d'autres mots aussi doux, mais il n'hésiterait pas à la frapper de cette main qui l'avait caressée. Il s'amuserait à Paris avec des femmes. Pourquoi la préférer à la première venue ? Il y en a des milliers d'autres, plus belles ou meilleures ; et il s'efforçait de la noyer parmi la foule et de la rendre indiscernable des plus nulles. Pourquoi l'avoir choisie, elle, justement elle ? A présent, elle pense à lui et non à moi. Elle l'attend sans scrupules : il se rapproche et je m'éloigne. Mais il n'ira pas s'il écrit. Moi, j'irai vers elle : « Tu m'envoyais à la guerre, je reviens de la guerre auprès de toi, Suzanne. Chante donc comme ce matin, pour fêter mon arrivée comme tu faisais à mon départ. Mais non, c'est inutile, ce n'est plus autrefois et même, ce ne fut jamais. Je ne t'ai jamais aimée. Tu m'envoyais à la mort, je suis allé la chercher et je te la rapporte ; souris, souris encore ; je viens t'offrir la mort, te la donner pour toujours. Ne crie donc pas, ce crime doit durer plus longtemps qu'une étreinte. Du sang meilleur que les baisers ! Il en coule sur ta gorge et sur mes mains. Regarde, c'est ton sang. Vois-tu bien que tu meurs ! Maintenant tout est fini. Je m'enfuis seul par des chemins inconnus, seul de toi, seul de tout. Je suis heureux, je chante au soleil... je t'aime : qui, toi ? laquelle ? réponds-moi, pourquoi es-tu morte ? je ne puis pas m'enfuir ; coupez donc cette corde qui m'attache à sa tombe. Non, pas de fleurs, aucune fleur, ou bien les plus fanées. Et puis, je m'en irai n'importe où, ailleurs, ailleurs encore sur ce monde immense, ce point imperceptible dans le ciel béant. »

Sa pensée prenait la même voie que ce matin sur la plage : de nouveau il crut tomber dans le vide et sursauta,

frappé de la violence de sa haine : j'aimais si faiblement, comment puis-je haïr si fort ? Et peu à peu il se calma : je suis au boulevard de Strasbourg à Toulon ; il est bientôt seize heures ; je n'ai encore tué personne ; il faut savourer le bonheur d'une conscience pure. Les remords se placent après le meurtre. Il ne faut rien exagérer, le chagrin passe. Voici mon ami Marcel Ravine. Les hommes sont bons. C'est moi qui suis un être vil, le plus vil qui soit ; mais non, je suis simplement un médiocre encadré de médiocres, entre zéro et les Saints, ou plutôt non, laissons-là ces images ; je sers de transition, comme beaucoup d'autres ; Dieu ne me distingue pas ; je suis identique à un grand nombre d'hommes ; par instants même, il me semble que je deviens eux, qu'ils deviennent moi, tant nos platitudes se surperposent et coïncident. N'ai-je pas été déjà cet Onésime Dupont, mort en 1864 je crois, et ce Thomas Montbel, décédé l'année suivante, phthisique...

Cependant le garçon avait déposé de quoi écrire sur la table. Marcel commença la lettre : « Tu vas m'aider ? »

— Si tu veux, répondit Jean machinalement, et satisfait de dire oui pour une fois.

— Quelle date ?

— Marcel, à qui écris-tu ?

— A Suzanne voyons, tu as déjà oublié ?

Jean hébété embrayait péniblement dans le réel. Qu'il écrive, qu'importe ! « C'est le 4 août », déclara Jean.

— En es-tu sûr ? demanda Marcel, sachant bien que son ami se trompait.

— Oui, assura Jean, qui tenait à ce que la lettre parût écrite avant son arrivée à Toulon.

— Après tout, pour une lettre de rupture, inutile d'en faire long : « tu te moques de moi, Suzanne, tout est fini, adieu. »

— Ne sois pas brutal.

— Tu es novice, tu les ménages encore.

— Tu crois ?

— Je vais lui annoncer⁴ que tu m'as révélé...

— J'aime mieux qu'elle ignore la part que j'ai prise...

— Elle s'en doutera bien ; par qui d'autre aurais-je été renseigné ?

— Vraiment ? Cela m'ennuie.

— Alors le plus simple est de se taire, conclut Marcel en feignant de plier la feuille.

Jean réfléchissait : « Il y a peut-être un moyen... »

— Lequel ?

— Si tu disais à Suzanne que tu as trouvé ici une amie que tu ne veux plus quitter...

— Splendide ! fit Marcel en jouant l'admiration. Ainsi, elle ne croira pas que j'agis par dépit... Elle serait capable de se figurer que je l'aime encore.

Marcel reprit la lettre commencée, tout en murmurant les phrases qu'il écrivait :

« Ma chère Suzanne,

J'espère que cette lettre ne te causera pas trop de chagrin. Il y a quelque temps que je voulais te prévenir, mais les joies du retour m'ont entièrement absorbé jusqu'ici. Cependant la sincérité doit toujours prévaloir dans la vie, n'est-ce pas ? A mon arrivée à Toulon, j'ai trouvé... »

— Retrouvé, insinua Jean négligemment.

— Bravo ! approuva Marcel en continuant... « une amie dont j'avais fait la connaissance avant de partir pour le Maroc... »

Marcel s'arrêta un instant : « Il y a encore quelque chose qui ne me satisfait guère. Elle va s'imaginer qu'elle m'a trompé sans que je me doute de rien. » Et il reprit la plume : « Je n'oserais pas être aussi franc, si je ne savais que tu accueilleras cette nouvelle raisonnablement. Ce qui m'a toujours plu chez toi, c'est que tu n'es pas trop sérieuse. » Marcel s'interrompt : « Voilà, maintenant c'est fini. Malgré tout, ajouta-t-il en souriant, je la regrette : nous avons passé de beaux moments tous deux, à Cavalaire. »

— Ah ! fit Jean d'un air interrogateur ; dis-lui donc que tu gardes un bon souvenir du passé.

— Tu crois ? Je ne suis pas sentimental. Que faut-il écrire ? Aide-moi donc, aide-moi donc !

— C'est impossible, je ne peux pas me rappeler tes souvenirs.

— Evidemment, tu ne peux pas te mettre à ma place, repartit Marcel en riant ; mais qu'est-ce que tu as ? Tu es livide.

Jean esquisssa un geste de dénégation et fredonna :

*Je me souviens toujours
De nos tendres caresses,
De nos douces amours.*

— Vague et plat.

— Tu as raison, acquiesça Jean ; si tu veux lui prouver que tu conserves un bon souvenir d'elle, rappelle-lui ce que tu... comment vous...

— Allons-y, concéda Marcel, et il écrivit : « Te souviens-tu, la première fois que nous sommes allés ensemble au cap Lardier ? la pluie s'est mise à tomber. Nous nous réfugiâmes dans une maison abandonnée. »

Et Marcel relata d'infénales précisions d'amour physique.

Jean qui sentait battre son cœur murmura : « Quelle grue ! »

— Pourquoi cette injure ? dit Ravine sur un ton de reproche affecté.

Jean s'expliqua confusément : « Je... je... elle t'a trompé après cela ? »

— Cela arrive, mon cher, et je n'en pleure pas. Tu es sévère parce que tu les connais mal ; tu comprendras plus tard ; au fond, je lui pardonne volontiers...

— Et tu l'aimes malgré tout ?

— Pourquoi non ? Peut-être davantage ; cela t'étonne ? tu comprendras plus tard ! et Marcel éclata de rire, et Jean se

mit à rire aussi, mais d'un rire diamétralement contraire.

Marcel, ayant pris une enveloppe, se disposait à écrire une adresse quand il vit que Jean le surveillait attentivement.

— Son adresse ? demanda Marcel.

— Comment ? Et ton intermédiaire ?

— Oh ! puisqu'il s'agit d'une rupture, il n'y a plus de danger à lui envoyer une lettre directement.

— Eh bien ! dit Jean, adresse ta lettre à son domicile... si tu t'en souviens, acheva-t-il d'un ton équivoque.

Marcel haussa les épaules et écrivit : « Mademoiselle Suzanne Mandin, Cavalaire » sans préciser le nom de sa demeure qui s'appelait « Les Eucalyptus ».

Jean se rendit compte qu'il pouvait interpréter ce détail dans un sens favorable à Suzanne, mais il n'avait plus le courage de remonter la pente où il s'était engagé, et il céda lâchement à la gravitation du mal.

Marcel glissa la lettre dans sa poche.

— Tu ne l'envoies pas maintenant ?

— Je n'ai pas de timbre.

— Plus de temps à perdre, observa Jean : il est dix-sept heures, le rapide part dans cinquante minutes.

— Alors ce pauvre Pierre, de quoi souffre-t-il donc ?

Pierre le disait-il dans sa lettre ? Jean ne le savait même pas. « Je crois qu'il a pris froid. »

— En plein été ? fit Marcel étonné.

— Oui, oui, reprit Jean avec irritation, c'est ainsi, que veux-tu, cela arrive.

— Etrange, répliqua Marcel d'un air sceptique, et il ajouta : « Je ne l'ai pas revu depuis qu'il a quitté Saint-Tropez. »

Jean essaya de détourner la conversation : « Je vais acheter quelques provisions pour mon voyage ; c'est la guerre, il paraît que les wagons-restaurants sont supprimés. Tu m'accompagnes ? »

Mais Marcel insistait : « N'était-ce pas en 1905 ? »

— Peut-être.

— N'est-ce pas en 1905 aussi que tu revins de Sainte-Marguerite ?

— Oui.

Où Marcel voulait-il en venir ?

— Et ce brave Sélinoff, n'est-ce pas la même année qu'il partit pour Paris ? Cet excellent Sélinoff ! Mais quel déséquilibré ! Tu te le rappelles ?

Jean répondit : « Oui, non, je ne me souviens pas », tandis que ses joues s'empourpraient.

— Tu as bien fait de l'oublier. Il était peu intéressant et les bruits qui ont couru à son sujet...

— Lesquels ? questionna Jean.

— Comment, tu ignores... il est vrai que tu étais encore très jeune à ce moment. Et puis, vous avez quitté Saint-Tropez presque à la même époque ? ajouta-t-il avec ironie. On disait que... mais ce ne sont sans doute que des racontars...

Jean le pressa de parler.

— On affirmait qu'il avait entraîné Pierre à Paris, pour se venger de...

— De quoi, de quoi ?

Marcel, arrêté au milieu du trottoir, se retourna pour suivre des yeux une femme qui venait de les croiser. Elle tenait en laisse un petit chien qui faisait tinter un grelot attaché à son cou par un ruban rose. Ravine murmura : « C'est Germaine. » Il la rejoignit, lui adressa quelques mots, invita Jean à s'approcher et les présenta l'un à l'autre.

— Ainsi, Monsieur, soupira-t-elle, vous allez à Paris ? Vous avez de la chance ; là-bas au moins on s'amuse, ce n'est pas comme ici.

Jean précisa le but de son voyage. Elle s'excusa, souriante.

— Attendez-moi une minute devant ce magasin, dit Jean en s'éloignant.

— Il te plaît ? demanda Marcel à Germaine.

— Il a l'air faux ; tu la crois cette histoire de frère malade ?

— Pourquoi pas ? fit Marcel avec hésitation ; puis il craignit de paraître crédule, et pour se réhabiliter de ce qu'il considérait comme un déshonneur, il la mit en deux mots au courant de ce qui s'était passé entre lui et Jean ; il lui exposa qu'il avait appris les fiançailles de son ami, et se flatte d'avoir imposé à ce dernier une belle épreuve d'éducation morale. « Ne trouves-tu pas que c'est une plaisanterie superbe et profitable ? »

— Stupide, corrigea-t-elle avec une compassion émue.

Puis, poursuivant le but de sa vie misérable : « Penses-tu qu'il y ait quelque chose à obtenir de lui ?... Prête-moi cent francs ? »

Marcel refusa ; Germaine allait répondre lorsque Jean les rejoignit. Ils montèrent la rue de la gare ; des filles passaient.

— Il y a de jolies filles à Toulon, n'est-ce pas ? remarqua Germaine. Jean approuva d'un sourire faible. Elle s'arrêta devant un magasin de fleurs pour admirer des roses rouges et exprima le désir d'en avoir. Marcel entra dans la boutique ; alors Germaine et Jean, soudain rapprochés l'un de l'autre, échangèrent un baiser de commune malveillance. Elle dit : « Veux-tu ? » — Mais Jean se déroba. Un vieillard passait sur le trottoir d'en face. Ne ricanait-il pas ? Marcel les avait-il vus par la porte vitrée du magasin ?

Germaine prit les roses de la main de Marcel, lui en offrit une qu'il n'accepta point, la tendit à Jean, puis ils firent quelques pas. Elle bavardait : « Est-il indispensable que vous partiez ce soir ? Si vous passiez une soirée avec nous ? Ce serait bien gentil de votre part ». Jean la regarda et regarda Marcel. Il lui sembla que celui-ci l'examinait sournoisement. Se joue-t-il de moi ? Et cette femme aussi, et tout le monde ?...

Avant de pénétrer dans la gare, Jean laissa tomber la

fleur sur le pavé, où traînaient des mégots. Germaine s'en aperçut : « Vous perdez la rose ». Il la ramassa ; elle la lui passa à sa boutonnière. Que prouve cet incident au milieu de l'infini ?

Au guichet, plusieurs personnes attendaient. Il eut le temps d'hésiter encore : ne devrais-je pas retourner à Cavalaire ? Si les assertions de Marcel sont véridiques, je m'efforcerai d'oublier Suzanne à Paris ; s'il a menti, je le découvrirai à la réflexion, en analysant tout son récit. Et il se réjouit une minute à la perspective de ce travail de critique démolissante, puis il eut un accès de révolte : quel est donc l'auteur imbécile et cruel qui m'impose ce voyage à Paris sous le prétexte de je ne sais quel frère malade, quand je devrais à tout prix regagner Cavalaire ? Quel artifice absurde ! Il lui semblait par moments qu'il se transformait en une marionnette livresque, pareille à celles de ces écrivains morbides dont il avait assimilé tous les venins. Un instant plus tard il parut s'échapper de cette gare, de ce milieu et du monde réel pour se transposer dans celui de l'hallucination ; il s'approcha de moi et balbutia en gémissant à mon oreille : « Pourquoi me fais-tu souffrir ? »

Son tour vint : « Un billet pour Paris ».

— Aller et retour ?

Reviendrait-il ? Non, jamais, peut-être. « Un aller seulement. »

Le train arrivait ; la locomotive, type Pacifique 800-900 H-P., siffla. Ah ! si les trains n'existaient pas ! Ces machines à départs et à chagrins. La vapeur ! La vapeur ! Je suis ridicule.

Jean monta et reparut à une fenêtre du couloir. Germaine lui recommanda de ne pas égarer la rose et de se distraire à Paris.

— Oui, insista Marcel, amuse-toi bien et salue Pierre de ma part... si tu le vois, ajouta-t-il en échangeant un coup d'œil avec Germaine.

Jean répondit en les regardant l'un et l'autre : « Tu

vas te consoler, Marcel, tant mieux ! » Et se résignant à perdre Suzanne, pourvu que Ravine ne l'ait pas, il lança encore : « Songe à la lettre. »

— La lettre ? Je l'oubliais ; tu es vraiment trop généreux de te préoccuper ainsi de mon honneur ; je ne sais si je l'enverrai. Je préférerais me rendre à Cavalaire pour m'expliquer avec elle.

— Ah ! tu as l'intention », commença Jean ; il ne put achever, le rapide s'ébranlait, et tandis que Germaine lui soufflait quelques mots, Marcel cria : « Dors en paix cette nuit et ne te tourmente pas pour une plaisanterie. » C'était trop tard : Jean n'entendit point cette parole de regret tardif qui sombra dans le tapage des pistons, des sifflets, des roues et autres mécaniques de gare, au lieu d'atteindre un cœur et de le reconforter.

Marcel irait-il à Cavalaire ? Que ferait Suzanne ? Ayant tiré de sa poche la chaîne d'or et le médaillon, il laissa pendre la chaîne qui se balançait en dehors du wagon ; puis il en lâcha l'un des bouts et le médaillon qui devait lui porter bonheur tomba sur le ballast, où il rayonna une seconde. Quelqu'un le ramasserait ; j'aurais dû le jeter dans une rivière par exemple, où personne ne pourrait le trouver. Il remit la chaîne dans sa poche et gagna sa place. Le rapide ne s'arrêtait pas avant Marseille : les gares de Bandol, La Ciotat, Cassis, etc., filaient en résonnant. Des sonnettes tintaient, des disques s'ouvraient ou se fermaient, des chefs de gare tournaient des manivelles. Supposons qu'un de ces fils de commande se rompe... le train déraile, et toutes ces belles dames de première classe, au lieu de pouvoir enlacer quelques fois encore leurs amants, clôturent leur vie ici, au kil. 872, dans un monceau de décombres. On marche à cent à l'heure. Il passe des champs, des routes, des maisons. Je voudrais connaître la vie totale de cette femme qui pénètre en cette église. Oh ! tenir une boutique d'épicerie durant trente ans dans cette banlieue crasseuse, habiter une chambre où il y a une cou-

ronne en cheveux sous un globe de verre, et, pour achever une existence de buse : pourrir au cimetière sous ce pot de bégonias.

A Marseille, des voyageurs envahirent tous les compartiments, prononçant avec animation des paroles de ce goût : « Aimes-tu mieux aller en arrière ? — Pose la valise sous le banc. — Embrasse maman pour moi. — Dans six semaines les Allemands sont anéantis. »

Jean, que cette absence d'unité irritait, descendit sur le quai. On ne repartait que dans une demi-heure. Le nom de Marseille, sur un écriteau, lui suggéra, au sujet de cette ville qu'il avait visitée jadis, les associations d'idées suivantes : le vieux port a des couleurs vives et une odeur originale ; dans un des bassins se trouvent deux, trois, dix bateaux ; celui-ci arrive par exemple de Buenos-Ayres : quel est son nom ? cet autre s'en va peut-être en Algérie. Des ruelles étroites débouchent à droite ; le pont transbordeur trace sur le ciel ses lignes rigides ; on le trouve laid. L'église Notre-Dame de la Garde domine la ville. Au sommet de sa tour scintille une statue d'or, ou plutôt dorée seulement. On peut monter sur la tour et embrasser d'un coup d'œil la ville et les campagnes grises, gris-vert à cause de la poussière calcaire, ou bien on pénètre dans l'église où des ex-voto pendent au plafond à de longs fils. C'est surtout de petits bateaux de bois qui remercient la Vierge à l'occasion de quelque naufrage qui n'eut pas lieu. Cette expression est drôle ; je la note dans mon calepin. Des cierges qui furent achetés à de vieilles femmes, assises toujours devant la porte, brûlent comme toujours dans les églises catholiques, tandis que chez les protestants, ou en Inde, c'est tout différent. On entend une cloche, de quel temple ? Est-ce l'angélus ? Il y en a qui prient. Ces impressions n'ont pas d'harmonie ; le monde ne forme pas un bloc d'amour ; chaque chose, chaque être tire tout à soi.

Il se sentait fatigué et nerveux ; deux verres de rhum

qu'il vida au buffet l'excitèrent, et il allait regagner son compartiment quand il entendit des huées derrière lui : « Bandit ! Espion ! » Au milieu d'un attroupement, un homme, la figure blême, gesticulait avec une canne en protestant : « Je suis français ! » Mais les clameurs ne cessaient point. Jean qui s'était approché fut bousculé par la foule tumultueuse. La canne de l'individu effleura son chapeau ; Jean la lui arracha, et un remous se produisant dans la cohue, il se trouva en face de l'homme. On cria qu'il fallait lui casser la gueule. Des poings frappèrent ; la canne, dans la main de Jean, s'abattit ; l'homme fut atteint en plein visage ; du sang coula. Le train sifflait ; Jean se fraya un passage, courut, sauta sur un marche-pied. Quelqu'un lui adressait la parole : « Vous êtes allé voir, Monsieur ? » Il entendait imparfaitement ; la question fut répétée. Il répondit : « Oui, c'était un espion. »

Pourquoi ai-je fait cela ? Première tache de sang sur ma vie ; tache numéro un ; prélude au meurtre ; il se sentait consterné d'avoir frappé, tué peut-être, d'une manière aussi automatique. Et quel sens offre donc ce nouvel épisode dans l'ensemble de mon existence ? Celle-ci était suffisamment dépourvue d'unité, sans que ce meurtre accidentel — y a-t-il meurtre ? — vînt s'y raccrocher on ne sait trop comment. Ne contenais-je pas trois tourments déjà : la maladie de mon frère, la trahison de Suzanne, la guerre enfin ? Le cas est rebelle aux règles classiques ; voilà de l'art moderne : plus d'ordre, des effets de chaos faciles, l'esthétique du hasard. J'ai beau me répéter que je gagne en sincérité ce que je perds en harmonie ; au point de vue artistique, je me réprouve. De même, au point de vue du succès de mon aventure, mieux vaudrait que je fusse un personnage sympathique et populaire, par exemple une bouquetière mignonne dont un lord deviendrait amoureux. Enfin, mon histoire est peu captivante. On devine trop que je finirai par me suicider, bien que je ne m'approche guère de cette solution d'une façon progressive. Tant pis,

il faut se résigner à son sort et achever cette vie, puisqu'elle est commencée.

De nouveau, on lui parlait : « Il y a du sang à votre canne. » Il vit la canne distraitemment, l'œil perdu dans le vague, comme s'il ne pouvait accommoder son cristallin à la courbure voulue. Il se ressaisit, regarda la femme qui avait articulé ces mots, assise à côté de lui, et expliqua : « C'est du sang allemand. » Elle eut une moue de dégoût et tourna vers lui ses yeux qui brillèrent, — naturellement ou avec intention ?

— Etes-vous blessé ?

— Oh non ! Vous comprenez, je lui ai pris sa canne.

— Cependant vous saignez, ici, à la main.

— Une égratignure, répliqua-t-il en haussant les épaules.

— Vous êtes bien courageux.

A l'examen, un examen partial, elle lui parut jolie ; il réfutait toutes les imperfections devinées sur le corps de sa voisine, et lui était reconnaissant qu'elle eût apprécié son courage. N'était-il pas réel ? Il avait quitté ses parents et Suzanne, il avait été trahi et malgré cela il allait s'engager pour défendre sa patrie. Il avait annoncé sa résolution à sa fiancée, au curé, au village, à ses parents, à tous. Ma vie est pleine d'unité. Son orgueil relevait la tête, cambrait ses reins : je vais me battre ; je pars pour la mort ; serais-je un brave si je revenais un jour, même très tard, même le dernier jour de la guerre ? Le courage ne revient pas avec des croix sur la poitrine. Il se jette, le premier, dans la tombe ; la force dédaigne les caresses des femmes et les récompenses. On se sacrifie ; pourquoi ? Pour celles qui vous aiment ou non, pour son pays, pour le sol chéri qui vous a vu naître, pour un caillou, pour la motte de terre sous laquelle on ira se décomposer. Ne soyons pas macabres.

Jolie femme, je l'aime ? Si je l'embrassais ? N'ajournons pas ; elle descendra peut-être à la prochaine station ;

et puis, si l'on hésite, il arrive des malheurs : la vieillesse par exemple, quand bien même on ne fait rien, qu'on se tait, quand bien même on s'y oppose, quand bien même on enlace un corps nu dans un lit parfumé. — La vieillesse vous saisit même dans les bras des femmes. Embrassez-vous ; plus qu'une seconde à vivre ; le cercueil est vissé, trop tard, chérie, tout est zéro. — Je serais son esclave ; je hais ma liberté qui crée le vide autour de moi : des chaînes, imposez-moi des chaînes. Chérie, et ce baiser que tu voulais me donner ? Toi la première ; il faut que je sache d'abord, que je sois sûr.

La femme se moucha. — C'est à dessein ; elle est insignifiante ; je suis absurde. Elle colporte des commérages, le matin, sans s'être encore peignée... Roman de cinq minutes : je me sens déjà saturé d'elle.

On parlait de la guerre ; un marchand de primeurs racontait qu'il venait de gagner dix mille francs par une heureuse spéculation ; un de ses cousins, attaché à l'état-major, lui avait assuré que les Allemands seraient achevés en quinze jours ; ensuite il prononça, dans l'espace de quelques phrases, ces mots importants : Napoléon, le Droit, la Liberté, et fit allusion à la Révolution française dont il indiqua les quatre causes qu'on lui avait apprises à l'école.

Un soldat déclara que tous les hommes sont frères et que les guerres ne servent qu'à enrichir des profiteurs. On lui prouva qu'en France la pensée est libre. « Pourvu que vous vous battiez, dit le marchand, on ne vous demande pas votre opinion. » Et d'autres voyageurs exprimèrent de beaux sentiments.

Au dehors, le ciel s'assombrissait lentement ; on apercevait des fils télégraphiques descendant et remontant aux poutres de porcelaine qui les fixaient aux poteaux, et décrivant ainsi une flèche harmonieuse. La lumière du wagon se projetait sur des talus ou des prés plats. Il était difficile de lire, sur les écriteaux collés aux lanternes des gares, le nom des stations qui passaient. Après les villages, les campagnes

uniformes semblaient moins pressées de s'enfuir. Au ciel, des étoiles, mortes peut-être en même temps que... disons Virgile, paraissaient exister cependant. Malgré la guerre et l'amertume qu'on pouvait avoir pour telle cause ou telle autre, le cœur s'adoucissait ; les yeux désiraient se fermer, car le sommeil a toujours pitié de la vie.

Jean relisait pour la troisième fois cet « Avis à MM. les voyageurs » : « Il arrive très fréquemment que des agents travaillant sur la ligne sont blessés par des objets solides, des bouteilles vides en particulier... » Il pensa à ces victimes, s'attendrit légèrement, se leva pour tirer l'abat-jour de la lampe, se rassit et essaya de dormir. Sa voisine qui semblait somnoler, fit une plainte timide, comme si elle était inquiétée par un mauvais songe, et sa tête ayant glissé vint s'appuyer sur l'épaule de Jean. Il prit sa main qu'elle ne retira pas et lui donna ce baiser qu'il avait souhaité, et que, maintenant, il jugeait superflu. Elle lui abandonna mollement ses lèvres, sans ouvrir ses paupières ; puis, un pas ayant résonné dans le couloir, elle se tourna de l'autre côté comme pour achever son rêve.

Il cessa de lui tenir la main. La douceur de l'ombre l'avait passagèrement calmé et son visage, à ce moment, offrait l'expression de ceux qui disent : j'accepte, j'ai confiance.

(A suivre).

LÉON BOPP

RÉFLEXIONS SUR LA LITTÉRATURE

LE ROMAN URBAIN

J'ai dit comment le roman de la famille, de principe et d'apparence corrects, officiels, victoriens et henricobordelais, se trouve finalement fournir un véhicule commode, rapide et pratique aux esprits les plus subtils et les plus agiles du genre romanesque. La création artistique trouve ici, pour en suivre les voies, une route tracée par la création naturelle, par la génération des corps, par la continuité humaine faite de tradition et de renouvellement. Ici un roman intéressé, qui prêche une thèse morale, là un roman désintéressé, qui épouse, à ses risques et périls, un courant frais et neuf de vie, le premier ayant plus de chance de gagner l'assentiment des contemporains, le second d'apporter du nouveau et d'ajouter à la réalité. Mais la vie humaine en groupe est faite de bien d'autres élans que celui de la famille, et ces élans, le roman a ses façons originales de sympathiser avec chacun d'eux, de le schématiser, de le revivre et de l'épanouir.

Celui d'une nation, dira-t-on. En principe, oui. En réalité, il n'y a pas encore de roman national, au sens où on a pu parler d'épopée nationale : je veux dire un roman où une nation se reconnaisse tout entière, soit prise, comme par un miroir, dans le cercle de quelque bouclier d'Achille. Il y a des romans français et des romans anglais. Je ne vois guère un roman de l'Angleterre ou un roman de la France. Sur une réalité si complexe le roman ne saurait prendre que des vues fragmentaires, complémentaires les unes des autres. Tout au plus un Balzac ou un Tolstoï peuvent-ils pratiquer une coupe dans cette continuité,

la coupe d'une époque, d'une génération qui passe ou d'une génération qui vient. On n'imagine pas un romancier exprimant dans une œuvre la totalité d'une race ou d'une nation, alors que nous le voyons fort bien nous donnant sinon la totalité, du moins l'essentiel, à un moment privilégié, de la vie d'une famille.

Mais il peut être tenté, il est tenté parfois par le roman d'un autre groupe : une ville, grande ou petite. Il existe une série assez copieuse, assez sérieuse, de romans que j'appellerais les romans urbains. On pourrait donner, en critique, au roman urbain, une place analogue à celle de cette géographie urbaine dont l'école française s'est fait depuis une vingtaine d'années une heureuse spécialité. Ou plutôt le chapitre de l'histoire et de la physiologie du roman que j'esquisserais ici, si c'était le lieu, ferait pendant à quelque article des *Annales de la Géographie* sur les Méthodes de la géographie urbaine. Ce qui m'en donne aujourd'hui l'idée, c'est le *Colin-Maillard* où Louis Hémon a jeté toute pure, avec une nature si directe de romancier-né, son expérience de la vie londonienne.

*
* *

Entre la complexité, le grouillement d'un grand roman et ceux d'une grande ville, il semble qu'il y ait affinité, et que l'idée de les réunir comme la forme et la matière d'une même œuvre doive venir naturellement à l'esprit d'un romancier. Pourtant on ne trouve rien de tel avant le xix^e siècle. Et il me semble bien que l'auteur de cette nouveauté féconde, le créateur du roman urbain, ce soit Victor Hugo. Je ne vois pas de précédent, avant lui, à l'idée organique d'où est sortie et selon laquelle s'est construite *Notre-Dame de Paris* : écrire le roman d'une ville. En 1830 le roman historique est le roman à la mode, ou plutôt le roman où un poète romantique peut verser à flots tout ce qui fait le plus brillant et le plus achalandé de son métier, pittoresque, couleur, truculence. Le modèle se trouve à pied d'œuvre, et ses procédés sont de ceux qui s'attrapent facilement : Walter Scott, qu'un Hugo peut bien démarquer avec la même facilité que l'auteur de *Cinq-Mars*. Le plus farouche hugolâtre devra avouer que les personnages de *Notre-Dame* ne

s'imposaient pas, ne demandaient pas à sortir de l'auteur et à vivre, avec l'exigence d'un Grandet ou d'une Bovary, et que n'importe quels autres mannequins eussent aussi bien peuplé ce Paris sous Louis XI. Mais ce qui s'imposait à Hugo, avec l'autorité impérieuse d'une œuvre qui veut être, d'une parole qui doit être dite, c'était précisément le roman de Paris à une époque pittoresque. Et probablement, quand Hugo conçut cette idée, il n'alla pas bien loin pour lui chercher un corps : il le trouva sous ses pieds.

L'idée consistait à tenter une œuvre panoramique, analogue par sa simplicité, sa richesse, son fouillis et sa vie, au coup d'œil jeté sur une ville, d'un lieu élevé, d'où on l'embrasse toute. Le lieu élevé, pour Victor Hugo, qui consacrait ses après-midi à la promenade, c'étaient les tours de Notre-Dame, où il trouva la poésie de Paris, du même regard soutenu, puissant, grandiose et monotone qu'il trouva, dans ses promenades de Jersey et de Guernesey, la poésie de la mer. *Notre-Dame* est sortie de la familiarité avec l'espace urbain, comme les *Travailleurs de la Mer* de la familiarité avec l'espace marin. Et, par ses deux découvertes de Paris et de l'Océan (la Méditerranée appartient à d'autres) le grand poète semble marquer, et dans sa destinée et dans son art, un plan d'extension analogue à celui qui a marqué, depuis, le rythme saisonnier des vies parisiennes, et qui relie l'avenue du Bois-de-Boulogne à Deauville, le Marais à Paramé, la rue Claude-Bernard au Crotoy, — le côté de Guermentes à la plage de Balbec.

Notre-Dame est si bien cela, le roman urbain d'un Parisien amoureux de sa ville (Victor Hugo n'avait eu d'autre patrie d'enfance que le train des équipages de la Grande Armée) que, comme le Paris d'alors autour de sa cathédrale, ce roman nous semble agglutiné, tassé, autour de ce chapitre magistral, pendant du *Tableau de la France* de Michelet, qui parut presque en même temps : *Paris à vol d'oiseau*. Et le jour où Hugo écrivit son autre grand roman, conçu d'ailleurs dès sa jeunesse, les *Misérables*, il voulut que ce roman fût, en partie, l'autre tour de la Notre-Dame romanesque et du roman urbain, le roman du Paris contemporain, dans son intérieur, son mouvement, et les fameuses verrues dont parle Montaigne. Il est vrai qu'entre temps son idée avait été exploitée par d'autres, et que les *Mystères de*

Paris avaient pu paraître une sorte de brouillon des *Misérables*.

Dans les *Misérables*, le dessein essentiel de Hugo n'est plus, je le sais, comme dans *Notre-Dame*, un roman urbain, mais un roman social. Peut-être pourrait-on penser (ce serait au moins à voir et à discuter) que le roman urbain, c'est-à-dire le roman qui met au premier plan la description vivante d'une ville, ne saurait guère sortir des cadres et des habitudes du roman historique. Comme celle du roman historique, son idée organique, son idée-mère c'est la peinture d'un milieu, qui, pour une raison ou pour une autre, aura séduit l'imagination de l'auteur. Ainsi verrait-on un bon pendant de *Notre-Dame* dans cet autre roman urbain qu'est *Salammbô*, où Flaubert s'est proposé d'abord ceci : le roman de Carthage. Mais c'est un fait que le roman urbain, si son rendement en humanité reste faible et s'il arrive vite aux impasses du convenu et de l'artificiel, déborde le roman historique, et trouve aujourd'hui un ample domaine dans l'exploitation de nos capitales et de nos petites villes.

Je ne prétends pas épuiser ici toutes les figures du roman urbain. J'en indiquerai quelques-unes, en énumération simple, et sans viser à l'induction vraie.

*
* *

Deux types de roman urbain ont paru particulièrement tentants depuis un demi-siècle : c'est le roman d'une grande capitale et le roman d'une ville d'art déjà plus ou moins célèbre. Bien entendu, je parle seulement ici des romans où la ville fournit le sujet même, et non de ceux où elle fournit seulement un cadre. Il serait absurde de voir dans *Mensonges*, de M. Bourget, un roman sur Paris, ou dans l'*Appel de la Route*, de M. Estautnié, un roman sur Semur-en-Auxois. Mais *Cosmopolis*, du même M. Bourget, est expressément voulu et conçu comme un roman sur Rome, et *Bruges-la-Morte*, de Rodenbach, comme un roman sur Bruges. En voici un autre exemple. A partir d'un certain âge, un écrivain curieux, et qui a beaucoup vécu, songe, ou songeait autrefois, à écrire ses mémoires, œuvre copieuse, lente et un peu conteuse. Il a paru intéressant à M. Henri Lavedan chez Richelieu, à M. Gustave Geffroy chez [Goncourt, de remplacer les mémoires des vieux Parisiens qu'ils sont par un long

roman sur Paris, le premier avec *Irène Olette*, le second avec *Cécile Pommier*. Et alors, à la manière des peintres et des sculpteurs, à la manière aussi de Flaubert dans *Salammbô*, les écrivains symbolisent volontiers en une figure de femme, ou de jeune fille, la ville dont ils ont conçu le dessein de laisser une somme romanesque. Cela ne contribue généralement pas à rendre cette femme très vivante. Pour qu'un personnage paraisse vraiment symbolique, la première condition est que l'auteur ne songe pas le moins du monde à y mettre du symbole. Il appartient non au romancier de le traiter en symbole, mais au lecteur de le voir en symbole.

Le roman urbain, surtout celui d'une grande ville, comporte cet autre piège à loups : risquer d'en mettre trop. Didon ayant reçu pour fonder Carthage l'étendue que pouvait tenir une peau de bœuf, découpa la peau en lanières très minces dont elle put tirer de quoi enclore Byrsa. Il ne faut pas que le roman urbain suive cet exemple et s'efforce de faire tenir le tout d'une ville dans la peau étroite que lui donne la nature du genre romanesque. Cet accident advint à Zola.

Le roman, avec Zola, avait poussé en description comme la poésie avec Delille. Et de même que les *Rougon-Macquart* avaient conçu le roman domestique dans une ampleur et une ambition où il se perdait, de même les *Trois Villes* étouffèrent le roman urbain en faisant éclore sur lui une pullulante facilité de description. Plus encore que *Lourdes* et *Paris*, *Rome* donna un exemple curieusement complet de l'erreur d'un romancier. Les trois *Rome*, par le truchement du guide Joanne, durent s'entasser et tenir dans la peau de bœuf. Je veux dire la peau de bœuf des quinze jours que Zola passa à l'hôtel de la Minerve pour « se documenter ». Le procédé, d'une facilité puérile, consiste à mettre au centre du roman un personnage aussi novice que l'auteur, et qui, en visitant la ville, passe, avec le guide Joanne dans sa soutane, par les émerveillements, les visions et les réflexions dont le bon Zola tient le procès-verbal. Le *Voyage de jeune Anacharsis* et *Rome au siècle d'Auguste* n'en usaient pas autrement. Autour de ce compère de revue, prennent place les délégués aux symboles, les personnages chargés de figurer les différents aspects des trois *Rome*. D'où le carton-pâte, le truquage, le diorama, le bâillement du lecteur. M. Bourget, dans

Cosmopolis, a été plus adroit. Mark Twain disait que les drames de Shakespeare n'ont pas été écrits par Shakespeare, mais par quelqu'un qui s'appelait aussi Shakespeare. Le roman de M. Bourget n'est pas le roman urbain de Rome, mais le roman urbain d'une ville — *Cosmopolis* — qui s'appellerait aussi Rome comme elle pourrait s'appeler Nice ou Saint-Moritz, et qui d'ailleurs n'existe que conventionnellement, puisque la thèse du romancier consiste à montrer que ses citoyens se comportent selon leur rang d'origine, non selon une nature de cosmopolites. A la limite de *Cosmopolis*, et à l'antipode même du roman urbain tel que le maçonna pesamment Zola, on placerait ce curieux petit livret d'un voyageur à Rome, barrésien d'extrême-gauche, le *Livre de Désir* de Charles Demange, qui consiste à rêver sur le Pincio : « Rome n'est pas dans Rome, elle est toute où je suis. » Et à une autre extrémité, on pourrait voir ce roman urbain en puissance, en esprit aussi, qui circule le long de l'œuvre de M. Romains, depuis le *Bourg Régénéré* jusqu'à *Donogoo-Tonga*, le roman du Dieu unanimiste et mystificateur qui dit : *Fiat urbs* !

Le romain urbain d'une ville d'art tentait fort avant la guerre les romanciers qui étaient romanciers, et surtout ceux qui ne l'étaient pas (ces derniers parfois les plus intéressants). Le *Feu* est-il le roman urbain de Venise ? Ce serait à voir. Mais qui n'a pas dit ou pensé, en sortant de prendre un billet chez Cook : « Je pars pour Venise écrire un roman » ? C'était avant la guerre. Aujourd'hui un roman sur Venise s'écrirait avec la même actualité qu'une tragédie en cinq actes en vers pour l'Odéon.

*
* *

S'il survient, quelque jour proche, une belle flambée du roman urbain, nous verrons bien, et nous sommes curieux par exemple de savoir ce que donnera Rome à M. de Montherlant. En attendant, M. Paul Morand nous a apporté la nouvelle urbaine, et on a publié le *Colin-Maillard* de Louis Hémon.

Car les ouvertures de nuit et de jour, faites par M. Morand, sont bien expressément des nouvelles urbaines ou de petits romans urbains (la différence classique du roman et de la nouvelle subit aujourd'hui bien des secousses). Tout

comme *Notre-Dame de Paris*, mon Dieu ! Et le recul dans l'espace a remplacé le recul dans le temps. Le roman urbain ne vient pas du désir de mettre un homme ou une femme au monde, mais de la volonté d'y pousser un pays. Ce ne sont pas les pays qui servent de cadre aux personnages, ce sont les personnages qui servent de cadre aux pays. Aussi un poète s'y trouvera-t-il mieux à sa place qu'un romancier. *Notre-Dame* est une idée de poète. Flaubert jette dans *Salammbô* toute sa nature romantique. La littérature urbaine n'est qu'un rameau de la littérature locale, je veux dire de la littérature où les hommes existent en fonction d'un lieu qu'il faut décrire, peindre ou chanter. Tout Mistral tient dans cette littérature locale. L'idée-mère, l'intention et le fond de *Mireille*, ce n'est pas une histoire d'amour, ni l'amour de l'histoire d'amour, comme dans *Phèdre* ou *Manon Lescaut* : c'est la volonté d'appeler à la vie poétique son pays de Maillane, de Saint-Remy et d'Arles ; *Calendal* ce n'est pas Calendal, mais le poème de la Provence ; *Nerte* ce n'est pas Nerte, mais le poème de l'Avignon des papes ; et dans le *Poème du Rhône* Mistral se décide à choisir le titre exact et adéquat. M. Morand, beaucoup plus poète que romancier, écrit une *Nuit nordique* comme Mistral écrivait en *Mireille* une journée provençale, et la vieille terre fournit ses figures en mouvement au courrier de cabinet comme elle fournissait ses figures en repos au paysan bachelier. L'agrément poétique d'une nouvelle de M. Morand est apporté en partie par toute la diversité elliptique qui tient en quelques pages, non pour caractériser vraiment un pays et lui donner sa forme pure, ainsi que fait Mistral, mais pour en suggérer le rêve et pour en trouver, en imposer la ligne de déformation fantastique. Certains passages de *Mireille* et de *Calendal* (ce ne sont pas les meilleurs) nous esquissent déjà des salles du *Museon Arlaten*, le mobilier provençal classé et étiqueté, comme *Notre-Dame* préfigurait le musée de Cluny et *Salammbô* le musée de Carthage. Une nouvelle de Morand, ce n'est pas un musée, oh non ! (le futurisme a passé par là). Mais je songe devant elle à la valise diplomatique, que le vulgaire croit pleine de secrets d'Etat, et qui recèle un complet d'Ecosse, des postiches, un chien pékinois, de l'eau de Coty, le manuscrit de *Suzanne et le Pacifique*, un oreiller de la Belle Aurore.

Un beau désordre n'est pas un effet de l'art, mais un art très personnel devient l'effet d'un beau désordre. On met parfois M. Valéry Larbaud dans le même compartiment que M. Morand. C'est cependant le contraire. Son décor est subordonné à ses personnages, comme dans *Madame Bovary* — alors que, chez M. Morand, les personnages sont subordonnés au décor, comme dans *Salammbô*. Pareillement *Lewis et Irène*, livre de la phynance, n'appartient pas au côté romanesque d'*Eugénie Grandet*, où c'est Grandet, l'avare, qui vit, mais au côté poétique du roman de Zola (voyez l'*Argent*) où c'est l'argent qui est, court, donne la vie et la mort.

Colin-Maillard est né d'une idée poétique analogue à celle des *Nuits* de M. Morand. L'image du titre, le bandeau sur les yeux de l'Irlandais lâché à travers Londres, nous impose même une sorte de nuit londonienne, sœur du *fog*. Si on voit dans le livre uniquement les caractères et les aventures, son intérêt paraîtra probablement médiocre, et, comme M. Souday, on le jugera inférieur à *Nell Horn* de Rosny, beau roman trop oublié. Il faut, pour l'admirer, le considérer du seul point de vue du roman urbain, y voir la réussite fort savante d'un roman sur Londres, d'une découverte de Londres. Pour revenir à l'exemple du roman urbain le plus grossièrement naïf, Louis Hémon a évité tout ce qui rend si insipide, dans Zola, la découverte de Rome par l'abbé Pierre Froment : voir Londres par les yeux d'un touriste, double de l'auteur, de ses ignorances et de ses naïvetés. (En lisant la thèse très curieuse et intelligente de M. Roe sur *Taine et l'Angleterre*, on connaît que, toutes proportions gardées, Taine en Angleterre ressemble pas mal à Zola dans Rome ; et à la limite caricaturale de tout cela il y a *Bouvard et Pécuchet*, qui est bien le livre d'une génération). Il ne pouvait non plus s'agir de voir Londres par les yeux d'un Londonien pur ; imagine-t-on un jeune Anglais écrivant le roman de Paris du point de vue d'un vieux Parisien ? Hémon prend un parti mixte très délicat et très sûr : le personnage qui découvrira Londres ne sera point un double de l'auteur, mais un être original, dont le cordon ombilical aura été bien coupé, un Irlandais passif, ardent, romanesque, religieux, crédule, et avec lequel un fils de Bretons, comme Hémon, trouvait probablement, dans sa nature, de quoi sympathiser, cet Irlan-

dais à Londres me fait songer à Lamennais, à Villiers de l'Isle-Adam dans le monde intellectuel de Paris. En même temps l'élan du livre s'accorde à l'un des rythmes profonds de la nature britannique : l'entrée, avec quelque désordre et quelque pittoresque, du Celte dans la vie anglo-saxonne. Le roman urbain de Louis Hémon en a pris un mouvement vivant, une composition souple et savante qui le placent à mi-chemin entre M. Morand et les Tharaud.

Je viens de nommer les Tharaud. *L'Ombre de la Croix* et *Un Royaume de Dieu* se rattachent à ce même ordre sinon du roman urbain, du moins du roman de milieux. Ils ne sont point des poètes comme M. Morand, ou comme Louis Hémon, mais des observateurs, des notateurs, des compositeurs intelligents. Il sera temps de revenir sur ce sujet du roman urbain quand nous lirons *l'An prochain à Jérusalem*. D'une façon générale, il semble que ce roman de l'éloignement dans l'espace, avec son optique originale, ses procédés neufs commandés par son objet, par ses routes, même par le machinisme qui l'aide et le modèle à son image (chemin de fer, automobile, aviation) tende à occuper une place assez analogue à celle qu'occupait, aux temps romantiques et post-romantiques, le roman du recul dans le temps, le roman historique. Celui-ci coïncidait avec l'histoire, cette machine à explorer le temps. Celui-là coïncide aujourd'hui avec une géographie, une machine à explorer l'espace.

ALBERT THIBAUDET

NOTES

LITTÉRATURE GÉNÉRALE

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
ILLUSTRÉE, publiée sous la direction de *Joseph Bédier* et
Paul Hazard (Larousse).

L'idée de donner une remplaçante à l'histoire de la littérature française de Petit de Julleville était excellente. Les travaux des érudits depuis trente ans ont apporté en effet sur bien des points des rectifications et des nouveautés qu'il était nécessaire d'enregistrer dans un ouvrage d'ensemble. On peut dire qu'en principe tout sujet historique mérite d'être repris tous les vingt-cinq ans. Non pas seulement à cause des découvertes objectives qui ont ordinairement lieu pendant ce laps de temps, mais aussi — et peut-être plus encore — pour répondre aux préoccupations et aux goûts dominants du temps où l'on écrit. La recherche pure de la vérité doit être à toutes les époques le but de l'historien, mais ce n'est pas toujours du même ordre de vérités qu'il se soucie. Chaque époque met les problèmes en équation d'une façon différente.

En confiant la direction de cette nouvelle histoire de la littérature française à Joseph Bédier et à Paul Hazard, la maison Larousse a affirmé sa confiance dans notre enseignement supérieur (Joseph Bédier professe au Collège de France, Hazard en Sorbonne), et en même temps marqué sa répulsion pour les méthodes dites germaniques qu'on accusait la Sorbonne d'avant-guerre de trop favoriser. Mais ce choix est encore plus caractéristique à d'autres égards : il indique la place prise dans l'histoire de notre littérature par le moyen-âge (Joseph Bédier est en effet uniquement médiéviste) et il souligne d'autre part l'importance de l'étude des littératures comparées (Hazard

dirige avec Fernand Baldensperger la *Revue de Littérature comparée* et c'est cette discipline qu'il professe en Sorbonne).

La présence de Paul Hazard à la tête de cette publication a une troisième signification : Hazard a consacré sa thèse à un problème d'histoire des idées : *La Révolution française et les Lettres italiennes*. Une histoire littéraire pure s'admettrait aujourd'hui difficilement. Ou bien il faut se résigner à écrire une suite de monographies d'écrivains, ou bien il faut relier l'histoire littéraire à l'histoire de la civilisation, la situer à sa place dans le processus évolutif des idées et des sentiments d'une nation. On voit combien cette façon d'écrire l'histoire littéraire la complique : au lieu d'un nombre restreint de grands écrivains français étudiés, à la façon dont les géographes d'autrefois étudiaient les quatre grands fleuves, en soumettant à leur influence, en faisant entrer dans leur « bassin » les écrivains de moindre importance, il s'agit aujourd'hui d'introduire dans l'histoire littéraire un élément comparable en importance et en qualité à l'étude de la géologie qui a révolutionné la science géographique.

Les conditions de la vie intellectuelle aux diverses périodes, les courants de pensée et de sensibilité transmis autrement que par des textes écrits, toute la circulation du fluide que capte l'écrivain dans son œuvre, et, cette œuvre une fois publiée, si elle est originale ou si elle cristallise des aspirations éparses, son influence, sa transformation dans les esprits et les âmes, souvent sa déformation et sa mutilation, sa rencontre avec d'autres influences qu'elle heurte ou auxquelles elle s'adapte, tout cela doit aujourd'hui encadrer, étayer une histoire de la littérature.

Les collaborateurs qu'ont choisis MM. Bédier et Hazard, tous spécialistes du siècle et des matières qu'ils traitent, ont écrit des chapitres de valeur inégale. Il faut citer, parmi les plus réussis, les chapitres rédigés par Edmond Faral et par Henri Bidou. On pourrait évidemment faire quelques réserves sur le « bédierisme » intégral de l'étude de M. Faral sur le moyen-âge : que M. Bédier ait localisé sans conteste dans le temps et dans l'espace les « chansons de gestes » qu'il a étudiées, qu'il ait détruit la légende de textes datant de l'époque des faits qu'ils rapportent, et accrus, enjolivés au cours des siècles suivants, il

n'y a pas de doute à cet égard. Mais l'essentiel reste à expliquer : pourquoi est-ce autour de Charlemagne qu'un cycle a pris naissance ? d'où viennent les thèmes mis en œuvre, etc... ?

La présentation de cette littérature est en général la suivante : en italique, une biographie et une brève bibliographie de l'auteur étudié ; en romaine, une analyse et un commentaire de son œuvre ; pas de notes au bas des pages. Ce mode de présentation a l'avantage de faciliter la lecture ; l'inconvénient de réduire le nombre des références. Il convient somme toute à ce livre accompagné d'illustrations admirablement choisies, qui orchestrent le texte, en en détournant parfois l'attention. S'il y avait en outre des notes, l'attention risquerait de s'éparpiller tout à fait.

On ne pourra juger décidément l'ouvrage qu'après la publication du second tome. C'est un renouvellement de l'histoire littéraire du XVIII^e et du XIX^e siècle qu'il doit nous apporter. Et vu l'importance des influences étrangères au cours de ces deux siècles, il faut souhaiter que l'esprit nationaliste qui parfois se fait jour dans le tome premier ne se retrouve pas dans le deuxième. On peut réfuter une opinion allemande sans témoigner haine ni mépris pour celui ou ceux qui l'ont soutenue. Il importe aussi de se libérer de considérations d'actualité : que l'on ait donné récemment le nom de Guillaume Budé à une très louable entreprise de publication de textes anciens, cela n'a rien à voir avec l'étude de l'œuvre de cet excellent humaniste. Il convient enfin de ne plus sacrifier à la critique moralisante. « Aujourd'hui, écrit M. Joseph Vianey, il n'y a pas beaucoup de femmes, ni même beaucoup d'hommes qui puissent lire le *Moyen de parvenir* de Beroalde de Verville sans avoir assez vite la nausée. » Voire. Il est vrai que M. Joseph Vianey est le plus ingénieux de tous les collaborateurs de MM. Bédier et Hazard. Cette louange adressée à Racan suffirait à le démontrer : « L'honneur est grand pour Racan que, dans un pays de blé comme le nôtre, il soit l'un des bons poètes de la moisson. »

Ce sont là imperfections de détail. Cette histoire de la littérature est un ouvrage de fond qu'il faut posséder dans sa bibliothèque.

BENJAMIN GRÉMIEUX

UNE ENQUÊTE AUX PAYS DU LEVANT, par Maurice Barrès (Plon).

Depuis que s'est tue la grande voix de Barrès, nous sommes, malgré le peu de temps écoulé, mieux en mesure de situer l'homme dans ce qui sera, aux yeux de l'histoire, son milieu, c'est-à-dire dans ce qui était, pour lui-même, ses origines ou ses traditions. Le terroir lorrain ne renferme que certaines des racines de son génie. Quand il a, comme Candide, cultivé son jardin, Barrès a découvert que le domaine renfermait au moins deux enclos : le jardin de Bérénice et le jardin sur l'Oronte.

Rien ne saurait davantage l'apparenter à nos romantiques. Dans cette *Enquête aux pays du Levant*, ultime testament, il se proclame, tel Loti, des affinités avec les Persans, « les plus intellectuels des artistes ». Inutile d'ajouter qu'il n'est pas persan à la façon de Gobineau, moins encore à la façon de Montesquieu. Ce qu'il cherche en Syrie, c'est moins l'éternel paganisme qui séduisit les frères Tharaud, que la chrétienne Terre Sainte, libérale d'ailleurs autant que chrétienne, puisqu'elle accueille mille sectes rivales, y compris la libre pensée ; puisqu'elle conserve, en outre du Saint Sépulcre, la tombe d'Henriette Renan. Après l'auteur du *Génie du Christianisme*, il exalte le « génie de nos congrégations », et cette « enquête » prétendait moins à visiter le Vieux de la Montagne ou les danseurs mystiques de Konia qu'à trouver de nouvelles raisons d'encourager les Missionnaires du Levant. Malgré la splendeur de l'expression verbale, malgré le direct héritage de Lamartine et de Chateaubriand, la postérité ressentira quelque déception en trouvant de si rares talents au service moins de la conviction religieuse que de l'utilitarisme nationaliste.

Par là, Barrès s'avère Européen, quoiqu'il se dise « né pour aimer l'Asie ». Il est difficile de voir dans cette nostalgie de l'Orient chez un homme qui, déraciné, se serait fait horreur à lui-même, beaucoup plus qu'une attitude littéraire. Oui, l'Orient est « tout rempli de ces forces magnifiques », les forces religieuses. Mais, à tort ou à raison, ce sont celles qui font le plus défaut à l'Occident moderne. Ainsi du moins en jugent les Orientaux authentiques, à quelque partie de l'Asie qu'ils appartiennent. Où donc Barrès trouve-t-il que l'Occident « guide,

épure, emploie et sublimise » ces énergies toutes-puissantes ? L'Eglise romaine s'y consacre, mais dans une mesure très restreinte. Tous ceux, depuis Tolstoï jusqu'à Romain Rolland, qui ne désespèrent pas d'adapter à l'Europe la vocation asiatique pour la spiritualité, se sont néanmoins désolés de juger, comme Tagore, l'Occident trop peu sensible à cet intérêt suprême : le désintéressement.

*
* *

LES PRINCES LORRAINS, par *Albert Thibaudet* (Les Cahiers Verts, Grasset).

L'œuvre d'Albert Thibaudet commence à se laisser entrevoir en perspective. Perspective grandiose. Les deux colonnes grecques des *Heures sur l'Acropole* et de la *Campagne avec Thucydide* en soutiennent le péristyle et conduisent aux hypogées où Thibaudet a déposé les trésors français les plus durables de notre époque : le renouvellement de la poésie, son *Mallarmé*, son *Valéry* ; la lutte du passé et du présent, de la monarchie et de la démocratie, son *Maurras* ; le problème franco-allemand, et celui de la sensibilité post-romantique, son *Barrès* ; le renouvellement de la pensée philosophique, l'avènement de la métaphysique et de l'art de la durée, son *Bergson*. Quand on aura réuni en volumes, rivaux par le nombre des tomes et par la substance des *Causeries du Lundi*, ses *Réflexions sur la littérature*, où il a, en se jouant à travers l'actualité, retenu toutes les valeurs efficientes de cette période, Thibaudet apparaîtra avec toute sa taille. Peut-être sera-ce chez lui que la postérité viendra chercher la clef de notre temps, car nul n'aura « pensé » son temps comme Thibaudet.

Cette compréhension universelle, ce refus de choisir et d'exclure qui parfois, au jour le jour, nous irrite chez lui, sera un mérite de plus pour l'avenir. Rien, ni la raison de rien ne lui aura échappé.

Les *Princes Lorrains* viennent ajouter à l'œuvre de Thibaudet une annexe importante. De plus en plus soucieux de relier la littérature à la vie, il se décide cette fois à écrire un « cahier » de critique générale, de critique politique, et à unir sous le même titre Barrès et Poincaré. La grande nouveauté de ce « cahier vert », c'est la forme du dialogue employée dans

toute la seconde moitié de l'ouvrage. Le dialogue, sans doute forme suprême de l'intelligence humaine qui veut s'exprimer totalement. Ce qui gênait parfois chez Thibaudet, c'étaient les méandres incessants de la pensée, sa richesse excessive, sa complaisance pour tous les aspects contradictoires d'un même objet. Quand il monologue, Thibaudet ne parvient pas toujours à « distinguer » pour son lecteur toutes les faces de sa pensée. Le dialogue lui a cette fois permis de ne rien omettre. Après les dialogues de Valéry, voici ceux de Thibaudet, les uns et les autres sous le signe de Platon.

Ce dialogue sur la France et l'après-guerre, comment le résumerait-on et qu'y pourrait-on ajouter ? Justifications historiques, géographiques du poincarisme, de la tradition juridique et avocassière de la France ; justification européenne de la nécessité de liquider la guerre ; opposition justement balancée entre Poincaré et Jaurès, le « royaume » et « l'empire », tout cela éclairé des plus heureuses, des plus savoureuses formules. Jamais on n'avait mieux fait le tour du cercle sans issue où les nationalismes explicables hélas ! rôdent en attendant de s'entre-dévorer à nouveau. Le socialisme n'a pas brisé le cercle et de longtemps ne semble plus pouvoir le briser.

Le défaut peut-être d'une pareille systématisation ce serait de tout légitimer à la fois, de justifier tout le réel par cela seul qu'il existe. Mais Thibaudet ne tombe qu'en apparence dans cette erreur : il conçoit les choses dans la durée ; la roue tourne et aux princes lorrains, aux nationalismes succéderont les princes bourguignons, aquitains ou normands tournés vers le vaste monde et non plus hypnotisés sur des frontières. Aussi bien Thibaudet n'est-il guère tendre pour le nationalisme en général et le système des « marches » de protection en particulier. Pourtant il ne semble pas qu'il ait fait toute sa place à un élément qui, destructeur à certains égards, est à bien d'autres régulateur : le prolétariat. C'est en plus d'une circonstance déjà, depuis 1918, qu'il a en Allemagne fait avorter les tentatives nationalistes (putsch de Von Kapp ; Hitler, etc...). A toutes les imprudences, à toutes les accumulations d'explosifs des gouvernements, il faut opposer la volonté de paix, la lassitude des peuples. Quel gouvernement oserait aujourd'hui signer un ordre de mobilisation ?

Les pages consacrées par Thibaudet à Barrès ouvrent le livre avec une grave plénitude et une incomparable richesse de suggestions nuancées. Pour les discuter une à une ou seulement pour les énumérer, il faudrait des pages. Pourtant à la base du complexe système barrésien dessiné par Thibaudet, un élément fondamental me semble insuffisamment mis en lumière : c'est l'ennui de Barrès. Il a lutté pour ne pas baïller sa vie ; toute la part active de son existence, ses voyages, ses expériences, c'était en partie pour fuir son ennui et peut-être l'aridité de son âme, hantée de grandeur mais incapable d'effusion et de désir spontanés. Tout cela vient nuancer de dilettantisme le sérieux de son action.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LES PAS PERDUS, par *André Breton* (Editions de la Nouvelle Revue Française).

On s'attend à trouver un écrivain, on rencontre un individu. C'est une surprise souvent agréable. (Au reste, je ne dis point qu'on ne trouve pas aussi un écrivain dans les *Pas Perdus*.)

M. Breton parle d'Apollinaire, de Jarry, de Vaché, de Lautréamont, etc. ; qu'on ne croie pas à une suite d'études critiques ; en chacun d'eux, M. Breton n'examine que le côté qui lui ressemble à lui-même ; chacun d'eux n'est qu'un des traits qui composent son visage ; sans une forte personnalité l'ensemble eût pris une allure d'Arlequin ; mais M. Breton possède cette personnalité, et c'est sa propre figure, originale et nette, qui finalement apparaît ; si bien que le premier fragment de ce livre eût pu donner son titre au livre entier : *La Confession dédaigneuse*.

C'est un individu qui apparaît, plutôt qu'un homme. De parti-pris, M. André Breton rejette tout ce qui pourrait le rapprocher des autres hommes ; ce qu'il y a en lui de particulier, voilà ce qu'il chérit, ce qu'il cultive, ce qu'il exacerbe. Il se refuse à tout ce qui n'est pas lui-même en tant qu'individu ; bien plus, il s'applique à le mépriser, il le traque, il le couvre d'insultes. Il est intransigeant et orgueilleux ; il est arrogant et injuste ; il ne connaît, il n'admet pas d'autre vérité que la sienne. De là vient que sa personnalité ait un tel relief.

On s'y heurte, elle irrite, on voudrait la trouver haïssable ; on voudrait lui reprocher sa partialité, lui dire : « Vous ne vous prêtez pas assez ; vous écartez ce qui ne vient pas à vous ; tous les inconvénients d'une attitude, vous les possédez ; vous vous cachez volontairement une moitié du monde ; vous aimez trop les gestés, qui dispensent de la pensée, et les déclarations définitives, qui dispensent de chercher encore du moins en des sens divers ; ce sont les plus humbles, peut-être, qui sont les plus riches. »

Mais s'il ne méritait pas ces reproches, il ne serait plus André Breton. Et, quelques réserves qu'on fasse, on ne se peut garder de sympathie à l'égard d'un caractère aussi puissant, d'un esprit aussi constamment ardent. C'est un mystique sans objet, un conquérant sans but, un prophète sans foi.

MARCEL ARLAND

LA POÉSIE

POÈMES, de *Paul Morand* (au Sans Pareil).

La Nature ne fait pas de sauts ; Paul Morand non plus. Quand parurent, en 1919, en 1920, *Lampes à arc*, puis *Feuilles de température*, on était jeune, et on ne savait pas. A relire ces poèmes (est-ce poèmes qu'il faut dire ?) aujourd'hui, à la lueur des *Nuits*, on s'aperçoit que Morand était Morand dès sa naissance. En vérité, je défie quiconque de deviner l'extraction de phrases de ce genre : « Il rend la vie par ses yeux d'albumine, sans cils, rongés de rose » — « Entre les architectures puissantes du boulevard, coule une grasse humanité latine riche en poils, en dents, en bagues, en soie » — Sont-ce des vers des *Lampes*, des phrases de quelque *Nuit* ? Est-ce de la poésie, de la prose ?

Le titre : *Poèmes* me trouble. Je songe à d'autres souffles, secrets, vitaux, obscurs, à des cadences d'âmes. Mais qu'importe l'appellation ? Avant tout, Paul Morand est un prodigieux créateur d'images. Mais ce n'est plus l'image pour l'image. Chez lui, l'image décrit, explique, prouve. L'image a un sens. Tout lecteur est un Saint Thomas ; l'image est un moyen de créer l'évidence. Paul Morand, Jésus savent que la vérité n'est saisissable que sous forme de paraboles, d'images.

Mais le don des images s'accompagne volontiers de quelque solennité. Image appelle Mage.

La trouvaille de Morand est d'avoir fait de l'image une ironie (c'est le côté diabolique de Morand). Sous la chair verbale, toujours on sent le squelette du rire.

Ironie froide, métallique ! Tout Morand est implacable. Quelque chose de volontaire chez lui subjugué avec malaise. Jamais de caresses ; l'« argile idéale » est aux mains des manucures. Vitesse de l'amour, vitesse des aéroplanes. Morand n'est pas sensuel. Le positivisme du cœur. La peau des femmes est à facettes, voire à arêtes. On a parlé de fantaisie ; Morand n'est pas fantaisiste (peut-être les Poèmes sans oiseaux sont-ils pourtant plus ailés). L'imagination de Morand, si complexe qu'elle paraisse, ne comporte pas d'écaïts.

Ici, nul abandon n'est permis. Tout lecteur doit avoir l'esprit « en forme », toute lectrice le cœur solide. Lire est une gymnastique. Le plaisir que procure Morand a quelque chose de musculaire, de sportif. On le gagne comme une course. (Et à ce propos, y a-t-il des vieillards qui lisent Morand ?)

Un imagier à sec. Parfois cependant une note tendre, à la *Tendres Stocks* : « Les valeurs montent et descendent facilement, souffles d'une jeune poitrine ». Une seule fois, l'émotion : et c'est l'Ode à Marcel Proust :

*Silencieusement votre barbe repousse
Au fond de vos joues.*

Ça et là, des pointes obscènes pleines de naturel.

J'aime beaucoup le ton, assez spécial, de *Business* :

*5.000 dollars
à qui prouvera...*

Morand et le Modernisme, le Modernisme et Morand sont aujourd'hui inséparables (j'entends un certain modernisme d'affaires et de bars). Est-ce le premier qui a créé le second, ou le second le premier ?

On dit (on chuchote) que Morand vieillira. Je ne le crois pas. L'image ne vieillit pas. Les images homériques sont toujours neuves. « L'Aurore aux doigts de rose... » : il n'y a encore que ça !

J'entends quelqu'un me demander : Quel est l'enseignement

de Morand ? Car la mode aujourd'hui est aux théories, aux systèmes. A tel point qu'une puérile conception du monde basée sur le sport est en train de passer pour profonde...

Eh bien, Morand ne propose aucun enseignement. Sinon peut-être celui-ci : *il faut vivre avec son temps, — et mourir avant lui.*

Ou bien :

*La vie et la mort sont d'un excellent comique ;
le tout est de les lire dans une bonne traduction.*

Le livre s'achève sur une reproduction de la Voie Lactée : poème suprême !

L'œuvre de Morand est une échelle. On monte de A à N. En haut de l'échelle, la Voie Lactée.

JOSEPH DELTEIL

■
* *

ÉLÉGIES BRUXELLOISES, par Léon Kochnitzky (Editions du Monde Nouveau).

Quelles

Troupes d'oiseaux, o ia io, ia io !...

Ces oiseaux que Rimbaud eut la chance d'entendre à Bruxelles (Boulevard du Régent), ils ne se sont pas montrés avares pour M. Léon Kochnitzky. Bruxelles n'est pourtant pas tout à fait la ville des oiseaux. Mais M. Kochnitzky, doué d'un certain tempérament migrateur, semble y retourner volontiers comme à l'un de ses nids. On peut l'y suivre.

*Or dites-moi, je vous en prie,
quand est-ce qu'il est allé à Paris
le vieux Breughel ?
La parabole des aveugles
se multiplie autour du train ;
c'est le même clocher pointu,
les arbres les maisons le ruisseau la verdure...
Nous approchons de Bruxelles...*

Elégies ! L'humour du poète n'en fait pas tout le mérite. Et à la réflexion, on ne voit pas pourquoi des élégies bruxelloises seraient moins recevables que des élégies romaines, si l'on y reconnaît cette surcharge et cette légèreté qui donnent à la

Grand'Place de Bruxelles son caractère. Les grand'places d'ailleurs appellent les grand'routes, où l'on souhaite que l'auteur veuille toujours s'engager avec assurance : ce sont aujourd'hui les plus dangereuses, donc les meilleures. Il le sait bien.

MÉLOT DU DY

*
* *

LE CITADIN, POÈME OU ÉLOGE DE BRUXELLES, par Odilon-Jean Périer (à Bruxelles, chez l'auteur).

Arthur Rimbaud, Jacques Delille, deux grands poètes. M. Odilon-Jean Périer les invoque honorablement au seuil de cet *Eloge*. Bruxelles, dit la science, est bâtie sur un terrain très inégal. Elle ne peut guère se passer d'une correction poétique. Si Rimbaud vanta les fleurs et les oiseaux du boulevard du Régent (haut de la ville), Delille eût aimé sans doute les tilleuls de l'Allée-Verte (bas de la ville), promenade aujourd'hui fleurie d'entrepôts. C'est au bois de la Cambre que se promène M. Périer, et même il y navigue :

*Mes rames dérangeant un trésor argenté,
La barque obéissante échappe à son sillage.
Vous êtes mon ami, sylvestre paysage,
Vous êtes la dernière et meilleure raison
De qui ne connaît plus le dieu de sa maison.*

Voici les poètes d'accord : quand on sort de sa maison, on va à la campagne. C'est assez profond de sens. L'Homme des Champs qui fournit au Citadin l'épigraphe : « Vivre pour mes amis, mes livres, et moi-même », aurait pu aussi bien lui en fournir une autre : « Oh ! que l'homme sait bien embellir l'univers ! » (*L'Imagination*, chant iv). Mais, seul parmi les modernes, le citadin Odilon-Jean Périer réussit à me faire croire qu'une rue n'est pas un paysage détruit, une image dévorée, une page imprimée de travers, où les caractères dansent, où tout à coup, manquant à la nature, le nez de mon voisin dépasse la justification. Car c'est ici le vrai domaine de l'amitié, si « spirituel » — si naturel enfin — qu'il nous dispense peut-être d'en sortir :

*Paysages, lointains voyages, ciels changeants...
Mais trouverais-je ailleurs autant d'amis vivants ?*

*Ma patrie est où sont ces hommes délectables ;
C'est par eux que mes vers deviennent raisonnables,
Pour eux que je guéris d'un délire sacré ;
Ma ville obéissante est, refaite à leur gré.*

L'éloge d'une ville, l'éloge d'un monde, ainsi compris, est fait pour décourager la satire. Nous nous doutons un peu qu'il y a autre chose, quelque misère ici ou là, qui se doit autrement chanter : ne serait-ce que par principe, quand la muse est heureuse, il faut lui faire voir du pays... Mais n'y pensons pas maintenant, et sourions au poète qui, nous offrant une œuvre de choix très pur, nous sourit aussi, et parle bien :

*Il est assez de ruse en ce simple langage
Les lecteurs que je veux ne s'y tromperont pas.*

MÉLOT DU DY

LE ROMAN

DEUX HOMMES, par *Georges Duhamel* (Mercure de France).

Ce livre est une pathologie de l'amitié. Tous les individualistes ont un culte pour l'amitié, et M. Duhamel plus que tous les autres, parce qu'il place la vie sous le règne du cœur.

Peut-être l'amusante et pittoresque nouvelle qui forme le premier chapitre n'est-elle pas assez liée au reste du roman : une aventure pittoresque nous prépare mal à des événements tout intérieurs. Mais enfin, qu'Edouard épouse de confiance une femme qui s'est donnée à lui par erreur, cela éclaire déjà sur la bonhomie et la simple solidité de son caractère. L'histoire des deux hommes commence à la rencontre d'Edouard et de Salavin. L'étonnement d'Edouard qui se sent attiré et déjà modifié, qui s'affine pour se trouver d'accord avec le compagnon inconnu, la timidité et les attentions des premières rencontres, ce début d'amitié ressemble à la naissance d'un amour. Mais la confession tourmentée de Salavin qui cherche à se dérober à un sentiment qu'il croit trop haut pour lui, la naïveté et la générosité d'Edouard qui reste sourd aux scrupules de son ami et le hisse jusqu'à cette amitié sont d'un sentiment plus grave et plus nouveau. La visite de la famille d'Edouard à celle de Salavin, où les deux femmes se réunissent autour de l'enfant et les deux

hommes autour des livres, sont l'idylle, la lune de miel. Les deux caractères déjà déteignent et réagissent l'un sur l'autre. Ils arrivent à l'intimité, puis, grâce aux bienfaits d'Edouard, presque à la vie commune. L'amitié à ce moment vieillit et ne peut plus que se gâter. Peut-être est-ce une leçon du livre que l'intimité entre deux hommes qui ne sont plus des adolescents est laide en elle-même, et qu'il faut aux gens mûrs beaucoup de pudeur et un constant souci de la politesse. Ensuite Salavin (qui, vu cette fois-ci du dehors, semble avoir pris plus de relief) a un trait bien marqué dans son caractère, c'est la vocation du malheur. Il a fait passer en Edouard quelque peu de ses indécisions et de son aigreur. Edouard cesse d'être assez fort pour dominer les humeurs communes. Alors la rancune du faible écrasé par les bienfaits, mécontent de celui qui a voulu le forcer à s'élever, éclate dans la scène de la brouille, où Edouard reste impuissant et désolé. — Je te dois tout ; comment as-tu fait pour me mettre dans une situation pareille ? L'acuité douloureuse de la brouille est peut-être dépassée encore par la description de Salavin acharné à détruire le plus haut de lui-même, jetant sa flûte au feu, puis anéanti par la solitude et le silence.

Les regrets d'Edouard, les remords de Salavin, les efforts qu'ils n'osent jamais poursuivre pour renouer la résignation des deux femmes entraînées malgré elles dans la brouille de leurs maris, préparent l'anoblissement, par sa douleur même, d'Edouard, qui achève le livre dans une magnifique invocation.

Faire un roman avec un drame intérieur qui n'est pas un drame d'amour ou de famille, peindre, non pas deux caractères, mais les moments de deux caractères en constante réaction l'un sur l'autre, la peinture d'un sentiment si peu connu dans notre littérature, cela demandait une divination infaillible des nuances du cœur, une délicatesse et une maîtrise que possède seul M. Duhamel. Il est le seul peut-être aujourd'hui qui sache unir le sens du concret, du particulier et du moment, avec la sobriété et la pudeur du style. Dire que quelques passages, quelques descriptions surtout, où M. Duhamel laisse jouer son humour sans piquants, seraient beaux ailleurs, mais ne sont pas ici au niveau du reste, ce n'est que rendre hommage à la beauté de l'ensemble. Penser que les puissances du Bien et du Mal règnent trop sur l'imagination et la vie des deux amis, et que ce mani-

chéisme, naturel chez Salavin, l'est peut-être moins chez Edouard, on voudrait pouvoir le faire sans manquer à l'admiration et au respect que mérite ce livre. Car si haut que la critique le mette, elle ne le mettra jamais assez haut.

JEAN PRÉVOST

*
* *

LAZARE, par *Henri Béraud* (Albin Michel).

Jean Mourin, qui s'éveille le soir du 13 décembre 1922 dans la chambre n° 67 d'un hôpital de fous, s'étonne d'abord. Il apprend ensuite, et parvient à se rappeler qu'il a été victime seize ans plus tôt d'un accident d'autocar. La commotion l'a transformé : un autre que lui s'est réveillé, et a vécu depuis le 14 juin 1906 dans son corps : c'est un nommé Gervais, brave homme un peu surnois, tailleur (alors que lui Mourin était délicat, tendre, musicien).

Bien. Jean Mourin guéri sort de l'hôpital, et se trouve seul : ni femme, ni amis ; personne qui ait son âge, ou son manque d'âge. Il en souffre, il lit les psychologues qui ne le consolent pas. Il prend le parti de s'intéresser à son double, seule personne qu'il ait sous la main : peu à peu il sent ce double revenir en lui. Et même hors de lui : il rencontre, ou croit rencontrer Gervais dans un music-hall. Puis, comme ce Gervais le suit et le tourmente, il prend le parti de l'étrangler.

Va-t-on l'arrêter ? Il s'enfuit, jusque sur un bateau. Le soir venu, il descend dans sa cabine. Cette cabine ressemble à une chambre d'hôpital, elle porte le n° 67, elle est une chambre d'hôpital. Nous sommes le 13 décembre 1922 ; tout a fini de se passer en quelques moments, tant la pensée est rapide. Jean Mourin, pour n'être pas seul, redevient tout à fait Gervais.

Tel est le sujet de *Lazare*. C'est un beau sujet, comme l'on dit, et difficile. Il se place exactement à la rencontre de deux paradoxes psychologiques : la rapidité de la pensée, la pluralité des personnes. Le premier de ces paradoxes semble à peu près indiscutable ; le second est aujourd'hui contesté : il paraît à certains psychologues tenir à une intrusion de la littérature dans la science de l'esprit.

— Auquel cas la littérature serait fondée à reprendre son

bien ? — Certes, c'est à quoi Béraud s'applique, et nous applique avec lui.

*
* *

Lazare cependant est monotone : sans variété ni couleur. L'on n'y voit rien. Les paysages, les choses, les gens n'y figurent que par clichés, et, si l'on peut dire, par définitions. Une rue est ainsi l'endroit où l'on se croise, et même où l'on s'entre-croise :

Il regardait la foule, dont les courants *s'entre-croisaient* sur les boulevards. (p. 81)

Des passants hâtifs, quelques chiens *se croisaient* devant une palissade. (p. 47)

C'était un samedi. Des couples *se croisaient* sur l'ébène luisant des trottoirs. (p. 109)

... tous ces êtres, hommes et femmes, qui *se croisaient* insoucieusement... (p. 116)

Il suivait d'un regard maussade la course des voitures qui, lancées en deux courants, *s'entre-croisaient*... (p. 144)

Il suivit des rues courtes où *se croisaient* des officiers et des soldats. (p. 155)

Ainsi de suite. Béraud, dont les reportages ne manquaient pas de variété, procède ici par répétition. Il semble qu'une contrainte continuelle détruise les meilleurs de ses moyens. Imagine-t-il ce trait, que Jean Mourin souffre de ne pas paraître ridicule — moqué, il se sentirait moins seul — ce n'est pas une fois, mais dix qu'il le répète. Il nous le cite moins qu'il ne veut nous l'apprendre :

... Il allait, un peu gêné seulement à cause de sa mise... cependant il passait inaperçu (p. 49).

Nul ne parut remarquer le costume démodé... de ce client inconnu (p. 93).

Une chose l'étonnait : c'était que son complet étriqué, sa cravate-plastron ne retinssent l'attention de personne... (p. 81).

L'on cherche ailleurs, sans le trouver, le morceau de bravoure qui donnerait un « ton » au livre, le viol qui fait lire *Nach Paris*, l'écartèlement du *Vitriol de lune*, la scène d'amour à plusieurs de *La Garçonne*. *Lazare* est, de ce point de vue, assez honnête — j'entends littérairement honnête. Et sa mono-

tonie même pourrait n'être après tout qu'une forme d'honnêteté : il faut songer en le lisant que rien ne se passe réellement ; Jean Mourin seul doit tout imaginer, ses moyens sont assez pauvres.

Béraud saurait donc rendre cette pauvreté ; mais enfin elle n'est dans son œuvre de toute façon que la part du roman. Reste la part du romancier.

*
* *

Il est tout un ordre de lieux communs un peu voyants, que l'on reproche volontiers aux écrivains d'employer. Je ne sais si le reproche est tout à fait juste ; des romanciers qui ne manquent pas d'une certaine puissance vulgaire, Georges Ohnet ou Zevaco, ne se montrent guère scrupuleux sur ce chapitre. Certes, Henri Béraud non plus :

Il connaissait ces mots, que les savants lancent comme de tristes fusées dans les ténèbres de l'ignorance humaine. (p. 39)

ou :

Jeanne la compagne tendre et ingénue, la sœur élue... Un amour commun de la musique les avait rapprochés, puis jetés l'un contre l'autre pantelants. (p. 52)

Il sonde ces étranges mystères de la neuro-psychiâtrie, que dans leur insouciance les hommes côtoient chaque jour sans trembler... (p. 118)

Seulement Zevaco ou Ohnet, lorsqu'ils usent de tels lieux communs, c'est tout naturellement, sans effort, et comme ils se serviraient de mots un peu plus longs que les autres. Au lieu que Béraud se trouve par eux bouleversé ; il semble qu'une révélation le frappe. Il s'arrête après eux et les laisse épuiser leur effet :

... dans les ténèbres de l'ignorance humaine. A quoi bon, hélas ! à quoi bon, puisque rien ne viendrait jamais le consoler...

ou bien :

... côtoient chaque jour sans trembler. Il sut bientôt comment le moi se relâche. A la clarté de ces lumières il lut mieux la copie d'une longue communication que le Docteur lui avait remise.

A peine a-t-il écrit :

Un épisode qu'il croyait détruit pouvait donc échapper au néant, subvertir l'ordre des faits... ? (p. 126)

qu'il ajoute, satisfait :

Mystères redoutables.

Il est peu de pages de *Lazare*, l'on s'en doute, qui ne contiennent au moins l'un des mots : mystérieux, mensonger, singulier, inconnu, monstrueux, incroyable, inexprimable, inconcevable...

Au surplus, il n'est guère douteux que c'est à de tels mots, à de telles phrases que pense Béraud lorsqu'il écrit, avec une gentille naïveté, qu'il veut « élargir les possibilités de la vraisemblance ¹ », ou bien exprimer « la vie et son chaos plein de splendeur ² ». Les lieux communs donnent couramment ce sentiment à qui les dit, parfois à qui les entend. Mais le monde moral, où se débat Jean Mourin n'est ni chaotique, ni splendide ; il présente exactement la même sorte de monotonie que son monde matériel. Ou plutôt l'on voit à quoi tenait cette première monotonie. Elle est insistante, appuyée ; il semble que Béraud ne s'arrête pas de vouloir faire effet sur nous, ou bien encore qu'à grands gestes, à grands coups, il s'efforce continuellement d'atteindre un but qui lui échappe.

*
* . *

Ce but pourrait bien être son sujet : l'homme seul. Un beau sujet, a-t-on dit. Oui, c'est-à-dire un sujet qui exigerait d'abord qu'on le débarrassât de toute sa beauté. Il est peut-être facile de faire un bon tableau, qui représente un rocher ; mais les difficultés commencent si le rocher ressemble déjà à un bon tableau : il y faudra l'entreprendre, obtenir de lui pour commencer qu'il change de façons. Or la psychologie n'apporte pas aux romanciers une aide beaucoup plus sensible que ne ferait aux peintres un rocher de carton-pâte : sans doute elle offre une disposition, un arrangement des faits de l'âme assez semblable en apparence à celui qu'obtient le romancier — et propre, peut-on penser, à provoquer la même émotion. (D'autres que Béraud s'y sont laissé prendre.) Seulement elle risque par là de donner à l'écrivain le sentiment

1. Dédicace de *Lazare*.

2. Av.-propos de la *Croisade des Longues Figures*.

que son roman est tout fait, qu'il n'y a plus qu'à le nommer, l'expliquer, le vulgariser. *Lazare* ainsi se trouve du premier coup achevé :

Il eut le sentiment d'une solitude si monstrueuse que nul, parmi les hommes, en aucun temps, n'en connut de telle... (p. 71)

Ou bien :

Il était lui-même hors de l'humanité, aussi mort qu'un mort... (p. 67)

Dès la page 85, Jean Mourin est « incapable d'un nouveau frisson ». (Nous aussi, bien entendu). Il ne reste qu'à répéter, délayer. Par quelles phrases, on l'a vu. Or le pire est que pour Béraud aussi ce sont phrases, par lesquelles il « traite un sujet. » Il ne faut pas espérer un instant que ce sujet lui échappe, et dans l'ombre s'accroisse, se forme silencieusement. Non, chaque page l'affirme ou le démontre, et par un tel effort enfin lui ôte toute vraisemblance.

— Mais, dit Béraud, puisqu'il est vrai ! » Sans doute. Seulement, loin que la littérature reprenne son bien, elle ne cherche alors qu'à chiper celui de la science. Et quelle délicatesse n'eût-il pas fallu à Béraud pour éviter ici le chantage à la psychologie. Tout de même, la chose était possible : le plus naturel des événements qui se passent dans *Siegfried et le Limousin* est que Siegfried soit double. Ce n'est qu'aux dernières pages de la *Porte Etroite* que l'on peut songer à donner un nom psychologique à la souffrance d'Alissa. Je n'aurais pas voulu parler ici de Gide, ni de Giraudoux. Mais quoi, Henri Béraud m'y force, qui écrit (et c'est le principal argument de la *Croisade des Longues Figures*) :

Je me flatte de fabriquer un essai ou un roman de Gide... qui trompera les Gidards eux-mêmes. (p. 150)

Eh bien, l'expérience a été faite. Elle est amusante ; elle explique que se retrouvent dans *Lazare* tous les défauts à peu près que Béraud suppose être ceux de Gide ; elle valait que l'on parlât un peu longuement d'un roman qui n'est d'ailleurs pas bon, ni même médiocre.

JEAN PAULHAN

CONTES DÉSOBLIGEANTS (Editions du Nouveau Mercure) ; NOTRE-DAME DE LA SAGESSE (Grasset), par *Pierre Dominique*. (Prix Balzac)

M. Pierre Dominique continue une tradition un peu négligée ces temps-ci, celle dont Barbey d'Aurevilly, Léon Bloy, Huysmans, Mirbeau parfois, Paul Adam sont les derniers représentants. Il est, en ce temps de réalistes et d'apocalyptiques et visionnaires. Le seul autre écrivain visionnaire que nous possédions présentement avec M. Dominique est une femme, M^{me} Renée Dunan. Mais elle n'est pas comme lui apocalyptique ; un fonds de scientisme la retient sur la pente où M. Dominique, catholique tombé dans le positivisme, roule jusqu'au bout.

Le regard de M. Dominique déforme tout. Il nous livre des hallucinations, surtout érotiques, dans ses *Contes désobligeants*, mystiques et subversives dans *Notre-Dame de la Sagesse*. Les êtres qu'il peint s'agitent devant nous comme les ombres démesurées et grimaçantes que dans le noir une lanterne fait soudain jaillir d'un mur. Les *Contes désobligeants*, c'est l'irréalité satanique d'un sabbat de Shakespeare, d'une Prison du Piranèse, d'un cauchemar de Brangwyn : l'odeur de la mort et du sang, le froid d'une cave ou le souffle chaud et monstrueux d'une nature sans cesse en gésine et en putréfaction, sous l'éclat dur d'un soleil sans pitié. *Notre-Dame de la Sagesse* nous transporte au cœur même de la folie, dans un asile d'aliénés d'abord, où les médecins ne sont guère moins fous que leurs malades, puis au centre d'une émeute, issue d'une psychose collective. L'attraction exercée par un mystique, classé dément, sur la maîtresse d'un interne, sage par définition, fournit à M. Dominique son thème romanesque principal. Elle est étudiée, suggérée avec une rare puissance.

Dans l'un et l'autre de ces livres, derrière la figure humaine, la doublant, la commentant, la mouvant, M. Dominique dresse des figures bestiales, celles des animaux les plus vils, les plus lubriques, les plus répugnants : boucs, singes, porcs, serpents. Cela rappelle les imageries des primitifs italiens, les jugements derniers du *Campo-Santo* de Pise ou de la Chapelle des Espagnols, à Sainte-Marie Nouvelle ; de plus loin, cela rappelle le lynx et la panthère, certaines « bolgie » dantesques.

Les êtres frémissants, tumultueux, effrénés ou maniaques dont M. Dominique fait ses héros, lui appartiennent en propre et ne doivent à peu près rien aux héros diaboliques de Barbey ou à ceux des *Histoires désobligeantes* de Bloy. Ce sont des héros tourmentés par le nouveau mal du siècle, comme ceux de Proust et de Pirandello, de Soupault ou de Drieu La Rochelle. Ils naissent d'une crise aiguë de la connaissance, comme ceux de Musset naissaient d'une crise aiguë de la volonté. Ce n'est pas seulement à la recherche de leur personnalité que courent les héros de *Notre-Dame de la Sagesse*, c'est à la recherche de la réalité. Entre le réel tel que le définit le consentement universel des hommes normaux et le réel tel que l'admettent les fous, où est la ligne de démarcation ? Où est la frontière entre le réel et le rêve ? Pourquoi les perceptions des hommes dits normaux seraient-elles plus vraies que celles des hommes dits fous ? Et qui est fou, qui est sûr de ne pas l'être ?

Cette angoisse de la réalité, elle torture Pierre Dominique comme elle torture Pirandello. Tous deux sont insulaires et méditerranéens : l'un corse, l'autre sicilien. Le rapprochement est curieux.

Aussi bien faut-il noter chez M. Dominique que l'âcreté de son positivisme pessimiste débouche parfois dans un paganisme teinté d'hellénisme (dans le *Chevrier des Contes* par exemple). Et pour bien caractériser sa nature et son art, on pourrait le comparer à ce panorama corse de la Spelonca entre Porto et Evisa, où se mêle au paysage méditerranéen le plus caressant la sauvagerie de la montagne la plus abrupte et la plus tourmentée. M. Pierre Dominique est un produit caractéristique de la Corse ; il la contient et il l'explique toute.

Ses deux premiers ouvrages offrent donc un grand intérêt. Ils ont assez de qualités pour qu'on ne soit pas tenté d'en dissimuler les défauts. Ils pèchent d'abord par excès d'idéologie et par la faiblesse de cette idéologie : l'auteur fait trop souvent irruption dans le récit pour en tirer la morale ; un romancier, un conteur n'a pas à tirer la morale ; et la morale ici n'est pas toujours très nette, ni dépourvue de contradictions. Il y a parfois quelque chose d'un peu primaire dans les idées exprimées ou sous-entendues. Dans sa théorie de la folie ou de la demi-folie générale, par exemple, M. Dominique s'arrête à mi-chemin :

que les médecins soient aussi tarés que les malades, que les apôtres suivis par les masses soient des déséquilibrés, ce sont là des constatations un peu simples si on prétend philosopher, et non pas se borner à conter. Si l'on théorise, il faut aller ou bien jusqu'à la négation du monde extérieur, à l'incommunicabilité véritable des êtres, à l'idéalisme absolu ou bien jusqu'au scepticisme total et édifier, comme Pirandello, une théorie de l'esprit (et non pas seulement des rapports sociaux) sur ces bases.

Deuxième défaut : l'in vraisemblance, l'arbitraire de l'anecdote dans *Notre-Dame de la Sagesse*. M. Dominique s'est accordé trop de facilités en faisant de son fou un sage qu'on imagine difficilement retenu par un psychiatre dans un asile et en faisant de l'un de ses médecins un paralytique général, du second un maniaque hanté de la peur des microbes, du troisième, un déséquilibré par la jalousie.

Troisième défaut partiel : le style. Celui de M. Dominique a de la force, de la vie, du mouvement, mais il manque de naturel, recherche l'éclat, l'effet, la formule dense et explosive qu'il n'atteint pas toujours, d'où des obscurités, des abstractions, des gaucheries, un mauvais goût pénibles. Et parfois de la platitude. « Une quatrième personne qui, se levant sur son séant, dresse le plus violent roux du monde, à incendier vingt asiles... » « Elle faisait l'ignorante à cause de Larivière, très au courant qu'elle était d'habitude du travail de son ami. » « Contre le mur, une triple haie de stupidités somnole... » C'est évidemment trahir que de découper ainsi des phrases, de les priver de la phrase précédente qui les pousse, de la suivante qui les entraîne. Mais c'est précisément parce que le style de M. Dominique est original ou vise l'originalité qu'il faut lui signaler les dangers qui le menacent.

Après ces deux débuts, on peut attendre avec curiosité les livres de maîtrise de M. Pierre Dominique.

BENJAMIN CRÉMIEUX

*
* *

LE PLUS GRAND PÉCHÉ, par *André Thérive* (Grasset). (Prix Balzac).

En vérité il ne se peut rien concevoir de plus volontaire que

le roman de M. Thérive. Tout se passe comme si l'auteur s'était proposé à lui-même un certain thème sur lequel s'est ensuite exercée son activité constructrice. Et peut-être ce labeur visible est-il préférable au laisser-aller indolent où tant d'écrivains se complaisent ; pourtant le lecteur a quelque peine à n'être point rebuté par ce qu'il y a dans ce récit à la fois de *gratuit* et de *contraint*. Le mage hollandais qui convertit Léonard Vallade au sombre culte du « Dieu mortel », du « Dieu qui ne veut pas qu'on vive » n'est qu'une fiction — grimaçante — de l'entendement abstrait ; l'empire qu'exercent ses schopenhauériennes diatribes sur l'âme fléchissante de Léonard se laisse sans doute concevoir : mais l'objet que doit se proposer le romancier consiste-t-il bien à conclure ces trop faciles alliances entre des êtres de raison qu'il rapproche ou sépare à son gré ? L'ascendant que Léonard exerce à son tour sur sa sœur, la faible Aména, en qui il s'applique à tuer le goût de vivre, se réduit lui aussi trop visiblement au primat d'une idée — pensée dans sa nudité théorique — pour qu'une telle aventure nous puisse émouvoir. Il n'est pas jusqu'à la façon même dont M. Thérive a semé la contradiction dans le cœur de son héros — il tombe amoureux au plus fort de sa lutte contre l'amour — qui ne mette en relief le caractère intellectuel et schématique du livre. Les personnages de M. Thérive ne lui résistent point : il les charge, puis les recharge comme des accumulateurs ; et ils vont ainsi quelque temps tout seuls, si cela peut s'appeler aller.

Et pourtant ce livre n'est nullement indifférent : *par-dessous* l'idéologie qui l'alourdit et le fait ressembler à certaines pièces de Fr. de Curel, il monte de ces pages une odeur triste et intense, une odeur de taillis après la pluie — comme si la réflexion volontaire n'était pas arrivée à détruire tout à fait l'expérience naïve, ancienne, peut-être insaisissable qui sans doute l'a suscitée. Certaines pages du *Plus Grand Pêché* ont la beauté maussade d'une de ces éclaircies blanchâtres qui font luire — trompeusement — un paysage sous les lourdes nuées suspendues.

GABRIEL MARCEL

LE TRIO EN SOL MAJEUR par *Louis-Léon Martin* (Fayard). (Prix de la Renaissance).

M. Louis-Léon Martin n'a encore rien écrit de mieux que *Tuvache*. J'ai dit ici tout le bien que je pensais de cette « tragédie pastorale ». Avec *Le Jeune homme au cycle-car*, M. Martin s'était engagé dans une voie dangereuse ; seuls des tableaux de mœurs brossés avec malice et vivacité sauvaient ce livre. Avec *le Trio en Sol Majeur*, il s'enfonce encore plus avant dans cette voie. Le talent de M. Louis-Léon Martin n'est pas en cause, c'est sa conception du roman qui l'est. Après s'être proposé d'écrire des romans d'analyse sur un mode presque badin et d'obtenir des effets d'émotion à force de retenue et de pudeur, comme dans *Tuvache*, M. Martin veut maintenant écrire de véritables romans d'idées tout en restant spirituel, léger, accessible à tous. Il veut faire penser en divertissant. Et pour cela il juxtapose à son récit (l'histoire d'un Boubouroche, plus clairvoyant et qui reconquiert sa liberté) l'exposé des idées générales qui l'ont poussé à l'écrire. Sa théorie de l'homme de confection qui n'éprouve que des sentiments de confection divertit l'espace d'un chapitre, mais manque de l'ampleur et de la solidité nécessaire pour charpenter tout le roman.

La soudure d'une théorie et d'un récit chargé de l'illustrer est toujours difficile à réaliser ; mais quand la théorie prétend toucher aux problèmes les plus graves de la psychologie et que le récit côtoie le comique, la soudure est à peu près impossible. Après avoir ri à la lecture de Molière ou de Courteline, on peut bien avoir envie d'en pleurer, mais qu'un récit humoristique soit de temps à autre interrompu et le lecteur prévenu directement par l'auteur des dessous sérieux ou tragiques de cet humour, c'est une attitude insoutenable. Toute l'habileté de M. Martin, tout l'agrément des détails qu'il a accumulés ne peuvent rien changer à cela. M. Martin est conteur et humoriste : qu'il nous conte en humoriste, sans les commenter, des histoires, et qu'il les choisisse moins banales que ce *Trio en Sol Majeur*. Il faut un Charles-Louis Philippe pour mettre sans danger la banalité en roman.

BENJAMIN CRÉMIEUX

LE THÉÂTRE

JE SUIS TROP GRAND POUR MOI, de *Jean Sarment*, à la Comédie Française.

Cette année aura été, au moins au théâtre, celle des déceptions. Après M. Paul Raynal, M. Jean Sarment. Et pourtant quelles acclamations n'avaient pas salué le *Pêcheur d'Ombres*, et même cette *Couronne de Carton* où un peu de vrai lyrisme se diluait dans tant d'aqueux bavardages : l'Europe entière fut aussitôt admise à ratifier le verdict des enthousiastes ; un Laforgue dramaturge nous était né ; qui sait ? peut-être un second Musset. Déjà le *Mariage d'Hamlet*, irrévérencieuse et morne facétie, nous avait fait à tous concevoir certaines inquiétudes ; la pièce que vient de représenter la Comédie Française ne permet plus guère de doute ; le cas de Jean Sarment ressemble beaucoup à celui de tant d'« esprits prodiges ». Ce n'est probablement pas un hasard si Tiburce de Mortecroix, le héros de *Je suis trop grand pour moi*, court après son enfance et s'essouffle dans cette vaine poursuite. L'auteur sent bien, lui aussi, confusément que le meilleur de lui-même est derrière lui ; rien de plus significatif à cet égard que la place occupée dans toutes ses pièces par l'évocation des souvenirs du premier âge. Cette hantise pourrait être assez émouvante — encore qu'elle soit d'ordre purement lyrique et qu'un dramaturge doive certainement tendre à s'en libérer ; mais ce qui est irritant, c'est l'utilisation complaisante, l'exploitation de ces « réserves » ; on dirait que Jean Sarment invite le spectateur à cheminer à ses côtés dans le jardin privé où il se promène un sécateur à la main, cueillant de temps à autre une fleur parmi les plates-bandes soigneusement entretenues et arrosées — de son rêve nostalgique.

Rien ne saurait paraître d'abord plus saugrenu qu'un rapprochement entre Paul Raynal et Jean Sarment ; mais on est frappé de constater chez l'un et l'autre un attachement commun à des formes littéraires jadis admirables, mais qui ne semblent plus pouvoir porter désormais de fruits nourrissants. Plus exactement peut-être, chacun d'eux se laisse hypnotiser par un certain type de poète (Corneille-Musset) dont le renouvellement

n'est plus aujourd'hui concevable ; leur regard est tourné vers le passé ; et ce qu'on croit être leur façon d'innover n'est que leur manière à eux de se ressouvenir. Je ne songe pas d'ailleurs à contester l'existence chez l'un comme chez l'autre de remarquables dons naturels ; mais c'est précisément là ce qui donne au problème posé par leur double et indéniable échec un caractère angoissant. Esclaves de leur facilité ; grisés aussi — il faut bien le dire — par les trop rapides succès que cette facilité même leur valut, ils bâtissent leur œuvre comme ils organisent leur publicité ; et cette œuvre n'est en quelque sorte que l'amorce ou la phase initiale de cette publicité même.

De la pièce est-il bien besoin de parler en détail ? une scène à la Musset entre une Cécile plus sotté que nature et un Valentin sadique et détraqué y nage — tel cet entremets qu'on nomme île flottante — au milieu d'une crème très étendue où une ironie plutôt rance qu'acidé se mélange tant bien que mal à un doux romanesque. Le personnage de Virgile Egrillard — fort plaisamment composé par M. Léon Bernard — ne me paraît pas avoir été, comme on l'a dit, « pris sur le vif » ; c'est une synthèse adroite et improbable de Don Quichotte et de Sancho Pança ; mais la capitulation de cet idéaliste falot devant les formes rebondies — et les matelotes — de la veuve Bourru illustre médiocrement la faillite du rêve et le triomphe de la matière. Mieux vaut encore cependant cette silhouette de Giboyer militant, rutilant et famélique que le personnage de Tiburce : « l'homme le plus riche du monde », jeune seigneur, errant, tendre, pervers et désabusé en qui on craint de reconnaître la romantique effigie que l'auteur s'est tracée de son âme ; c'est qu'en effet entre les illustres modèles dont plus ou moins directement il s'inspire et ses propres ouvrages il semble bien que vienne chaque fois s'interposer une certaine image stylisée de lui-même — vignette shakespearienne retouchée par Oscar Wilde, ou plutôt chromo de prince nonchalant et mélancolique, dont sans doute au temps jadis il s'est longuement enchanté, avant de nous le faire adresser franco comme les primes de l'*Illustration* dont s'ornent les intérieurs modestes.

GABRIEL MARCEL

*
* *

LE VEAU GRAS, comédie en 4 actes, par *Bernard Zimmer*. (Théâtre de l'Atelier).

L'enfant prodigue, c'est le joli fils d'un pauvre pharmacien de province, qui revient chez ses parents après avoir fait fortune à Paris « entre deux eaux », comme l'on écrivait à l'époque d'« on dirait du veau ». Ses parents d'abord étonnés de ses complets gris-souris et de ses bagues ne tardent pas à se montrer indulgents, puis complaisants, et c'est à qui apportera les récipients de la maison — le seau à ordures, le bidet, le bas de laine — pour recueillir la pluie d'or.

Cette première manifestation du talent de M. Zimmer nous laisse consolé de tant de vilaines âmes. (Je veux parler des parents, car toute notre sympathie va au personnage du jeune mec, si beau, si sec dans son indolence, son indifférence, bon aux pauvres, mauvais aux riches.) La mère tendrement abrutie, le père artérioscléreux et dévoré de tics électoraux, l'excellent vieux révolté à lavallière rouge, nous ont charmé. Seule la vieille dame semble un peu conventionnelle et aurait gagnée à être traitée plus mal.

Cette satire savoureuse, ce « rire noir », cet âpre guignol, ce n'est ni du Jules Renard ni du Mirbeau ; c'est du Bernard Zimmer, personnalité neuve, bien formée et qui demain, comptera au théâtre.

Après M. Marcel Achard, Bernard Zimmer : le théâtre de l'Atelier a la main heureuse cet hiver.

PAUL MORAND

*
* *

L'INVITATION AU VOYAGE à l'Odéon et le PRINTEMPS DES AUTRES au Théâtre Fémina par *Jean-Jacques Bernard*.

Les deux dernières pièces de Jean-Jacques Bernard méritent l'une et l'autre de retenir l'attention : elles ne valent pas seulement par un dialogue à la fois sobre et significatif, par un sens très sûr des accents, des valeurs ; par une discrétion, une délicatesse essentielle dont on voit peu d'exemples aujourd'hui ; bien loin de les fabriquer, de les tailler dans une substance étrangère à lui-même, il est visible que l'auteur forme tendre-

ment ses pièces de son propre tissu spirituel. Ce n'est pas tout : J. J. Bernard me paraît avoir eu le mérite d'inventer non point à la vérité une formule nouvelle, mais un type original de construction dramatique. Il faut oublier ici les phrases imprudentes par lesquelles, au lendemain de *Martine* et sous l'influence de Gaston Baty, il parut reprendre à son compte une dogmatique du silence dont après tout, le *Trésor des Humbles* est la source. Il n'est rien dans ce théâtre qui procède de la rhétorique à rebours dont Maeterlinck nous a donné de si regrettables exemples. Dans l'*Invitation* et dans le *Printemps des Autres*, comme dans *Martine*, l'action gravite autour d'un personnage unique dont la vie s'organise à la fois sur deux plans hiérarchisés : l'un d'eux est celui des apparences, l'autre celui de la conscience profonde. L'auteur prend d'abord soin, par la façon même dont il délimite notre champ visuel, de nous faire assister à la formation, dans l'âme du protagoniste, du pli secret et pour nous seuls visible qui, insensiblement, en modifiera l'instable équilibre. C'est ainsi que nous voyons naître dans le cœur de Marie-Louise la hantise qui, associant l'image jusqu'alors inerte d'un visiteur banal à celle d'un continent lointain et mystérieux, prendra lentement la figure de l'amour. Grâce à la priorité qui nous a été ainsi conférée, nous sommes en mesure d'interpréter des actes qui demeurent en partie inexplicables pour celui-là même qui les accomplit. Quand aux autres personnages, dont l'apparence et la réalité coïncident, ils sont littéralement dans un autre univers que le protagoniste. Entre ces mondes clos, incommunicables, notre intelligence secondée par l'auteur jette à chaque instant de fragiles passerelles à nous seuls réservées. La pièce s'achève quand ce qui n'a cessé d'être clair pour nous devient intelligible aussi pour les acteurs du drame obscur dont on nous a rendus témoins. Clarisse Brieuille n'a cessé de se conduire comme la rivale de sa fille ; la pièce s'achèvera quand celle-ci aura deviné l'équivoque tendresse que sa mère nourrit pour son mari. Théâtre en quelque sorte somnambulique mais au sein duquel s'exerce l'intelligence la plus lucide, la plus ingénieuse. Et cette ingéniosité même n'est pas, je l'avoue, sans m'effrayer un peu. Tout se passe comme si J. J. Bernard, sans le savoir, sans même s'en douter, tendait de plus en plus à appliquer une formule dont il serait pourtant le

premier, s'il en avait conscience, à répudier l'abstraite uniformité. Il ne s'en affranchira que si d'abord il consent à la dégager. Ce n'est pas tout. Ce qui me frappe dans ces ouvrages, c'est leur caractère menu, linéaire. Il leur manque, semble-t-il, une dimension : le don d'*indiquer subtilement*, qu'on y admire, ne se confond nullement avec la puissance de suggestion qui autour d'un être crée son ambiance, son passé — son avenir. L'absence de résonance lointaine, et pour tout dire de lyrisme, voilà, je crois jusqu'à présent, le vrai défaut d'un art qui vise avant tout à l'intimité. Je serais tenté de dire que tout est préparé pour l'exécution d'une sonate ou d'un quatuor. Pourtant dans l'air attentif nulle mélodie ne s'élève. — Par peur de l'éloquence vaine et de l'indiscrétion J. J. Bernard s'interdit à lui-même d'*aboutir*. Il en résulte une déconcertante interversion des temps forts et des temps faibles du drame. L'auteur semble se dérober, alors qu'il se retient. Mais après tout ce lyrisme, cette musique que je souhaite, peut-être n'appartient-il pas au théâtre de nous les faire entendre. Le terrible exemple de Bataille est là pour nous enseigner la prudence. Je sais quant à moi un gré infini à Jean-Jacques Bernard de l'avoir si sagement médité.

On souhaiterait seulement que, sans se départir en rien de la vigilance intérieure que nous estimons tant en lui, dilatant sa poitrine pour accueillir plus largement les souffles du réel, il réussît à faire passer en ses œuvres la palpitation d'un univers plus vaste.

GABRIEL MARCEL

LETTRES ÉTRANGÈRES

L'ESSENCE DE L'ESPAGNE, cinq Essais (En torno al casticismo), par *Miguel de Unamuno*, traduits de l'espagnol par *Marcel Bataillon* (Plon). — PAGES CHOISIES DE MIGUEL DE UNAMUNO. Préface, traduction et notes de *Maurice Vallis* (Povolozky).

En des vers qu'il adressait à Unamuno, biographe de Don Quichotte et de Sancho, le grand poète Antonio Machado évoquait « ce Don Quichottesque Don Miguel de Unamuno, Basque vaillant, cavalier de chimérique monture ». Il le montrait, rêvant de promouvoir « l'âme espagnole ». Qu'est-ce donc que l'âme espagnole ? Question que se posait Unamuno, en ces

essais *En torno al casticismo* vieux de trente ans, et qui prend aujourd'hui une valeur pathétique. Qu'est-ce que ce « casticisme », mot devenu français maintenant en quelque manière, et qui s'élève presque, grâce à Unamuno, à la dignité d'une notion ? Qu'est-ce qui est *castizo*, adjectif espagnol intraduisible auquel M. Marcel Bataillon, à travers tout le livre, laisse avec raison sa couleur mystérieuse ? « Seul ce qui est humain est éternellement castizo. » Mais, pour discerner l'éternel et l'universel, il faut briser le temporel et le local. Destruction qu'accomplirent quelques grands Espagnols qui allèrent au delà de ce qui ne fait qu'exprimer, avec une énergie puissante mais morne, les traits permanents d'une « race historique ». « Pour trouver en nous l'humanité et atteindre le peuple neuf, il convient, certes, de nous étudier, parce que l'accidentel, le passager, le temporel, le castizo enfin, à force de se sublimer et de s'exalter, se purifie en s'anéantissant. A force d'être Espagnol, et par sa belle mort surtout, Don Quichotte appartient au monde. »

« Appartenir au monde » et pourtant « être Espagnol », tel fut bien toujours le rêve d'Unamuno. Conflit tragique, à certaines heures, et qu'Unamuno a scruté à travers l'histoire de son pays avant de le voir surgir en sa propre vie. On comprend dès lors qu'il interroge, dans le passé espagnol, tantôt les formes qui demeurèrent emprisonnées, tantôt celles qui s'épanouirent jusqu'à se dépasser elles-mêmes. Et ainsi se résolvent pour lui certaines antinomies historiques. Par exemple, le casticismo castillan n'a pas produit une métaphysique originale. Mais l'esprit castillan, dit Unamuno, « prit pour philosophie castiza la mystique ». « Pas de manifestation de l'âme castillane qui, mieux que sa mystique, nous fasse pénétrer en elle jusqu'à toucher ce qu'il y a d'éternel en cette âme, son humanité. » Unamuno, non seulement dans *l'Essence de l'Espagne*, mais dans toute son œuvre et — comment l'oublier ? — dans les thèmes de ses entretiens familiers, a senti la grandeur de la mystique castillane. Mais surtout il excelle à montrer ce qui est venu, une fois au moins, « tempérer » la mystique castillane castiza. Et ce sont les pages maîtresses dans lesquelles il fait vivre ce grand moine augustin, le poète et l'écrivain Luis de León. Âme antique et moderne. Rêve de contemplation esthétique et de paix cosmique, de douceur totale : Christ

« n'est point force militaire, ni courage de soldat... Il est venu donner la bonne nouvelle aux doux, non l'assaut aux remparts, prêcher et non guerroyer ». Et c'est bien le triomphe de l'esprit anti-castizo au xvi^e siècle que cette révolte contre la guerre. Tel est bien, aussi, l'idéal humain d'Unamuno. « Il n'est pas d'idée plus satanique que celle de l'autorédemption. Les peuples, comme les hommes, se rédiment les uns les autres. » Et encore : « Par souci de conserver la race en ce qui l'*individualise*, on marche à la perte de la *personnalité* castiza. »

Grand peintre, merveilleusement doué pour l'analyse du monde spectaculaire, Unamuno scrute la *personnalité* de la Castille en ces paysages où, dit-il, « parmi la sécheresse des champs, l'homme ressent des sécheresses d'âme ». Il y a, maintenant comme jadis, une Espagne « intrahistorique » qui sommeille : « L'Espagne reste à découvrir, et elle ne sera découverte que par des Espagnols européisés. »

Unamuno est le premier de ceux-là. *L'Essence de l'Espagne*, grâce à une traduction d'une exceptionnelle qualité, nous le fait voir en sa stature. Des *Pages choisies* peuvent-elles nous rendre une pensée ardente, anxieuse, qui s'est exprimée dans l'essai, dans la synthèse idéologique, dans le roman, dans la poésie ? Par l'effort généreux dont témoigne son recueil, M. Maurice Vallis nous aide à surprendre cette vie frémissante. Les Essais *En torno al casticismo* contenaient l'un des meilleurs secrets de la pensée unamunienne. Mais, depuis lors, Unamuno est devenu plus ample, plus grave, plus lyrique. Nature de héros, au sens carlylien du mot. Rien, en effet, ne le tourmente plus que la création, en nous, d'un héroïsme. Quand il a interrogé, en l'un de ses plus beaux livres, l'âme de Don Quichotte, il a dressé devant nous l'être qui peut dire : « Je sais qui je suis. » Mais le héros est le seul qui soit possesseur d'un tel secret ; et tous, autour de lui, le jugent, dès lors, insensé. Unamuno, en sa vie comme en sa pensée, aspire à conquérir le plan spirituel où se trouve dépassé ce que l'homme médiocre appelle la « réalité ». C'est en de telles profondeurs qu'il se meut et où ceux qui ont voulu le frapper ne réussiront pas à l'atteindre.

JEAN BARUZI

LES ARTS

VISITE A J. M. SERT. — EXPOSITIONS J. E. BLANCHE, BONNARD, PICASSO, KISLING, LURÇAT, O. DES GARETS, YVES ALIX.

Il n'est rien de tel, pour un artiste désireux d'échapper au fanatisme, que de changer d'atmosphère. Une visite aux ateliers de J. M. SERT, qui exposait il y a quelque temps d'importantes décorations destinées à quelques palais d'Espagne et de Floride, était la chose la plus propre à plonger tout peintre « moderne » — pour peu qu'il eût de l'esprit — dans un abîme de méditations :

Qui a raison, en définitive ; est-ce cet homme, certainement le plus calme et le mieux outillé de Paris, qui tutoie avec sérénité Tiepolo et Goya, et qui couvre autant de surface en quelques mois que Rubens en cinq années — ou bien sont-ce ces jeunes peintres qui exposaient dans le même temps chez Briant-Robert¹, cachés, on eût dit, dans cette petite salle basse, à la façon des premiers chrétiens ? Celui-ci se collète avec les sujets les plus nombreux et les plus dangereux ; ceux-là, à la suite de Braque et de Picasso, réduisent insensiblement la peinture à une spéculation purement technique sur des sujets de plus en plus minuscules... Peut-on recommencer les Musées, ainsi que le fait J. M. Sert, avec autant d'audace que de désinvolture ? L'impressionnisme n'a-t-il donc pas transformé notre conception de la peinture — même décorative — depuis la Renaissance ? Une décoration est-elle faite pour flotter sur les murs, au lieu d'en souligner le caractère « plan » ? Puisqu'il s'agit, dans certains milieux, d'un retour au Classicisme, J. M. Sert ne serait-il pas, mieux que tel moniteur réticent, le Maître digne de tant d'élèves désireux d'échapper à l'inquiétude moderne ?

Quoi qu'il en soit, il demeure un peintre doué d'une habileté manuelle exceptionnelle, et d'une imagination débordante, qui ne craint pas de se mesurer avec les inventions les plus brillantes des *Mille et une Nuits*.

Aussi bien, devant les immenses toiles entassées dans ses

1. C'étaient MM. Evi Hone, Czaky, Degaine, Gleizes, Hodé, Lambert, Laurens, Legrain, Lurçat, Miklos, Survage, Raymond Templier, etc.

ateliers superposés, je me rappelais un passage de cette merveilleuse histoire de Sindbad le marin que J. M. Sert vient d'illustrer avec les matériaux les plus précieux dont puisse disposer un peintre : or, ambre, lapis et laques rares. Le héros légendaire, désireux de posséder les diamants qui tapissent le fond d'un gouffre inaccessible, y lance de larges quartiers de viande, dans lesquels les gemmes s'incrusteront. L'oiseau *Roc* fond sur ce repas inespéré et en transporte les lambeaux brillants d'éclairs sur les hauteurs où, après la curée, Sindbad pourra recueillir les pierres précieuses, qui jonchent le sol.

Il faut louer J. M. Sert d'avoir su, nouveau Sindbad, approprier l'art inaccessible des Maîtres, la fortune et la gloire mondaine, à l'aide de stratagèmes divers, que seul pouvait imaginer un homme connaissant à fond les règles et les artifices de son métier.

M. J. E. BLANCHE qui fut, il n'y a pas très longtemps, avec Cottet, Lucien Simon et Aman Jean une des gloires de la « Nationale » inquiéta fort ses amis par le goût qu'il afficha tout à coup pour les « recherches » modernes. Picasso, Braque, Maria Blanchard, Dufresne le passionnèrent successivement. Il n'est pas une revue d'avant-garde qu'il ne lise avec curiosité et inquiétude. Il n'est pas une personnalité, en musique ou en littérature avancées dont il n'ait essayé de faire le portrait. (Je ne connais qu'Erik Satie qui ait courageusement résisté à ses avances.) Bref, pour beaucoup, J. E. Blanche fait en quelque sorte figure de protecteur des jeunes.

Pour ma part j'inclinerais à croire que cette sympathie est toute superficielle ; que, s'il lui était possible d'étouffer quelques-uns des artistes qu'il accueille, il le ferait volontiers, et qu'à la nature morte de Braque posée au creux d'un fauteuil, dans son salon, il préférera toujours telle petite étude de Whistler accrochée dévotieusement dans son cabinet de travail.

Whistler, Carrière, ces deux grandes erreurs de la fin du siècle dernier, eurent sur beaucoup de peintres des influences désastreuses. C'est devant cet abus du flou et de la grisaille sentimentale, devant ce nivellement des valeurs et des tons que l'on apprécie le souverain bien que fit, même aux artistes qui le nient, l'art dit cubiste. Ayant débuté dans la peinture à coups de pinceau désordonnés, beaucoup de peintres doivent leur

salut à la discipline qui leur fit enfermer leurs touches dans une armature simple et logique.

C'est probablement pour avoir subi l'évolution contraire que J. E. Blanche se voit actuellement cruellement disputer par les jeunes les lauriers qu'il gagna si facilement au temps où il était bien entendu qu'« il n'y a pas de droites dans la nature » et que « les parallèles sont des monstres ». Son exposition montrait cependant de bonnes figures peintes au temps de son amitié pour Degas, où la discipline géométrique actuellement en honneur transparaissait, empruntée alors aux primitifs que le maître et le disciple interrogeaient et dont ils faisaient d'excellentes copies. Il eût été souhaitable que J. E. Blanche demeurât fidèle à cette discipline et qu'il renonçât à cette touche « libérée », d'un emploi toujours très difficile. La concentration à quoi oblige un métier surveillé et appliqué peut amener un artisan de la qualité de J. E. Blanche à une certaine intensité expressive ; mais il faut un génie singulier pour introduire, dans une œuvre balayée avec désinvolture, la dignité, la pureté sans lesquelles il n'y a pas d'art. Ce goût pour le morceau de bravoure joua parfois de vilains tours à Franz Hals, le héros du genre, qui n'arriva au grand style que lorsque la mort imminente lui dicta ces deux chefs-d'œuvre que sont les *Régents* et les *Régentes* de l'hospice de Haarlem.

Il n'est jamais trop tard pour réfléchir sur ces graves problèmes techniques. Je suis sûr que si J. E. Blanche, dont on loue si fort la fécondité, consentait à peindre dix fois moins de « personnalités du jour », à regarder plus longuement Jean Fouquet, et moins souvent Gainsborough, il n'aurait pas besoin d'être pressé, comme Franz Hals, par une échéance aussi sévère pour réaliser des œuvres dignes de ses brillants débuts.

BONNARD, qui triomphait déjà à l'exposition des collectionneurs, en compagnie de Matisse et de Segonzac, voit son succès confirmé chez Druet, où il expose des toiles où la couleur radieuse anime un dessin à la fois plein d'espièglerie et de tendresse. Triomphe du naturel, de l'émotion directe, de l'esprit de « synthèse d'abord » (pour employer l'expression de Jacques Rivière) vivifiée par l'analyse définitive. Il est de bon ton, dans certains milieux avancés, de mépriser ces harmonies dont la délicatesse s'avive soudain d'une subtile dissonnance, sous le

prétexte que la lumière extérieure les motive, et non une pure spéculation de l'esprit. Pour moi qui n'ai jamais été un fanatique du cubisme « conceptuel », je me réjouis, devant un tableau de Bonnard, de voir la surface de la toile divisée de si ingénieuse façon en localités dont le contour ne s'arrête pas au dessin de chaque objet. La jambe d'un nu lilas, à contre-jour, placée à côté d'un pan de mur bleu, se colore du même bleu, de façon décorative, sans cesser pour cela de demeurer picturalement vivante. Il paraît que ce parti-pris, si parent de celui des peintres cubistes, serait admirable sans ce contre-jour qui introduit dans l'œuvre un fâcheux élément accidentel. Vive l'accidentel, alors, s'il motive d'aussi agréables licences ! Ne conviendrait-il pas de remercier Bonnard, ce beau peintre modeste, de nous débarrasser, d'un coup de pinceau magique, de la hantise de « l'éternité », de ce souci cruel que nous eumes, de cueillir morosement, chaque jour, l'objet-type, l'objet en soi, comme une fleur rare, dans le jardin embroussaillé des délicieuses apparences ?

Aux trouvailles spontanées de Bonnard, s'opposaient, chez Paul Rosenberg, les habiles et faciles artifices de PICASSO, l'artiste à qui un de ses plus fidèles admirateurs conseillait un jour de mettre sur ses cartes de visite : *Picasso, peintre en tous genres*. L'inventeur du cubisme n'osa pas. C'était cependant une bien jolie devise, dont un peintre du XVII^e siècle italien, un disciple de Carrache, n'eût peut-être pas craint d'orner sa porte. Devant la production abondante et contradictoire de Picasso, on ne peut s'empêcher de penser au prodigieux décorateur qu'il eût fait en Italie, après la Renaissance. Mais à l'époque de la fresque, le sentiment collectif l'eût porté à des caprices moins variés, du moins dans le sens de la technique, et l'eût acculé à la sincérité, vertu des gens qui n'ont pas de loisirs.

Ce n'est pas que Picasso soit incapable de sincérité. Il est féroce-ment sincère, dans ses compositions cubistes, les seules qui montrent son extraordinaire détachement des choses vivantes, et les seules certainement qui transmettront son nom à la postérité : je risque cette prédiction, en ce moment où tant de personnes décrètent que Picasso « renonce définitivement à ses abstractions pour revenir à la réalité » — comme si la réalité, c'est-à-dire la vie qu'un artiste est capable d'intro-

duire dans son œuvre, ne résidait pas uniquement dans l'œuvre cubiste de Picasso ; comme si ces dessins maniérés sur fonds coloriés au petit bonheur, qu'il expose actuellement, ne constituaient pas le comble de l'arbitraire et de l'abstraction ! Il ne sied d'ailleurs pas de s'alarmer de ces fantaisies linéaires, pas plus que de s'en montrer ébloui. On trouve dans les lithographies à fond noir du Second-Empire des sujets aussi langoureux : c'est une tradition comme une autre, qu'on est libre de renouer en passant. Les meilleurs des jeunes musiciens s'amusaient avec Gounod et Verdi ; un peintre aux reins solides peut s'amuser avec Chaplin et Bouguereau. Nous n'avons pas à épiloguer sur les raisons qui font un peu trop s'attarder Picasso à ces jeux ; il nous suffit de savoir que dans son atelier (comme dans beaucoup d'autres), s'entassent, attendant une ère meilleure, plus intelligente et plus sensible, d'admirables toiles où sans calculs autres que picturaux, explosent mystérieusement les plus éloquentes tonalités de la palette moderne.

Il était réconfortant, par ces temps de bitume pictural, de visiter l'exposition de KISLING, chez Paul Guillaume. Ce peintre a la bonne fortune d'avoir conservé, malgré une culture artistique étendue, une âme jeune et facile à émouvoir. Riche de dons précieux, Kisling peut aborder les sujets les plus ordinaires. Une charrette dans un chemin creux devient motif à d'inattendues féeries colorées. Une figure l'incite à combiner finement les lignes courbes et droites suivant une géométrie moins raisonnée que spontanément inventée. Mais, avant tout, voici enfin de la couleur, de cette couleur joyeuse et franche que les critiques subtils appellent « aigre » et qui n'est de la part du peintre qui connaît son métier, qu'une précaution contre les malices du temps, ce dangereux mais inévitable collaborateur.

Un poète ami d'YVES ALIX vient de l'innocenter brillamment du péché de « naturalisme ». Le peintre a trop évidemment tenu à cette disculpation pour que je me prive du plaisir de lui donner à mon tour satisfaction sur ce point. Non, il n'y a dans son œuvre nulle trace de ce bas réalisme qui menaça un moment d'anéantir la peinture. Naturalisme s'applique, dans son sens péjoratif, à des œuvres où la Nature, l'objet, l'emporte sur la technique. Ici rien de tel : un métier surveillé, un dessin

volontairement poussé dans le sens du caractère, une brosse qui répand la matière avec générosité, une recherche du clair obscur souvent noblement gradué comme dans *Le balcon*. Bref, beaucoup d'efforts louables qui enlèvent au « sujet » suffisamment d'éléments terrestres pour que je souscrive des deux mains à la plaidoirie de l'impétueux ami d'Alix.

ANDRÉ LHOTE

*
* *

CORRESPONDANCE

M. Henri Béraud a écrit, dans PARIS-JOURNAL du 25 avril, une « Réponse avant la lettre » à la note de Jean Paulhan sur *Lazare* que nos lecteurs auront trouvée dans le présent numéro. Dans cet article, qui est un monceau inouï de grossièretés, d'inexactitudes et de vantardises, il prétendait qu'à certaines menaces qu'il m'avait fait transmettre, j'avais « répondu textuellement que je ne mettrais plus le nez dans mon bureau de la rue de Grenelle ». Il est inutile de dire qu'il n'y a pas un mot de vrai dans cette allégation, et que les menaces en question ne m'ayant jamais été transmises, il y a double folie à m'imputer une pareille réponse. J'ai d'ailleurs immédiatement adressé à M. Béraud, par poste recommandée, la lettre suivante, dont j'ai requis en même temps l'insertion dans PARIS-JOURNAL :

Paris, le 25 Avril.

Monsieur,

Encore un point sur lequel on vous a mal renseigné : je viens à mon bureau de la rue de Grenelle tous les après-midi ; sauf le samedi et le dimanche. J'y reçois officiellement le vendredi de 4 heures à 6 heures, comme l'annonce d'ailleurs la couverture de la *N. R. F.*

Mais si le voyage de la rue de Grenelle vous paraît trop long, vous pourrez facilement me rencontrer au théâtre, où j'irai souvent pendant le mois de Mai. Pour peu que vous y teniez, je pourrai vous tenir au courant, un ou deux jours à l'avance, de mes intentions de sortie.

JACQUES RIVIÈRE

*
* *

LE GÉRANT : GASTON GALLIMARD.

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART.

LA VIE FINANCIÈRE

Les nécessités du tirage de « La Nouvelle Revue Française » nous obligeant livrer à l'imprimerie le bulletin ci-dessous quinze jours avant son apparition, nous nous bornons à y insérer des aperçus d'orientation générale. Mais notre SERVICE DE RENSEIGNEMENTS FINANCIERS est à la disposition de tous nos lecteurs pour tout ce qui concerne leur portefeuille, valeurs à acheter, à vendre ou à conserver, arbitrages d'un titre contre un autre, placement de fonds, etc.

Adresser les lettres à M. Léon Vigneault, 5, rue de Vienne, Paris, VIII^e Arrondissement.

LA BOURSE ET LES CAPITAUX

La situation présente n'a rien de commun avec celle de 1920. Nous venons d'assister à une crise superficielle de Bourse qui n'avait pas de racine dans la situation économique du pays, alors qu'en 1920, nous entrions en pleine période de sous-production et de sous-consommation mondiales. Actuellement, au contraire, l'état industriel et commercial est sain à peu près partout. Les banques ont de larges disponibilités, alors qu'en 1920 elles étaient surchargées de papier et fortement engagées. Au reste, depuis quelques jours, la Bourse montre assez de sang-froid pour que l'on ait aucune crainte. Il semble même que le mouvement des opérations normales d'achats et de ventes ne tardera pas à reprendre l'activité que l'on doit lui voir, étant donné que nombre de valeurs sont revenues à leurs cours du début de l'année et que de la sorte, elles ne manquent certainement pas d'attrait.

Je sais que ces temps derniers de très nombreuses augmentations de capital ont sollicité les disponibilités ; cependant il reste évidemment des capitaux inemployés qui pourraient maintenant reprendre le chemin de la Bourse. Si pendant une très courte période les achats en Bons de la Défense ont diminué, ils ont retrouvé leur courant habituel, à la suite des déclarations faites au sujet du maintien de leur régime que des improvisations plus ou moins extraordinaires ne viendront pas bouleverser. Mais les capitaux circulant peuvent, actuellement, faire face à tous les besoins et venir en même temps alimenter notre marché.

J'ajoute que si le double décime qui aggrave les taxes déjà élevées que supportent les coupons des actions et des obligations, doit inciter les capitalistes à rechercher avec plus de soin que jamais, les titres sûrs à gros revenu, nous avons eu tout au moins l'assurance que l'on ne songeait point à mettre obstacle au choix qui peuvent faire les déten-

teurs de valeurs mobilières entre la forme nominative et la forme au porteur. Une loi du 24 septembre 1920 avait rendu la première obligatoire en Italie ; elle n'avait d'ailleurs jamais été appliquée et elle a dû être abrogée. Les mesures édictées par la loi du 22 mars dernier en ce qui concerne le bordereau de coupons, doivent suffire à rassurer ceux qui ont la phobie de la fraude et, d'autre part, les avantages fiscaux créés au profit des titres nominatifs sont suffisants.

On s'occupe donc de rendre leur transfert plus facile, plus rapide et moins coûteux et voici ce que l'on propose. Le surlendemain de la vente au plus tard, l'agent du change vendeur devra remettre le titre à la Société chargée de l'annulation de titre vendu et de l'établissement du titre racheté ? Cette remise sera accompagnée de la demande du vendeur. Au plus tard le surlendemain de cette remise, la société devra remettre un avis de réalisation sur la production duquel, dans les cinq jours, l'acheteur pourra effectuer le retrait du nouveau titre. Le lendemain du jour du retrait, le vendeur touchera le prix. Pour les sociétés dont les titres sont essentiellement nominatifs, comme la Banque de France et le Crédit Foncier, le délai de cinq jours est porté à dix jours. S'il s'agit de titres au sujet desquels le conseil d'administration a un droit d'intervention, comme la plupart des Compagnies d'Assurances et quelques Charbonnages, le délai est porté à vingt jours.

Voici des réformes d'ordre pratique qui sont réclamées depuis fort longtemps. Au reste, les interminables formalités auxquelles a donné lieu jusqu'ici le titre nominatif, en a détourné la plupart des capitalistes, sauf dans des cas obligatoires de remploi. Quoi qu'il en soit, la liberté de choix étant laissée aux capitalistes, il faut se féliciter des facilités de transfert qui seront sans doute données prochainement aux titres nominatifs, comme de tout ce qui peut contribuer à conférer plus d'activité et de souplesse à notre grand marché financier, dont la prospérité est si intimement liée à celle de l'industrie et du commerce.

PETIT COURRIER

95. 7. H. - Parmi vos valeurs, seule celle qui porte le N° 6 est à arbitrer.

Abonné niçois — Oui, vous pouvez me donner les N°s de vos titres, que je ferai vérifier.

M. L. — Le paiement du prochain coupon doit être fixé à l'Assemblée générale qui aura lieu en Mai prochain.

LÉON VIGNEAULT

L'OFFICE DE LIVRES

du "CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, Paris

APPORTE LES



MEILLEURES NOUVEAUTÉS PARISIENNES
AU MONDE ENTIER

LIBRAIRIE STOCK

DELAMAIN, BOUTELLEAU & C^{ie}, Editeurs — PARIS — R. C. Seine 161.44
7, rue du Vieux-Colombier, VI^e — Fleurus : 00.70 — Ch. postal : 29.38

L'ILLUSIONNISTE

pièce en un prologue et trois actes

par **SACHA GUITRY**

1 volume : 7.50

LES MAITRESSES AUTHENTIQUES

de

LORD BYRON

par **FÉLIX RABBE**

1 volume : 8.50

Nouvelle édition publiée à l'occasion du **Centenaire de Byron**

Cet ouvrage extrêmement sérieux, malgré son titre qui peut tromper, est en réalité une biographie excellente de lord Byron. Elle contient de lui un portrait assez complet ainsi que des principales femmes qui l'ont aimé, et aussi un tableau de son temps.

EDMOND JALOUX.

COLLECTION "LA CULTURE MODERNE"

Sous la direction de F. Fels, cette collection d'ouvrages, concis, vivants et substantiels, rédigés par les maîtres les plus qualifiés, tient le public au courant de l'activité intellectuelle contemporaine dans le domaine de la science, des arts et de la philosophie.

Chaque volume de 128 pages : 2 francs.

1. **DEPUIS DARWIN**

par le Dr ANGLAS de la Faculté des Sciences.

2. **LA PSYCHANALYSE :**

THÉORIE SEXUELLE DE FREUD

par le Dr HESNARD, professeur à l'Ecole de Médecine navale de Bordeaux.

3. **POSITION ACTUELLE DES PROBLÈMES PHILOSOPHIQUES**

par A. CRESSON, professeur de philosophie au Lycée Condorcet.

4. **LA SCULPTURE ROMAINE**

par Mlle JALABERT, chargée de cours aux Musées nationaux.

5. **L'ART ET LA FOLIE**

par le Dr VINCHON, assistant à la Pitié.

6. **LE RADIUM**

par LAPORTE, préparateur de Mme Curie.

7. **TOXICOMANIES**

par le Dr LOGRE.

Chaque trimestre, le « Bulletin Périodique des Livres Nouveaux », renseigne plus de 100.000 lecteurs par des notices sincères et sérieuses sur les œuvres parues dans toutes les branches de l'édition française.

Il est envoyé gratuitement pendant un an, sur demande adressée à la LIBRAIRIE STOCK en se recommandant de la *Nouvelle Revue Française*.



F. RIEDER ET C^{IE}, ÉDITEURS

7, PLACE S^T-SULPICE - PARIS - TÉLÉPH. : FLEURUS 18-96

.....

R. C., SEINE N° 22.052.

“ TÉMOIGNAGES ”

Vient de paraître :

L. LÉVY-BRUHL

JEAN JAURÈS

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE

NOUVELLE ÉDITION SUIVIE DE LETTRES INÉDITES

Un volume in-16, broché 6.50

JEAN DE SAINT-PRIX

LETTRES

PUBLIÉES AVEC UNE PRÉFACE DE ROMAIN ROLLAND

LETTRES A ROMAIN ROLLAND — A MARCEL MARTINET —
A ÉMILE MASSON — A LUCIEN LE FOYER — A FERNAND
DESPRÈS — A GUSTAVE DUPIN — A CHARLES REBER —
LETTRES A UN ENFANT

Un volume in-16, broché. 7 fr.

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER
EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, PARIS

Vient de paraître

Charles Dornier

LES DEMI-MARIÉES

— ROMAN —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix 6 fr.

André Ibels

LA PAGE BLANCHE

— ROMAN ANTÉNUPTIAL —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix 6 fr.

Adrien Le Corbeau

L'HEURE FINALE

— ROMAN —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix 6 fr.

Max de Marande

MORGUY LA SORCIÈRE

— ROMAN BASQUE —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix 6 fr.

R. de Montmorillon

LE VOILE TOMBE

— ROMAN —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix 6 fr.

Emile Solari

LA COMPAGNE

— ROMAN —

Un volume de la *Bibliothèque-Charpentier*. — Prix 6 fr. 7

EN VENTE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

Envoi franco de port et d'emballage
contre 7 fr. 50 en mandat ou timbres

R. C. SEINE, 242.553

OFFICE DE LIVRES

du "CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, Paris

APPORTE LES



MEILLEURES NOUVEAUTÉS PARISIENNES
AU MONDE ENTIER

LE CRAPOUILLOT

Revue parisienne illustrée : *Arts, Lettres, Spectacles*

Directeur : JEAN GALTIER-BOISSIÈRE

Jeune, vivant, combatif, le *Crapouillot* publie, tous les quinze jours, une livraison comprenant : une nouvelle, un chapitre de roman, une traduction étrangère, des poésies, des articles de fond sur l'Art, les Lettres, le Théâtre, le Cinéma, et l'analyse de livres, de toutes les expositions, de toutes les pièces et films qui font sensation à Paris.

LE CRAPOUILLOT

a réuni dans sa collaboration

L'ÉLITE D'UNE GÉNÉRATION D'ÉCRIVAINS

Henri BÉRAUD, Alexandre ARNOUX, Roland DORGELES, André MAUROIS, Francis CARCO, Pierre MAC-ORLAN, Louis-Léon MARTIN, Jean-Louis VAUDOYER, D. BRAGA, L. MOUSSINAC, J. KESSEL, J. ROSTAND, A. OBEY, G. IMANN, Bernard ZIMMER, J. SUPERVIELLE, L. MAINSSIEUX, Robert REY, P. BILLOTEY, L. CHÉRONNET et GUS BOFA.

ET SES LECTEURS REPRÉSENTENT

**L'ÉLITE
DU PUBLIC MONDIAL**

auquel le « *Crapouillot* » apporte

L'AIR DE PARIS

LE CRAPOUILLOT : 3, place de la Sorbonne, PARIS

(CHÈQUE POSTAL 417-26)

ABONNEMENT D'UN AN (24 nos 1.50 et 3 fr.) France, 50 fr.; Etranger,

LA COLLECTION RELIÉE des CINQ premières années du « *Crapouillot* » (1919-20-21-22-23), comprenant plus de 2.600 pages grand format et des milliers d'illustrations, est vendue :

France : 200 fr. ; Etranger, 225 fr. (port recommandé compris)

R. C. : SEINE 182.007

L'OFFICE DE LIVRES

du **"CRAPOUILLOT"**

3, place de la Sorbonne, Paris

APPORTE LES



MEILLEURES NOUVEAUTÉS PARISIENNES
AU MONDE ENTIER

L'OFFICE DE LIVRE DU "CRAPOUILLOT"

POUR LA PROVINCE, LES COLONIES ET L'ÉTRANGER

A la demande de ses abonnés, l'excellente Revue parisienne illustrée de lettres, spectacles, **le Crapouillot**, vient d'organiser un service de livres d'un genre absolument inédit.

Certains lecteurs, qui résident loin d'un centre ou de la métropole, regrettaient amèrement de devoir attendre fort longtemps les nouveautés littéraires que des analyses leur avaient donné le désir de connaître.

Renommé pour l'indépendance, sinon l'intransigeance de sa critique littéraire et possédant, dans le domaine du "goût", l'entière confiance de ses lecteurs, **le Crapouillot** vient de mettre sur pied un "Office de Livres" basé sur le principe suivant :

Tout abonné du **Crapouillot**, moyennant une provision (intégrale et remboursée par le prix marqué des livres), reçoit, chaque mois, dès leur parution, les meilleures nouveautés littéraires. L'abonné peut, d'autre part, sans aucun double emploi, commander, sur sa provision, tout ouvrage l'intéressant. Il se sert de son compte courant pour acquérir des ouvrages spéciaux (médecine, sciences, enseignement, etc.), pour renouveler sans frais ses abonnements à des revues, etc...

Chaque colis de livres est composé en suivant fidèlement les indications de l'abonné pour lequel est constitué un dossier personnel. A chaque envoi, l'abonné est averti du décompte exact de sa provision.

Pour recevoir quatre livres par mois (par exemple quatre à 6 fr. 75 par livre) le souscripteur doit tabler pour un an sur une provision de 360 fr.

Ce service absolument nouveau, réservé aux abonnés du **Crapouillot**, en satisfaisant les desiderata des lettrés de province, des colonies et de l'étranger, aidera puissamment à la diffusion du bon LIVRE FRANÇAIS.

C'est une initiative à soutenir.

OFFICE DE LIVRE DU "CRAPOUILLOT"

Provision de	360 fr. par an	4 livres nouveaux par an
—	720 fr. par an	8 livres nouveaux par an
—	1.000 à 3.000 fr.	10 à 12 livres nouveaux par an

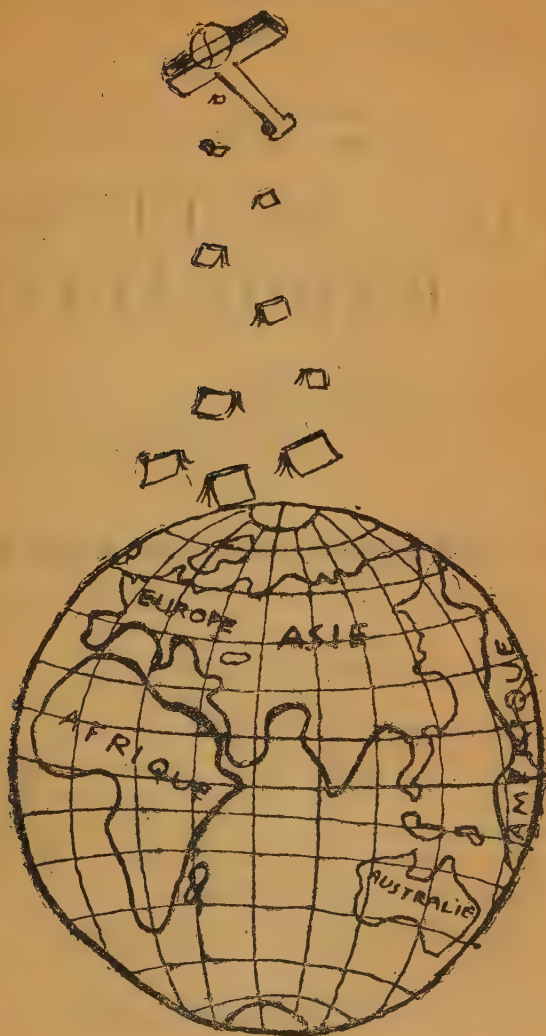
des éditions originales, des éditions d'art et de luxe.

OFFICE DE LIVRES

du "CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, Paris

APPORTE LES



MEILLEURES NOUVEAUTES PARISIENNES
U MONDE ENTIER

Bulletin de souscription à l'abonnement du
“CRAPOUILLOT” et à “L’OFFICE DE LIVRES” du Crapouillot
3, place de la Sorbonne — PARIS

NOM ET ADRESSE :

I. — Je vous adresse ci-joint { **50 fr.** (France) { pour un abonnement de
 { **60 fr.** (Etranger) { an au “Crapouillot”

OFFICE DE LIVRES DU CRAPOUILLOT

2. — Je vous adresse ci-joint une provision de..... (2), destinée
à couvrir les frais d'achat et d'envoi de 2, 3, 4, 5, 6, 10, 12, 20.....
livres par mois, les plus intéressants à votre choix et d'accord avec votre
critique littéraire — ainsi que tous les ouvrages que je vous commande
personnellement.

INDICATIONS SPÉCIALES (1)

I. Je désire, en principe, recevoir, dès leur apparition, les grands
littéraires :

II. Les œuvres de mes auteurs préférés (à savoir) :

III. Ma maison d'édition favorite est :

IV. J'aime : les romans psychologiques ; d'aventures ; les livres d'histoire ;
les pièces de théâtre ; les livres de critique littéraire, artistique, théâtre
cinématographique ; les livres sur la guerre et sur l'histoire de la guerre ;
livres de vers ; les romans coloniaux ou exotiques ; les livres gaiement
satiriques ; les traductions d'auteurs étrangers.

V. Je désire des livres d'art illustrés d'un prix ne dépassant pas.....

VI. Je désire de plus

..... Signature :

(1) Rayer les indications inutiles.

(2) Comme base, tabler sur environ 360 fr. pour 4 livres par mois pendant un an. Ajouter
provision supplémentaire si vous désirez un plus grand nombre de volumes, des livres d'art, éditions
originales, etc...

L'OFFICE DE LIVRES

du "CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, Paris

APPORTE LES



MEILLEURES NOUVEAUTÉS PARISIENNES
AU MONDE ENTIER

L'OFFICE DE LIVRES

du "CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, Paris

APPORTE LES



MEILLEURES NOUVEAUTÉS PARISIENNES
AU MONDE ENTIER

LES ÉDITIONS G. CRÈS & C^{ie}

21, RUE HAUTEFEUILLE, PARIS VI^e — REGISTRE COMM. : SEINE N^o 100.412

IENT DE PARAÎTRE



LE GAZETIER LITTÉRAIRE

HISTORIETTES, ANECDOTES ET INDISCRÉTIONS

DE L'AN 1923

Un volume. 7.50

Dès l'annonce de sa publication, ce livre a provoqué une vive curiosité dans le monde des lettres.

Les anecdotes alertes, spirituelles et souvent d'une joyeuse méchanceté qui y abondent, prouvent que l'auteur a ses entrées partout et qu'il est admirablement renseigné.

Au reste QUI EST L'AUTEUR ? ou QUI SONT LES AUTEURS ?

VIENT DE PARAÎTRE

LE SEUL LIVRE SUR L'ANGLETERRE ACTUELLE

ANDRÉ SIEGFRIED

Professeur à l'École libre des Sciences Politiques

L'ANGLETERRE D'AUJOURD'HUI

SON ÉVOLUTION ÉCONOMIQUE ET POLITIQUE

Un volume. 7.50

M. ANDRÉ SIEGFRIED, professeur à l'École des Sciences Politiques, est l'homme qui connaît le mieux l'Angleterre. Son enquête s'est étendue à tous les milieux et à toutes les parties de l'Empire Britannique qu'il a parcouru tout entier. Il n'ignore rien de la culture, de la mentalité ni des aspirations des Britanniques et son livre donne des clartés nouvelles et très précises sur l'attitude actuelle de l'Angleterre dans le monde.

RÉIMPRESSION

11^e à 20^e éditions

ROBERT DE LA VAISSIÈRE

ANTHOLOGIE POÉTIQUE

DU XIX^e SIÈCLE (1900-1923)

Bio-bibliographies et poèmes choisis de 80 poètes contemporains

ÉDITION REVUE ET AUGMENTÉE

ornée de NEUF portraits hors texte

Deux volumes in-16 ; ensemble 14 fr.

On pourrait dire que cette Anthologie continue et complète la remarquable Anthologie que MM. Van Bever et Léautaud avaient consacrée à la poésie symbolique sous le titre « Poètes d'Aujourd'hui ». C'est véritablement l'Histoire poétique d'une génération qui commence à 1900 pour se poursuivre jusqu'à fin 1923.

ARTHÈME FAYARD & C^{ie}, Éditeur:

18-20, RUE DU SAINT-GOTHARD, PARIS

PRIX DE LA RENAISSANCE 1924

LOUIS LÉON-MARTIN

LE TRIO
EN
SOL MAJEUR
ROMAN

Un volume 6.50

LE JEUNE HOMME
AU
CYCLECAR
ROMAN

Un volume 6.50

Vient de paraître :

ALEXANDRE ARNOUX

**LE RÈGNE
DU BONHEUR**

Le plus passionnant
des voyages de l'imagination

Un volume 7.50

MICHEL GEORGES-MICHEL

**LES
MONTPARNOS**

Roman nouveau de la
bohème cosmopolite

Un volume 7.50

NOUVELLE LIBRAIRIE NATIONALE

3, PLACE DU PANTHÉON, PARIS-V^e

C. : SEINE 110.264

CH. POSTAL : PARIS 3.155

VIENNENT DE PARAÎTRE

COLLECTION DES "ÉCRIVAINS DE LA RENAISSANCE FRANÇAISE"

ROBERT D'HARCOURT

SOUVENIRS

DE

CAPTIVITÉ ET D'ÉVASIONS

Avec un index des noms cités

Un volume in-8° écu, sur beau vélin teinté Navarre 10 fr.

PIERRE HÉRICOURT

Tels étaient

NOS CHEFS ET NOS SOLDATS

Un volume in-16 7 fr.

(200 exemplaires sur pur fil.. 15 fr.)

ÉMILE DELAVELLE

Docteur en droit

Expert comptable près les Tribunaux

LA COMPTABILITÉ EN FRANCS-OR

Monographie comptable aux doubles colonnes

FRANCS-OR et FRANCS-PAPIER

DEUXIÈME ÉDITION, CORRIGÉE ET AUGMENTÉE

Un volume in-8° écu, cartonné 12 fr. 50



R. C. SEINE N° 230.370

Éditions de la Lampe d'Argile

Georges SERVANT

ÉDITEUR

Boulevard Malesherbes, N° 25
PARIS (VIII°)

VIENT DE PARAÎTRE :

J.-L. RNEBERG

NADESCHDA

Scènes de la vie russe, traduit du suédois
par le Baron E. SEILLIÈRE
Membre de l'Institut

Avec cinq eaux-fortes et neuf bois gravés
par HENRI FARGE

Un volume in-4° couronne de 136 pages

5 exempl. sur Japon impérial 300 fr.
5 exempl. sur chine .. 300 fr.
240 exempl. sur vélin de Rives. 125 fr.

Mme DE SÉGUR

LES MALHEURS DE SOPHIE

Avec douze aquarelles hors texte
et une couverture en couleurs
de Pierre Brissaud

50 exemplaires sur Japon impérial, avec
suite sur Chine.. .. 330 fr.
450 exemplaires sur Arches .. 165 fr.

Entièrement souscrits

Pour paraître en octobre 1924

FÉLIX FRAPEREAU

LA POUSSIÈRE DU PASTEL

POÈME

Avec 12 gravures sur bois, dont une
couleurs par ROGER OBERKAMPF

Un volume in-4° carré de 80 pages

10 exempl. sur papier de Chine 300
170 exempl. sur papier d'Arches 125

E. RENAN

LE BROYEUR DE L.

Avec six dessins de L. de Malevill.
gravés sur bois par H. de Regan

Japon 88
Hollande 66
Arches 49

Pour paraître en 1924-1925

LA MERVEILLEUSE HISTOIRE DE PAO-SE

Conte chinois accompagné de cinq aquarelles chinoises reproduites au pochoir

COMTE DE BONDY

CONSTANCE DANS LES CIEUX

Avec des aquarelles de E.-L. MARTY

JEAN GIRAUDOUX

L'ÉCOLE DES INDIFFÉRENTS

Avec des eaux-fortes de HENRI FARGE

UNE ANNÉE D'ÉDITION

1923-1924

*« C'EST AU FRUIT
QU'ON JUGE
L'ARBRE »*

PARIS
BERNARD GRASSET, Éditeur
61, rue des Saints-Pères



BERNARD GRASSE

CLAUDE ANET

- Ariane, jeune fille russe. *Un vol. in-16 (rappel)..* 7.
 L'amour en Russie. *Un vol. in-16* 5.
 Feuilles persanes. *Un vol. in-16..* 7.

ÉMILE BAUMANN

- Job le prédestiné. *Un vol. in-16..* 7.
 (GRAND PRIX BALZAC - 1922)
 L'Anneau d'or des grands mystiques. *Un vol. in-16 ..* .. 7.

ALPHONSE DE CHATEAUBRIANT

- La Brière. *Un vol. in-16* 7.
 (GRAND PRIX DU ROMAN DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE - 1923)
 Monsieur des Lourdines. *Un vol. in-16 (rappel).* 6.
 (PRIX GONCOURT - 1911)

ÉDOUARD ESTAUNIÉ (de l'Académie Française)

- L'Infirmes aux mains de lumière. *Un vol. in-16 ..* .. . 6.

JEAN GIRAUDOUX

- Siegfried et le Limousin. *Un vol. in-16 ..* 6.
 (GRAND PRIX BALZAC - 1922)

COMTE DE GOBINEAU

- Trois ans en Asie. *Deux vol. in-16* 13.5
 La Fleur d'or. *Un vol. in-16..* 5.

ÉDITEUR, A PARIS



DANIEL HALÉVY

Vauban. *Un vol. in-16* 7.50

LOUIS HÉMON

Colin-Maillard. *Un vol. in-16* 7.50

La belle que voilà. *Un vol. in-16* 6.50

Maria Chapdelaine. *Un vol. in-16 (rappel)* 6.50

GEORGES IMANN

Le fils Chèbre. *Un vol. in-16* 6.75

Les Nocturnes. *Un vol. in-16 (rappel)* 6.75

FRANÇOIS MAURIAC

Genitrix. *Un vol. in-16* 6.50

Le Fleuve de feu. *Un vol. in-16* 6.75

Le Baiser au lépreux. *Un vol. in-16 (rappel)* 5. »

ANDRÉ MAUROIS

Ariel, ou la Vie de Shelley. *Un vol. in-16* 7.50

Les Silences du Colonel Bramble. *Un vol. in-16 (rappel)* 6.75

Les Discours du Docteur O'Grady. *Un vol. in-16 (rappel)* 6.75

HENRY DE MONTHERLANT

Le Songe. *Un vol. in-16* 7.50

Le Paradis à l'ombre des épées. *Un vol. in-16* 6.75

PAUL MORAND

Lewis et Irène. *Un vol. in-16.* 6.75

JEAN DE PIERREFEU

Plutarque a menti. *Un vol. in-16.* 7.50

RAYMOND RADIGUET

Le diable au corps. *Un vol. in-16.* 6.50

ALBERT THIBAUDET

Paul Valéry. *Un vol. in-16* épuisé

Les Princes lorrains. *Un vol. in-16* 7.50

ROBERT DE TRAZ

Dépaysements. *Un vol. in-16.* épuisé

Ma Vie

Récit d'une paysanne russe attribué à

LÉON TOLSTOI

Traduction et note par CH. SALOMON. *Un vol. in-16* .. 6.50



Bois de E. Carlègle pour COLIN-MAILLARD

RENÉ JOHANNET



ÉLOGE
DU
BOURGEOIS
FRANÇAIS

*Jusqu'où ira la patience du bourgeois
français ?*

Un volume in-16.. .. 7 fr. 50

BERNARD GRASSET, PARIS

COLLECTION DES "CENT"

PUBLIÉE S

M. MAU

Profes

A L'OCCASION DU

VIENNENT DE PARAÎTRE

B Y

par ESTÈVE

M A

par CHARLIE

VO

L'Épopée Nationale allemande. Le Niebelungenlied, par PIQUET, professeur à l'Université de Lille.

Le Poème du Cid, par E. MÉRIMÉE, directeur de l'Institut français de Madrid.

Le Romancero espagnol, par E. MÉRIMÉE, directeur de l'Institut français de Madrid.

Dante Alighieri (2 vol.), par H. HAUVERTE, professeur à la Sorbonne.

Les Mystiques italiens, par M^{me} LABANDE-JEANROY.

Pétrarque, par HENRY COCHIN.

Boccace, par E. HAUVERTE, professeur à la Sorbonne.

Chaucer, par E. LEGOUIS, professeur à la Sorbonne.

Les Mystiques espagnols, par GONZAGUE TRUC.

Erasmus, par M. RENAUDET, professeur à l'Université de Bordeaux.

Shakespeare (2 vol.), par FEUILLERAT, professeur à la Faculté des Lettres de Bordeaux.

La Célestine, par MARTINENCHE, professeur à la Sorbonne.

Locke, par GONZAGUE TRUC.

Daniel de Foe, par CH. BASTIDE, professeur au Lycée Charlemagne.

Holberg, par M^{me} JACQUES DE COUSSANGE.

La Comédie à Venise : Goldoni-Gozzi, par BOUVY, biblioth. de la Faculté de Bordeaux.

Kant, par A. AULARD, professeur à la Sorbonne.

Camoëns, par LE GENTIL, chargé de cours à la Sorbonne.

Goethe-Faust (2 vol.), par H. LICHTENBERGER, professeur à la Sorbonne.

CHAQ

D'ŒUVRE ÉTRANGERS"

SECTION DE

MOTTE

Liège

NAIRE DE BYRON

O N

Université de Nancy

O N I

Université de Bruxelles

Chaque volume.. .. 5 fr.

US :

, par SIRVEN, professeur à l'Université de Lausanne.

e Scott, par MAIGRON, professeur à l'Université de Clermont.

nteurs allemands, par MACAIGNE, conservateur de la Bibliothèque de l'Université
ille.

ch von Kleist, par ROUGE, professeur à la Sorbonne.

par LÉON BOCQUET.

ètes Lakistes, par MELÈSE, professeur au Lycée de Cambrai.

ands Romantiques espagnols, par AMERICO CASTRO, professeur à l'Université
Madrid.

rdi, par E. RODOCANACHI.

Poe, par E. LAUVRIÈRE, professeur au Lycée Saint-Louis.

Heine, par SPENLÉ, professeur à l'Université de Strasbourg.

ontov, par JOUSSERANDOT, bibliothécaire à la Sorbonne.

et le Lyrisme autrichien, par REYNAUD, professeur à l'Université de Clermont.

es Darwin, par LAMERRE, professeur à l'Université de Bruxelles.

lewicz, par le Dr BUGIEL.

ains roumains, par Mlle RÉA IPCAR.

ésie Lyrique russe, par A. LIRONDELLE, professeur à l'Université de Lille.

es Dickens, par DELATTRE, professeur à l'Université de Lille.

: 4 fr.

LES CAHIERS DU MOIS

RÉDACTEURS EN CHEF : F. & A. BERGE

CONSEIL DE LA REVUE : M. BETZ, M. CHAUDUN, O. GASSOUM
J.-P. & G. PALEWSKI, R. RÉGAMEY, R. SPÉREUIL

Direction, Rédaction : 7, rue Lincoln, Paris

Administration : 49, boulevard Saint-Michel, Paris

(Chèques postaux : 392-33)

UNE FORMULE NOUVELLE :

Un cahier allie l'unité d'un livre à l'actualité d'une revue...

Jamais d'articles fragmentés. — Parfois une seule œuvre pour un seul cahier.

Des récits, des poèmes, des essais, des études, de rapides chroniques, des notes critiques, groupés autour d'un thème principal...

L'ESPRIT DES CAHIERS :

Les Cahiers du Mois cherchent (en se tenant à l'écart de ces deux écueils opposés : la fadeur et l'extravagance) à s'ouvrir aux théories les plus diverses pour découvrir la pleine valeur de chaque chose.

***Les Cahiers du Mois* ne publient
que des œuvres inédites**

Le premier cahier s'intitule : TENDANCES :

Comment se fonde une revue (l'examen de conscience d'une jeune génération). Le Cahier d'un philosophe amateur. Les tendances actuelles de la littérature.

Le second cahier s'intitulera : EXOTISMES

ABONNEMENT :

	FRANCE	ÉTRANGER
Ordinaire	32 fr.	40 fr.
Vélin pur fil Lafuma. .. .	52 fr.	62 fr.
Papier vergé d'Arches .. .	75 fr.	85 fr.

ENVOI GRATUIT D'UN CAHIER SPÉCIMEN SUR DEMANDE

LES BELLES LETTRES

SOCIÉTÉ D'ÉDITION

SOUS LE PATRONAGE DE L'ASSOCIATION GUILLAUME BUDÉ

95, BOULEVARD RASPAIL — PARIS (6^e)

REGISTRE DU COMMERCE, N° 17.053.



VIENT DE PARAÎTRE

SOPHOCLE

TOME II

TEXTE ÉTABLI ET TRADUIT PAR PAUL MASQUERAY

CORRESPONDANT DE L'INSTITUT

LES TRACHINIENNES

PHILOCTÈTE

ŒDIPÉ À COLONE

LES LIMIERS

La collection GUILLAUME BUDÉ possède maintenant la seule édition de SOPHOCLE qui contienne, avec les sept pièces intégralement conservées, le drame satyrique *LES LIMIERS* découvert récemment sur papyrus.

SOPHOCLE I

SOPHOCLE II

18 francs

20 francs

ENVOI DU CATALOGUE SUR DEMANDE



ÉDITIONS BOSSARD

43, RUE MADAME — PARIS (VI^e)

REGISTRE DU COMMERCE, SEINE N° 110.089.



COLLECTION DES TEXTES INTÉGRAUX DE LA LITTÉRATURE RUSSE

« ...Il est scandaleux que lorsque nous voulons, à l'heure qu'il est, lire un roman de Dostoïevski, nous devions encore recourir aux traductions allemandes qui en existent.

« L'an dernier, HOFFMANNSTHAL rapportait en souriant, dans une revue française, qu'il avait trouvé à Paris ANDRÉ GIDE plongé dans la grande édition allemande de Dostoïevski.

« Grâce aux efforts des Éditions Bossard, il en sera bientôt autrement. De BALMONT à KOUPRINE, de SOLOGOUB à GRÉBENSTCHIKOV, la littérature russe nous réserve encore bien des surprises. »

MAURICE BETZ.

(*Le Nouveau Journal de Strasbourg*)

16 mars 1924).

« La Collection des Textes Intégraux de la Littérature Russe a précisément été inaugurée pour donner des traductions complètes conformes au texte original, et écrites en un bon français des chefs-d'œuvre russes. Jusqu'ici elle a publié des œuvres de BALMONT, BOUNINE, DOSTOÏEVSKI, GRÉBENSTCHIKOV, ZÉNAÏDE HIPPIUS, KOUPRINE, MÈREJKOWSKI, SOLOGOUB, TOLSTOÏ, TOURGUÉNIEV.

Prochainement elle donnera des traductions de GOGOL, POUCHKINE, *l'Idiot* et les *Possédés* (les *Démons*) de Dostoïevski.

Dès maintenant, on ne voit plus M. ANDRÉ GIDE en train de lire les auteurs russes dans les traductions allemandes.

Les "ÉDITIONS BOSSARD" lui évitent une double peine.

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6^e — REG. COMM. SEINE N° 80.493

Trente-cinquième Année

MERCVRE DE FRANCE

Paraît le 1^{er} et le 15 du mois

DIRECTEUR : ALFRED VALLETTE

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier numéro du mois

FRANCE : Un an, **60 fr.** ; Six mois, **32 fr.** ; Trois mois, **17 fr.**
ÉTRANGER : Un an, **82 fr.** ; Six mois, **44 fr.** ; Trois mois, **23 fr.**

Les prix pour l'étranger ne concernent pas les abonnements actuellement en cours, auxquels le nouveau tarif, en raison de l'augmentation des taxes postales, ne sera applicable que lors du renouvellement de l'abonnement s'il expire après le 30 juin. Mais les abonnements et renouvellements partant d'une date antérieure au 1^{er} juillet seront décomptés à l'ancien tarif jusqu'à cette date, et au nouveau du 1^{er} juillet à leur expiration.

MERCVRE DE FRANCE donne, dans 24 livraisons d'une seule année, la matière de cinquante volumes in-16 ordinaires, qui, au prix moyen de 6 francs l'un, coûteraient 300 francs.

Le *Mercur* de France a publié au cours de l'année 1923 :

110 études, essais ou longs articles ;

66 poésies (de 24 poètes) ;

17 nouvelles, contes, poèmes dramatiques ou fantaisies ;

7 romans ;

500 articles environ dans la "Revue de la Quinzaine", sous

87 rubriques suivantes :

Agriculture.	Industrie.	Notes et Documents d'
A l'Etranger.	Les Journaux.	toire.
Archéologie.	Lettres anglaises.	Notes et Documents li
Architecture.	Lettres anglo-américaines.	raires.
Art.	Lettres canadiennes.	Notes et Documents so
L'Art à l'étranger.	Lettres catalanes.	logiques.
Art ancien et Curiosité.	Lettres chinoises.	Ouvrages sur la guerre
L'Art du Livre.	Lettres dano-norvégiennes.	1914.
Bibliographie politique.	Lettres espagnoles.	Philosophie.
Chronique de Belgique.	Lettres haïtiennes.	Les Poèmes.
Chronique d'Egypte.	Lettres hispano-américaines.	Poétique.
Chronique du Midi.	Lettres italiennes.	Préhistoire.
Chronique de la Suisse ro-	Lettres japonaises.	Publications récentes.
mande.	Lettres néerlandaises.	Questions coloniales.
Cinématographie.	Lettres néo-grecques.	Questions économiques.
Cryptographie.	Lettres polonaises.	Questions fiscales.
Echos.	Lettres portugaises.	Questions juridiques.
Enseignement.	Lettres roumaines.	Questions militaires et m
Education physique.	Lettres russes.	times.
Esotérisme et Sciences psy-	Lettres suédoises.	Questions religieuses.
chiques.	Lettres tchéco-slovaques.	Régionalisme.
Ethnographie.	Lettres yidisch.	Les Revues.
Féminisme.	Littérature.	Les Romans.
Folklore.	Littérature dramatique.	Science financière.
La France jugée à l'étranger.	Livres d'Etrennes.	Science sociale.
Gastronomie.	Le Mouvement scientifique.	Sciences médicales.
Géographie.	Musées et Collections.	Société des Nations.
Graphologie.	Musique.	Théâtre.
Hagiographie et Mystique.	Mycologie.	Urbanisme.
Histoire.	Notes et Documents artisti-	Variétés.
Histoire des Religions.	ques.	Voyages.
Hygiène.		

Envoi franco d'un spécimen sur demande adressée, 26, rue de Condé, Paris (VI^e)

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6^e — REG. COMM. : SEINE N° 80.493

HENRI DE RÉGNIER

de l'Académie Française

Les Bonheurs perdus

— NOUVELLES —

Un volume in-16. Prix 7 fr. 50

La première édition de cet ouvrage a été tirée à 1100 exemplaires sur vergé pur fil Lafuma, savoir :

75 exemplaires, numérotés de 475 à 1549, à 15 fr.

25 exemplaires marqués de A à Z (hors commerce)

Il a été tiré :

99 exemplaires sur hollande, numérotés à la presse de 1 à 99, à .. 40 fr.

375 exemplaires sur vergé de Rives, numérotés à la presse de 100 à 374,

à 35 fr.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Œuvres de Jules Laforgue

TOME III

MORALITÉS LÉGENDAIRES

Un volume in-8 sur beau papier. — Prix 15 fr.

Il a été tiré :

99 exemplaires sur vergé d'Arches, numérotés à la presse de 1 à 49, à 40 fr.

et 250 exemplaires sur papier pur fil Lafuma, numérotés de 50 à 259, à 25 fr.

ŒUVRES DE HENRY DE RÉGNIER

de l'Académie Française

POÉSIE

Premiers Poèmes. Volume in-18	7.50
Poèmes, 1887-1892. Volume in-18.. .. .	7.50
Les Jeux rustiques et divins. Volume in-18	7.50
Les Médailles d'Argile. Volume in-18.. .. .	7.50
La Cité des Eaux, poèmes. Volume in-18.. .. .	7.50
La Sandale ailée. Volume in-18	7.50
Le Miroir des Heures. Volume in-18	7.50
1914-1916, <i>Poésies</i> . Volume petit in-18	4.50
Vestigia Flammæ, <i>Poésies</i> . Volume in-16	7.50

ROMAN

La Canne de Jaspe. Volume in-18	7.50
La Double Maîtresse. Volume in-18	7.50
Les Amants singuliers. Volume in-18	7.50
Le Bon Plaisir. Volume in-18.. .. .	7.50
Le Mariage de Minuit. Volume in-18	7.50
Les Vacances d'un jeune homme sage. Volume in-18.. .. .	7.50
Les Rencontres de M. de Bréot. Volume in-18.	7.50
Le Passé Vivant, <i>roman moderne</i> . Volume in-18.. .. .	8
La Peur de l'Amour. Volume in-18.	7.50
Couleur du Temps. Volume in-18.	7.50
La Flambée. Volume in-18.. .. .	7.50
L'Amphibène, <i>roman moderne</i> . Volume in-18	7.50
Le Plateau de Laque. Volume in-18.. .. .	7.50
Romaine Mirmault. Volume in-18.. .. .	7.50
L'Illusion héroïque de Tito Bassi. Volume in-18	7.50
Histoires incertaines. Volume in-16.. .. .	7.50
La Pêcheresse, <i>Histoire d'amour</i> . Volume in-16	7.50
Les Bonheurs perdus, <i>nouvelles</i> . Volume in-16	7.50

LITTÉRATURE

Figures et Caractères. Volume in-18	7.50
Sujets et Paysages. Volume in-18	7.50
Discours de Réception à l'Académie française. Brochure in-18	2.50
Portraits et Souvenirs. Volume in-18	7.50
Esquisses Vénitiennes. Volume in-16	6

THÉÂTRE

Le Théâtre aux Chandelles : Les Scrupules de Sganarelle. Volume in-18.	7.50
------------------------------------------------------------------------	------

A LA MÊME LIBRAIRIE :

JEAN DE GOURMONT

Henri de Régnier et son œuvre (Collection *Les Hommes et les Idées*), avec un portrait et un autographe. Volume in-16.

2.50

EDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE

RUE DE CONDÉ, 26, PARIS, 6^e — REG. COMM. SEINE N° 80.493

AD. VAN BEVER ET PAUL LÉAUTAUD

Poètes d'aujourd'hui

Morceaux choisis

accompagnés de Notices biographiques
et d'un Essai de Bibliographie

TOME I

HENRI BARBUSSE, HENRY BATAILLE, TRISTAN CORBIÈRE,
LUCIE DELARUE-MARDRUS, ÉMILE DESPAX, MAX ELSKAMP,
ANDRÉ FONTAINAS, PAUL FORT, RENÉ GHIL, REMY DE GOURMONT,
FERNAND GREGH, CHARLES GUÉRIN, A.-FERDINAND HÉROLD,
GÉRARD D'HOVILLE, FRANCIS JAMMES, GUSTAVE KAHN,
JULES LAFORGUE, LÉO LARGUIER, RAYMOND DE LA TAILHÈDE,
LOUIS LE CARDONNEL, SÉBASTIEN-CHARLES LECONTE,
GRÉGOIRE LE ROY, JEAN LORRAIN, PIERRE LOUYS,
MAURICE MAETERLINCK, MAURICE MAGRE, STÉPHANE MALLARMÉ.

Un volume in-18 8 fr.

TOME II

CAMILLE MAUCLAIR, STUART MERRILL, EPHRAÏM MIKHAËL,
ALBERT MOCKEL, ROBERT DE MONTESQUIOU, JEAN MORÉAS,
COMTESSE MATHIEU DE NOAILLES, PIERRE QUILLARD,
ERNEST RAYNAUD, HENRI DE RÉGNIER, ADOLPHE RETTÉ,
JEAN-ARTHUR RIMBAUD, GEORGES RODENBACH,
PAUL-NAPOLÉON ROINARD, SAINT-POL ROUX, ALBERT SAMAIN,
FERNAND SÉVERIN, EMMANUEL SIGNORET, PAUL SOUCHON,
HENRI SPIESS, LAURENT TAILHADE, PAUL VALÉRY,
CHARLES VAN LERBERGHE, ÉMILE VERHAËREN,
PAUL VERLAINE, FRANCIS VIELÉ-GRIFFIN.

Un volume in-18 8 fr.

BIBLIOTHÈQUE CHOISIE

Collection in-8 écu sur beau papier à 15 fr. le volume

ŒUVRES DE

GEORGES DUHAMEL

- I. *Vie des Martyrs.. .. 1 vol.
II. *Civilisation 1 vol.

FRANCIS JAMMES

- I. De l'Angélus de l'aube à l'Angélus du soir. Souvenirs d'enfance. La Naissance du poète. Un jour. La Mort du poète. La Jeune Fille nue. Le Poète et l'Oiseau, etc.. .. 1 vol.
II. *Quatorze prières. Elégies. Tristesses. Eglogue. Tableau d'automne. Tableau d'hiver. En Dieu. L'Eglise habillée de feuilles.. .. 1 vol.
III. *Clara d'Ellébeuse. Almaïde d'Etre-mont. Pomme d'Anis 1 vol.

RUDYARD KIPLING

- I. *Le Livre de la Jungle.. .. 1 vol.
II. *Le Second Livre de la Jungle. 1 vol.

JULES LAFORGUE

- I. *Poésies: Le Sanglot de la Terre. Les Complaintes. L'imitation de Notre-Dame la Lune 1 vol.
II. *Poésies: Des fleurs de bonne volonté. Le Concile féerique. Derniers Vers. Appendice (Notes et Variantes).. 1 vol.
III. *Moralités légendaires.. .. 1 vol.

MAURICE MÉTERLINCK

- I. *Le Trésor des Humbles.. .. 1 vol.
II. La Sagesse et la Destinée.. .. 1 vol.

JEAN MORÉAS

- I. *Les Syrtes. Les Cantilènes. Le Pèlerin passionné. Enone au clair visage. Sylves. Eryphile et Sylves nouvelles. 1 vol.

H. DE RÉGNIER, de l'Académie Française

- I. Les Médailles d'argile. La Cité des Eaux 1 vol.
II. La Sandale ailée. Le Miroir des Heures. 1 vol.
III. *Les Jeux rustiques et divins. 1 vol.

ARTHUR RIMBAUD

- Vers et proses. Revues sur les manuscrits originaux et les premières éditions, mises en ordre et annotées par PATERNE BERRICHON, Poèmes retrouvés. Préface de PAUL CLAUDEL. 1 vol.

GEORGES RODENBACH

- I. *La Jeunesse blanche. Le Règne de Silence. Préface de CAMILLE MAÏS
CLAIR

ARBERT SAMAIN

- I. Au Jardin de l'Infante, augmenté de plusieurs poèmes 1 vol.
II. Le Chariot d'or. La Symphonie hétéroclite. Aux Flanes du Vase 1 vol.
III. Contes. Polyphème. Poèmes inédits.. .. 1 vol.

MARCEL SCHWOB

- I. *Spicilege 1 vol.
II. *La Lampe de Psyché. Il Libro de mia Memoria. 1 vol.

LAURENT TAILHADE

- I. *Poèmes élégiaques 1 vol.
II. *Poèmes aristophanesques.. .. 1 vol.

JEAN DE TINAN

- I. *Penses-tu réussir ? ou Les Différences d'amour de mon ami Raoul de Vallonges 1 vol.
II. *Aimienne ou Le détournement de minuit. L'Exemple de Ninon de Lenclos amoureuse 1 vol.

EMILE VERHAEREN

- I. Les Campagnes hallucinées. Les Visions tentaculaires. Les Douze Mois. Visages de la Vie 1 vol.
II. Les Soirs. Les Débâcles. Les Fêtes. Les beaux noirs. Les Apparitions dans les chemins. Les Villages illusoire. Les Vignes de ma muraille.. .. 1 vol.
III. *Les Flamandes. Les Moines. Bords de la route 1 vol.

VILLIERS DE L'ISLE-ADAM

- I. *L'Eve future.. .. 1 vol.
II. *Contes cruels 1 vol.
III. *Tribulat Bonhomet, suivi de Nouveaux Contes cruels. 1 vol.
IV. *Axel 1 vol.
V. *L'Amour suprême. Akédysséril 1 vol.

IL A ÉTÉ TIRÉ DES OUVRAGES MARQUÉS D'UN ASTÉRISQUE
DES EXEMPLAIRES SUR PAPIER PUR FIL A 25 FRANCS

CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES

COMITÉ DE PATRONAGE

† Maurice BARRÈS

MM. Joseph BÉDIER, de l'Académie Française ; Louis BERTRAND ;
Edmond JALOUX ; Maurice MAETERLINCK ; Charles
MAURRAS ; Pierre de NOLHAC, de l'Académie Française ;
Jérôme et Jean THARAUD.

LA CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES est une revue nouvelle qui donne le tableau aussi complet et aussi exact que possible du mouvement des Lettres contemporaines en les fascicules publiés tous les deux mois depuis Janvier 1923. Avec ses divisions bien ordonnées, et grâce aussi à son groupement des articles sur un même sujet, elle a permis à ses lecteurs d'avoir sous les yeux le résumé clair et complet des diverses manifestations concernant les LETTRES DE FRANCE. Elle leur a donné la substance littéraire, fidèlement analysée, des revues et journaux suivants :

Revue des Deux Mondes,	Belles-Lettres,	Europe,
Revue de Paris,	Le Monde Nouveau.	Revue Hebdomadaire,
Revue de France,	Les Marges,	L'Opinion,
Le Correspondant,	Le Divan,	Journal des Débats,
Mercur de France,	Le Bulletin du Bibliophile,	Le Temps,
Revue Universelle,	La Revue de Genève,	Le Figaro,
Nouvelle Revue Française,	Revue d'Histoire Littéraire de	Le Gaulois,
La Grande Revue,	la France,	L'Eclair,
Revue Bleue,	Revue de Littérature comparée,	Les Nouvelles Littéraires,
Revue Mondiale,	Revue Européenne,	Etc.
Revue Rhénane,		

PRIX DES ABONNEMENTS

FRANCE ET COLONIES : Un an, 30 fr. ; Six mois, 16 fr.
ETRANGER : — 40 fr. ; — 22 fr.

Bulletin de Souscription

Veillez m'inscrire pour un abonnement de
à la CHRONIQUE DES LETTRES FRANÇAISES (année 1924).
Ci-joint la somme de
Nom et Adresse

Mettre ce Bulletin sous enveloppe à l'adresse de M. le Directeur de la Chronique
des Lettres Françaises, 2, rue Saint-Sulpice, PARIS (6°).

Compte Chèques-Postaux : Paris 508-53 R. C. : Seine 33.996

BANQUE NATIONALE DE CRÉDIT

L'Assemblée Générale ordinaire des Actionnaires s'est tenue le 11 Avril 1923 sous la présidence de M. RENÉ BOUDON.

Le Rapport du Conseil fait ressortir l'importance de l'opération réalisée depuis le 1^{er} Octobre dernier et relative à l'unification des titres de la Banque qui dispose ainsi d'un capital entièrement versé de 250 millions de francs.

Les chiffres du Bilan témoignent de l'activité générale de tous les services. Bien que le Capital social ne figure plus sur le Bilan que pour 250 millions, le total se totalise cependant en augmentation nouvelle par Frs 3.238.551.23 au 31 Décembre 1923 au lieu de Frs 3.182.747.453,86 au 31 Décembre 1922.

Les comptes courants et de dépôts sont en vive progression et s'élevaient au 31 Décembre dernier à Frs 2.705.271.573,94 en augmentation de plus de 265 millions sur ceux de l'an dernier.

Les bénéfices nets de l'Exercice 1923 s'élèvent à 31.223.931 fr. 62.

Avant de passer au vote des résolutions, le Président a donné, dans une allocution chaleureusement applaudie, des précisions sur la situation générale et la progression des affaires de la **Banque Nationale de Crédit**.

LE DISQUE VERT

a publié un numéro
consacré à

CHARLOT

TEXTES DE

CHARLIE CHAPLIN

PH. SOUPAULT, MARCEL ARLAND, CENDRARS, MAX JACOB, RAMON GOMEZ DE LA SERNA, ELIE FAURE, FELS, RENÉ CREVEL, F. DIVOIRE, LUCIA JOYCE, COCTEAU, MÉLOT DU DY, CORPUS BARGA, FIERENS, H. MICHAUX, C. GOEMANS, O.-J. PERIER, FRANCIS PONGE, L. KOCHNITZKY, etc.

Portraits, dessins de

ANDRÉ LHOTE, FERNAND LÉGER,
FRANS MASEREEL

Prix de ce numéro de 100 pages : 5 fr.

Dépôt à Paris : LIBRAIRIE VANDENBERG.

120, boulevard Montparnasse (VI^e)

paru récemment :

HOMMAGE A MAX JACOB

Un vol. in-8°, de 86 pages, prix 7. 5 fr.

Tissus

pour

Ameublement

RENÉ PIA

54, Rue Saint-Georges

PARIS

Ses Copies d'anciens

:- Toiles de Jou

:- :- Perses glacées

:- :- :- Taffetas

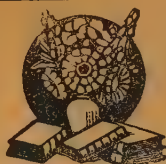
:- :- :- Soieries

Téléph. : Trud. 12-83

N° DU REGISTRE COMMERCIAL : 49.07

OCIÉTÉ D'ÉDITION

9, Rue Coëtlogon



“ LE LIVRE ”

Paris-VI^e

“ LE LIVRE DU LETTRÉ ”

COLLECTION ILLUSTRÉE DE CHEFS-D'ŒUVRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE
format in-18 jésus, tirage en deux couleurs

N° 1. MICROMEGLAS

SUIVI D'AUTRES CONTES DE
M. DE VOLTAIRE

avec une préface de ROGER DEVIGNE

un frontispice gravé sur bois et quarante vignettes de MAXIMILIEN VOX

N° 2. L'ABBESSE DE CASTRO

CHRONIQUE ITALIENNE DE
STENDHAL

avec une préface de RENÉ-LOUIS DOYON

un frontispice gravé sur bois en deux tons et vingt vignettes de JEAN LEBEDEF

N° 3. LES BELLES DAMES DE PARIS

HISTORIETTES DE
TALLEMANT DES RÉAUX

avec une préface de GÉRARD BAUËR

et trente-six illustrations de SYLVAIN SAUVAGE

N° 4. LA MUSE DU DÉPARTEMENT

SCÈNE DE LA VIE DE PROVINCE
PAR HONORÉ DE BALZAC

avec une préface de JULIEN BENDA

et dix illustrations en bistre de PIERRE FALKÉ

En préparation : N° 5. VANINA VANINI, CHRONIQUE ITALIENNE de
STENDHAL, avec des bois de CONSTANT LE BRETON

N° 6. STELLO, d'ALFRED DE VIGNY, avec un bois et des
illustrations de MAXIMILIEN VOX.

Chaque volume de cette collection imprimé sur beau papier vélin, tirage limité, cou-
verture toilée 10 fr.

(Exceptionnellement le prix de *Vanina Vanini* sera de.. 6 fr.)

Il est tiré de chaque volume de cette collection : 10 exemplaires sur Hollande à 60 fr.
et 50 exemplaires sur velin de Madagascar à 35 fr.



21, RUE DU VIEUX-COLOMBIER - TÉL. : FLEURUS 12-08

AU

RESTAURANT

du Vieux-Colombier

DEJEUNERS D'AFFAIRES
confortables et rapides à prix fixe

“ Dîners Théâtre ”

*dont la durée soigneusement établie permet
toujours d'arriver avant le lever du rideau*

SPÉCIALITÉ DE VINS D'ALSACE

RETENEZ VOTRE TABLE PAR TÉLÉPHONE : FL. 12-08

R. C. Seine 172.205

Au Vieux Colombier



CLOTURE ANNUELLE LE 18 MAI

Du 30 Avril au 15 Mai

REPRISES :

ASTOS LE HARDI	Comédie en 4 actes de Léon REGIS et François de VEYNES.
LE MISANTHROPE	Comédie en 5 actes de MOLIERE
LA FOLLE JOURNÉE	Comédie en 1 acte d'E. MAZAUD
LE TESTAMENT DU PÈRE LELEU	Farce en 3 actes de Roger MARTIN DU GARD
LA PIE BORGNE	Comédie en 1 acte de René BENJAMIN

SPECTACLES EN COURS :

LE PAQUEBOT TENACITY	3 actes de Charles VILDRAC
LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT	Comédie en 1 acte de Prosper MERIMÉE
IL FAUT QUE CHACUN SOIT A SA PLACE	Comédie en 3 actes de René BENJAMIN
L'IMBÉCILE	Comédie en 4 actes de Pierre BOST
LA LOCANDIERA	Comédie en 3 actes de Carlo GOLDONI (Adaptation de M ^{me} DARSENNE)

DU 18 MAI AU 20 JUIN :

Le VIEUX-COLOMBIER visitera :

LILLE — ROUBAIX — LYON — SAINT-ÉTIENNE — LA SUISSE — L'ALSACE
LA BELGIQUE — LA HOLLANDE

25 centimes

Lisez tous les samedis

LES NOUVELLES LITTÉRAIRES

ARTISTIQUES ET SCIENTIFIQUES

HEBDOMADAIRE D'INFORMATION, DE CRITIQUE ET DE BIBLIOGRAPHIE

Le plus fort tirage des périodiques littéraires

Directeurs : JACQUES GUENNE et MAURICE MARTIN DU GARD

Rédacteur en chef : FRÉDÉRIC LEFÈVRE

COLLABORATION RÉGULIÈRE :

JEAN AJALBERT, GABRIELE D'ANNUNZIO, JEAN BALDE, RENÉ BOYLESVE, GÉRARD BAUER, EMMANUEL BERL, JACQUES et MARCEL BOULENGER, PAUL BOURGET, FRANÇOIS CARCO, JEAN COCTEAU, MARCEL COULON, MAX DAIREAUX, FERNAND DIVOT, ANDRÉ DODERET, DRIEU LA ROCHELLE, HENRI DUVERNOIS, CLAUDE FARRÈRE, LUCIEN FABRE, GABRIEL FAURE, BERNARD FAY, ANDRÉ GIDE, GEORGES GRAPPE, CAMILLE JULLIAN, Dr GUTMANN, EMILE HENRIOT, ABEL HERMANT, JACQUES DE LACRETELLE, PIERRE LASSERRE, ANDRÉ LEBEY, PAUL LOMBARD, EUGÈNE MARSAN, HENRI MASSIS, FRANÇOIS MAURIAC, P. DE NOLHAC, HENRY DE MONTHERLANT, PAUL MORAND, Ctesse NOAILLES, ANDRÉ ROUYEYRE, PAUL SOUDAY, ANDRÉ SPIRE, FORTUNAT STROWSKY, FRANÇOIS DE TESSAN, LOUIS THOMAS, ROBERT DE TRAZ, LÉON TREICH, PAUL VALÉRIE, FERNAND VANDÈREM, JEAN-LOUIS VAUDOYER, Dr VOIVENEL, BERNARD ZIMMER, etc.

ET LES PRINCIPAUX ÉCRIVAINS DE L'ÉTRANGER

Les Opinions et Portraits, de MAURICE MARTIN DU GARD.

Les Arguments de JACQUES GUENNE.

Les Interviews, par FRÉDÉRIC LEFÈVRE.

Les Feuilletons critiques : L'Esprit des Livres, par EDMOND JALOUX.

Les Lettres françaises, par BENJAMIN CRÉMIEUX.

Les Chroniques de MAURICE BOISSARD.

La Critique des Livres : Editorial, par J.-J. BROUSSON.

Les Beaux-Arts, par CLAUDE ROGER-MARX, JACQUES-E. BLANCHE, FRANÇOIS CARCO, FLORENT FELS, PAUL FIERENS, J.-G. GOULINAT.

La Musique, par GEORGES AURIC.

Le Théâtre, par FERNAND GREGH, JACQUES KESSEL, LUGNÈ POE, CLAUDE BERTON, JACQUES ROBERTFRANCE, GASTON RAGEOT.

Revue des revues et Revue de la presse (France et Etranger).

A PARTIR DU 8 MARS

12 articles de M. Bernard FAÏ

PANORAMA DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE DEPUIS 1880

Le format des "Nouvelles Littéraires" est celui d'un quotidien.

Abonnement : France, 12 francs — Etranger, 18 francs

ON S'ABONNE CHEZ TOUS LES LIBRAIRES ET A

LA LIBRAIRIE LAROUSSE, 13-17, RUE MONTPARNASSE, PARIS (6^e)
DIRECTION ET RÉDACTION : 6, RUE DE MILAN, PARIS (9^e), CENTRAL 32.60

MÉNAGÈRES !

Demandez à vos maris le joli cadeau qu'est l'aspirateur de poussière

PULLEX

Les anciens procédés ne font que déplacer la poussière, ils remplissent l'air de poussière.

Le nouveau procédé est hygiénique et radical, grâce à **PULLEX**, qui aspire tout, microbes, poussière, etc.

Avec **PULLEX** vous nettoyez, tapis, tentures, parquet, meubles, bibliothèques, sans les abîmer et sans vous salir.

PULLEX ménage vos meubles,

- vous garantit des ravages des mites,
- réduit votre travail au minimum,
- protège votre santé.

Le voltage d'une ampoule suffit pour installer **PULLEX**. N'importe qui peut y suffire, sans avoir recours à l'électricien.

PULLEX est vendu au prix de **600** francs, toute gare française.

Demandez prospectus descriptif à l'Agent Général :

RICHARD KIRCHHOFF

NANTES

3, PLACE NEPTUNE

ÉDITIONS DE LA N. R. F.

Pour paraître le 1^{er} Mai :

Numéro spécial de **LA REVUE MUSICALE**

RONSARD

ET

LA MUSIQUE

Ce numéro magnifiquement illustré réunit la collaboration d'écrivains et de musicologues comme P. DE NOLHAC, André SUARÈS, Louis LALLOY, Henry PRUNIÈRES, Charles VAN DEN BORREN, etc.

Hors texte : **Portrait de Ronsard**, par DETHOMAS. — Reproductions de documents anciens, frontispices originaux de GALANIS et HOFER.

SUPPLÉMENT MUSICAL

Le Tombeau de Ronsard

Recueil de huit mélodies inédites spécialement composées
sur des vers de RONSARD

par

Paul DUKAS, Maurice RAVEL, Albert ROUSSEL, Louis AUBERT, André CAPLET, Maurice DELAGE, Arthur HONEGGER, ROLAND-MANUEL, etc...

32 pages de Musique gravée sous une couverture de HOFER.

Ce numéro qui est attendu avec une vive curiosité dans les milieux artistiques et littéraires sera *un véritable événement*.

Prix du numéro spécial : France, **10 fr.** — Etranger, **12 fr.**

Ce numéro spécial sera compris dans l'abonnement :

France, **50 fr.** — Etranger, **60 fr.**

LE THÉÂTRE DU MARAIS

23, RUE DU MARAIS — BRUXELLES



a représenté au cours de cette Saison 1923-24 :

UN MOIS A LA CAMPAGNE

Comédie en 3 actes d'IVAN TOURGUENIEV

LA FEMME FATALE

Comédie en 3 actes d'ANDRÉ BIRABEAU

MARTINE

Pièce en 5 tableaux de J.-J. BERNARD

LE FARDEAU DE LA LIBERTÉ

Comédie en 1 acte de TRISTAN BERNARD

À QUOI RÊVENT LES JEUNES FILLES

Comédie en 2 actes d'ALFRED DE MUSSET

L'AMOUR MÉDECIN

Comédie en 3 actes de MOLIERE

PAS-NOYARD

Farce en 3 actes d'HENRI SOUMAGNE

LE CARROSSE DU SAINT-SACREMENT

Comédie en 1 acte de PROSPER MÉRIMÉE

ROBINSON

Comédie en 1 acte de d'ARTHUR CANTILLON

LA DOUBLE INCONSTANCE

Comédie en 3 actes de MARIVAUX

et joue en ce moment :

KNOCK OU LE TRIOMPHE DE LA MÉDECINE

Pièce en 3 actes de JULES ROMAINS

La Cyclo-Moto

Peugeot

solutionne définitivement le problème de
la bicyclette à moteur



MODÈLES POUR HOMME ET DAME

CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

Société Anonyme des Automobiles & Cycles Peugeot

71, AVENUE DE LA GRANDE-ARMÉE — PARIS

R. C. : SEINE 78.412

Plus de 3.000 Agents en France

ÉDITIONS DE **TENTATIVES** A CHAMBERY

2, place Porte-Reine — Chèque postal : Lyon 115.45 — R. C. : 4.962

Directeur littéraire : HENRY PETIOT

Directeur artistique : GEORGES GIMEL

Numéro spécial
consacré à

STENDHAL

(trente pages inédites de Stendhal — un article inédit de Barrès — articles de Gabriel Faure, Renée Dunan, Emile Beuf, Christian Sénéchal — réponses de Alain, Henry Bordeaux, René Boylesve, Jean Cocteau, Divoire, Renée Dunan, Fagus, Edmond Pilon, Romain Rolland, Jean Schlumberger, Albert Thibaudet, Emile Zavie, à l'enquête sur l'influence de Stendhal conduite par Henry Petiot.)

Orné de 90 bois gravés de Georges Gimel.

Sur Lafuma : 10 francs — Sur Arches : 30 francs

Presque entièrement épuisé

LE BRIGAND HONGRE

roman, par RENÉE DUNAN, paraîtra en avril

Dans cette œuvre dense, Renée Dunan a narré avec sa force et sa souplesse habituelles une aventure dramatique et amoureuse, dans le cadre de la mystérieuse forêt de Bakony en Hongrie.

1.000 exemplaires numérotés sur Lafuma : 10 francs,
ornés de cinq bois gravés de Jean SAINT-PAUL.

(Conditions aux libraires : compte ferme 40⁰/₁₀₀, dépôt 30⁰/₁₀₀)

Les cahiers de **TENTATIVES** paraissent trimestriellement sous forme de numéros spéciaux, avec des chroniques complètes.

Le prochain cahier paraîtra en Mai sur LA LITTÉRATURE FÉMININE.

Le numéro : 10 francs

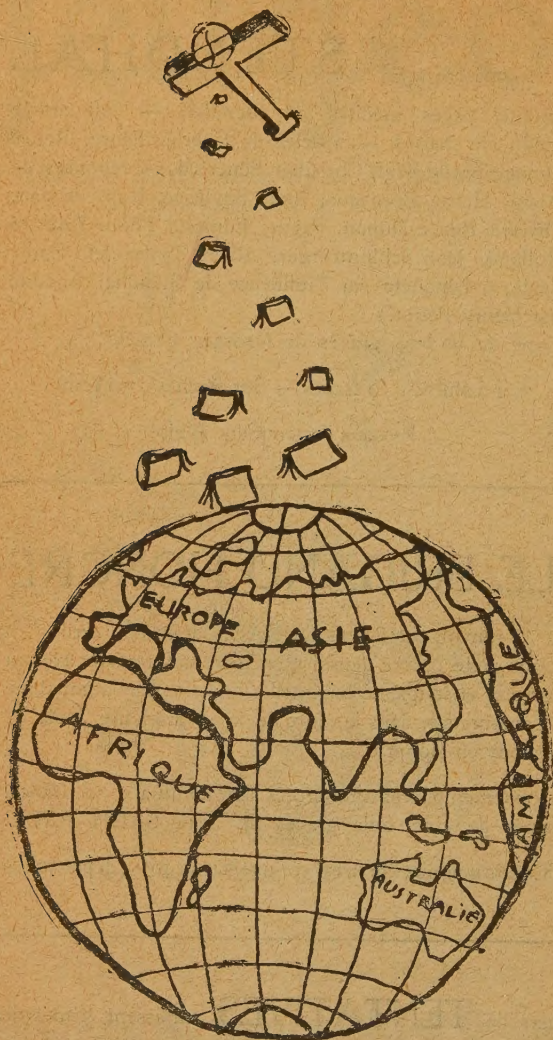
Abonnement d'un an : 30 francs

L'OFFICE DE LIVRE

du "CRAPOUILLOT"

3, place de la Sorbonne, Paris

APPORTE LES



MEILLEURES NOUVEAUTÉS PARISIENNES
AU MONDE ENTIER

THE BOOKS OF FRANCE



A MONTHLY ILLUSTRATED MAGAZINE

for persons interested in contemporary French literature

Each number contains important critical articles by prominent French, English or American writers, reviews of the latest publications in the various fields of literature and gossip about the doings of authors and publishers. In short "The Books of France" **TELLS YOU WHAT PARIS IS READING-AND WHY.**

The price is : two francs fifty centimes a copy
twenty five francs a year

Sample copies will be sent on application to the publishers

LIBRAIRIE GALLIMARD, 15, B^D RASPAIL
PARIS 7^E

Order Form

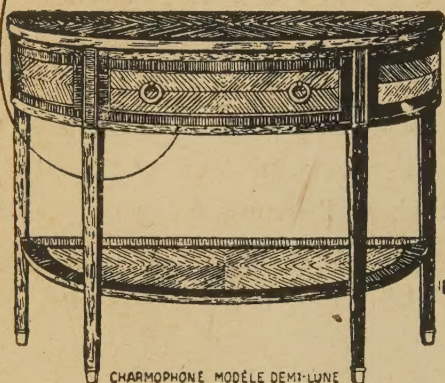
Please send me : (A) specimen copy of "The Books of France"
(B) "The Books of France" for one year. For which I remit
twenty five francs in French currency — International money-order
— check on Paris.

NAME

STREET

CITY

*D'un meuble esthétique....
dont rien dans l'aspect extérieur n'altère
le style, peut jaillir à votre volonté
la divine symphonie, la pure voix de
votre artiste préféré,
ou l'interprétation
fidèlement rendue
des plus célèbres
virtuoses*



CHARMOPHONE MODÈLE DEMI-LUNE

*Si le Charmophone
n'était qu'un nouveau
phonographe cela ne
vaudrait pas la peine
d'en parler!*

Catalogue illustré et tarif

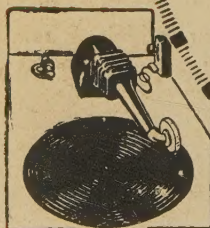
franco sur demande

Société Française du Charmophone

Anonyme au capital de 1.000.000 de Frs

18, rue Grange-Batelière

PARIS-IX^e



Jeib

R. C. Seine

Renseignements complémentaires et Auditions

18, rue Grange-Batelière, Paris (IX^e)